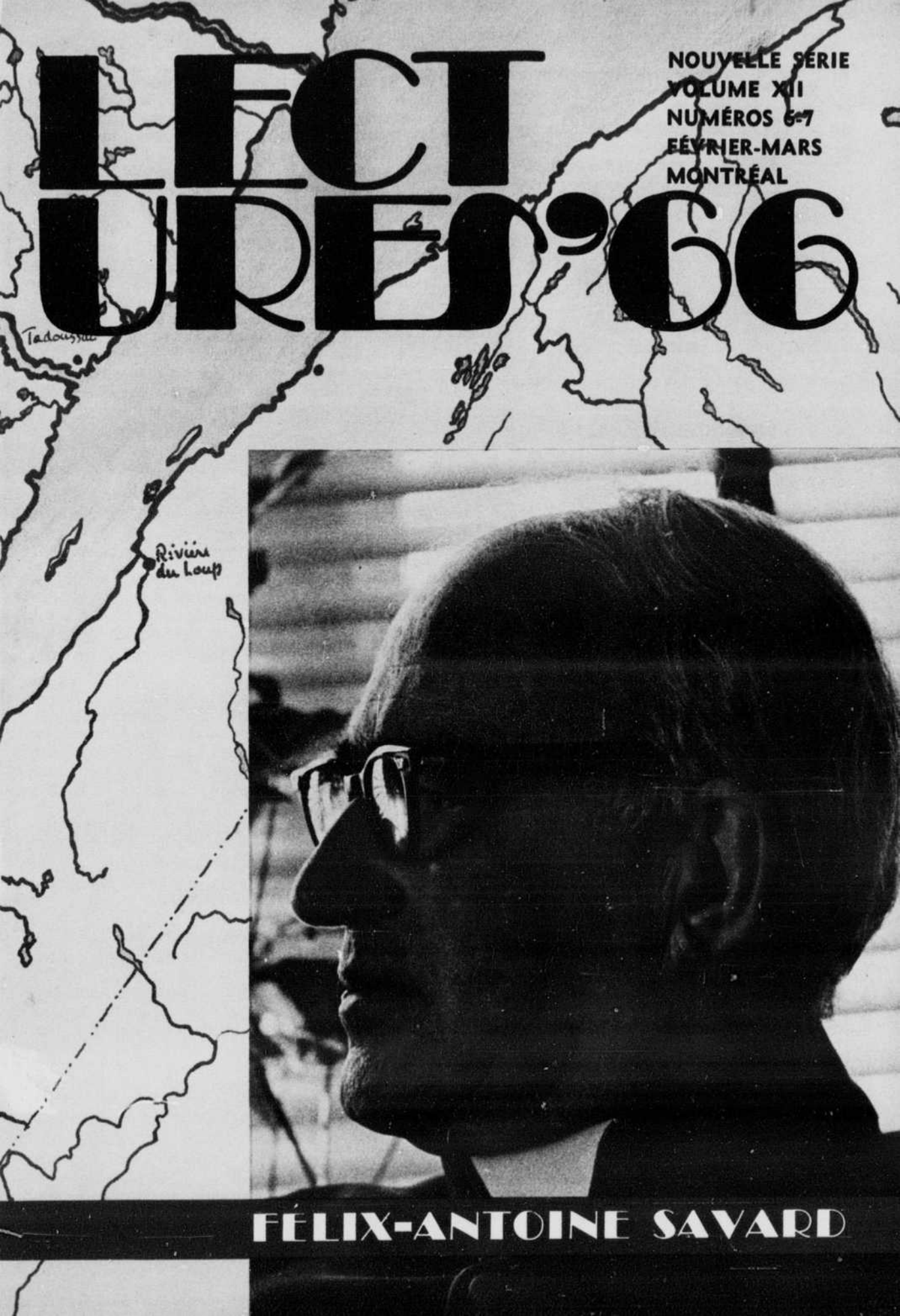


LECTURES '66

NOUVELLE SERIE
VOLUME XII
NUMÉROS 6-7
FÉVRIER-MARS
MONTREAL



FELIX-ANTOINE SAVARD

HOMMAGE ET SERVICE

ter de glaner ici et là quelques informations dans l'une ou l'autre de nos histoires de la littérature canadienne-française qui ne sont pas légion. C'était pour obvier à cette carence lamentable de documentation que *Lectures* publiait depuis 1958 des *études d'auteurs*¹ avec indication de sources à consulter. Cette fois, c'est un numéro tout entier que la revue consacre à un auteur canadien.

Présenter un véritable instrument de travail et de vulgarisation, tel a été notre but en élaborant ce numéro spécial qui n'est ni une étude absolument originale ni encore moins une thèse. Aux milliers d'étudiants, à leurs professeurs et à tous les admirateurs de notre littérature, nous voulons offrir des points de départ menant à des études de recherche plus approfondies, donner des indications biographiques, des références bio-bibliographiques et de nom-

Ce numéro double de *Lectures*, il nous plaît de le présenter d'abord en hommage à l'éminent écrivain de chez nous, Mgr Félix-Antoine Savard, romancier, poète et dramaturge. Par la densité de sa pensée et la perfection de son art, l'œuvre de cet homme atteint à l'heure présente une valeur exceptionnelle de message, comme elle connaît un rayonnement qui a depuis longtemps dépassé nos frontières. Vient-il à peine de publier son drame lyrique, *La Dalle-des-Morts*, que déjà la troupe de Théâtre du Nouveau Monde le porte sur la scène. Quant à *Menaud, maître-draveur*, l'on sait quelle destinée vraiment prodigieuse le conduit: les cinéastes canadiens, qui nous en projeteront un jour au grand écran les images épiques, raviveront toute la portée sociale de ce roman publié il y a près de trente ans mais plein encore de cette jeunesse revendicatrice de nos droits sur l'ensemble des richesses naturelles et du patrimoine forestier du Québec.

C'est aussi une volonté de service qui a présidé à la préparation de la présente monographie. Alors qu'une reprise de conscience s'empare de nos esprits, qu'elle nous anime et nous tourne avec une ferveur nouvelle et dynamique vers la littérature canadienne-française, nous ne pouvons que déplorer l'extrême pauvreté de nos sources de renseignements sur nos écrivains et leurs œuvres. Non pas que nos hommes de lettres aient été dans le passé victimes d'une conspiration du silence de la part de nos critiques; au contraire, ces derniers se sont toujours tenus à l'affût des ouvrages publiés au Canada français, mais leurs appréciations les plus judicieuses se sont envolées éparées, pratiquement irrécupérables pour la plupart des gens, parce que confiées à cette littérature par essence éphémère des journaux. Cherchons-nous des monographies de quelque importance sur tel ou tel de nos écrivains? C'est peine perdue: elles sont rarissimes. Nous devons nous conten-

breuses citations; enfin, nous avons monnayé des filons précieux mais pas facilement exploitables de tout ce que la critique a écrit dans les journaux ou revues autour de Mgr Savard et de son œuvre.

Du même coup, nous faisons connaître et mieux apprécier un écrivain canadien de grande classe, discuté de nos jours, et peut-être plus discuté dans le passé, sans doute à cause même de l'insidieuse et permanente actualité de son œuvre.

Nous nous empressons de remercier toutes les personnes qui ont collaboré à notre travail: Mmes J. Richer et R. Simard-Martin, respectivement responsables des Relations extérieures et des Archives aux Editions Fides, M. Bernard Léveillé, bibliothécaire au collège de Saint-Laurent. Nous sommes particulièrement reconnaissants à Sr Thérèse du Carmel de nous avoir permis d'utiliser la magistrale *Bio-bibliographie analytique de Mgr Savard* qu'elle a présentée à l'Université Laval en 1964. Un tel concours de serviabilité nous a été un encouragement: ce qui nous invite à promettre à nos abonnés d'autres études semblables dédiées à nos écrivains.

R.-M. CHARLAND et J.-N. SAMSON

(1) Voir dans *Lectures*, octobre 1965, p. 60, la liste complète de ces *Études d'Auteurs canadiens*.

QUI EST F.-A. SAVARD ?

création d'Archives de Folklore qui ont leur centre universitaire et leur revue, fondation d'une fabrique artisanale de papier. F.-A. Savard est encore cet homme qui a semblé longtemps prêcher dans le désert et qui peut donner cette impression à certains de nos contemporains: *Notre esprit public est curieux de bien d'autres vedettes que des colons dans les bois. Nos artistes sont distraits. Nos politiques ont de plus vastes soucis*². Et pourtant c'était la voix d'un prophète que nous entendions; maints de ses thèmes, dont on se disait: « Bah! Autant en emporte le vent! », entre autres, ceux d'une littérature canadienne inspirée de notre propre milieu, d'une conscience plus éveillée de nos richesses naturelles, reprennent une actualité on ne peut plus brûlante. Le Menaud de la rêverie aura été en même temps le Menaud de la liberté en accomplissement: il a toujours souhaité *un chef qui nous serait enfin donné*,

A la question: *Qui est F.-A. Savard?* personne ne saurait mieux répondre que l'auteur de *Menaud*. Cette réponse, lui-même la voit germer dans le secret de lui-même comme une plante mystérieuse sortie de ses terres d'enfance, lui-même l'entend chanter au fond de son *Anima*, puisqu'il est en train actuellement d'élaborer ses propres mémoires. Toutefois, avant la parution si attendue de cette autobiographie, nous voudrions à l'aide de centons extraits de ses ouvrages, de ses allocutions et des interviews qu'il a accordées à des journalistes, souligner quelques traits de sa personnalité, faire ressortir les constantes de son esprit et de son cœur.

*Il n'y a point de mystères dans mes livres*¹, déclare-t-il; de même, l'homme et l'artiste se sont manifestés chez lui sans détour aucun, à telle enseigne que ce ne sera pas tant sa sincérité que sa modestie que nous mettrons à rude épreuve. Nous présentons donc, ici, de notre *Claudiel canadien*, un essai de mémoires antidatés sans être pour autant tout à fait improvisés, du moins nous l'espérons.

Au premier abord, Mgr F.-A. Savard fait vraiment figure de paradoxe. Professeur d'université et membre de l'Académie canadienne-française, et cependant il a passé sa vie à fréquenter les lieux et les milieux les moins académiques qui soient, les défricheurs et les faiseurs de terres au fin fond de l'Abitibi, là où cesse le système de la voirie, les bûcherons et les draveurs dans les chantiers les plus reculés de nos villes, le pêcheurs et les tourbeux du Nouveau-Brunswick. Il est reconnu comme un de nos meilleurs maîtres de la prose d'art, un poète apparenté à Mistral, Ramuz et Claudel, et cependant il est un artisan de solidité lancé dans toutes sortes d'aventures qui n'ont pas été des échecs: colonisation.

*qui soumettrait les lois et les hommes à cette économie fondamentale qui veut qu'un peuple libre soit possesseur du sol et des ressources de son pays*³. Bref, Savard, un être accroché à une étoile et tout à la fois arc-bouté solidement au passé, qui œuvre dans le temps présent les voussures d'une cathédrale harmonieuse dont on devine déjà le profil des flèches.

Voilà. Il s'est défini lui-même et on ne peut mieux: *Tel je fus dans le passé (je vous prie de croire que ces mots ne sont pas pour moi des étiquettes), traditionaliste par héritage, régionaliste par état, enraciné par besoin de l'esprit et du cœur, coureur de bois et colon par moments, paysan toujours, vaincu que ce qu'on nomme l'universel, je pouvais l'atteindre... peut-être, non en reniant, non en m'exilant loin du sol natal, mais en approfondissant avec amour les données les plus simples de l'immédiat et du quotidien; le sentant palpiter, cet universel, dans une substance profonde, secrète, mais accessible, là, sous mes pieds, sous mes mains et dans les êtres les plus humbles, les plus concrets, les plus particularisés, et parfois même dans mon potager des Eboulements où je m'émerveille de la montée de mes gour-ganes. Oui, tel je fus hier, tel je veux continuer d'être, encore et toujours*⁴...

De bonne heure, Mgr F.-A. Savard cultive ce goût de la solitude et du silence qui favorise la contemplation et prédispose à la rêverie esthétique. Dès l'âge de dix ans, il découvre le monde de la forêt avec son père. *C'est bien lui, le cher homme — parlant de son père — qui, le premier, a planté ce que j'appelle ma forêt intérieure et où je retourne toujours. J'y revois encore avec émotion toutes les belles choses qu'il m'a montrées*⁵. Adolescent, le Sague-nay lui était révélé alors que, durant les vacances, il

faisait du cabotage de Chicoutimi au Fleuve. Le Saguenay, je le trouvais beau comme un livre vers les prodigieuses images duquel je voguais tantôt effrayé par les hautes pierres debout, menaçantes que nous frôlions, tantôt charmé par l'illusion de jouer avec elles. O jours inoubliables, passés à grimper de l'œil les promontoires abrupts et les guirlandes végétales, à regarder les caps mobiles se fermer, s'ouvrir, se rejoindre, ébaucher des formes puissantes et altières que j'achevais en cathédrales, en châteaux, remparts, tours et donjons; heures lyriques, parfois, où nous nous amusions à dialoguer avec l'écho, à le faire vocaliser, à vous interroger, puissantes masses énigmatiques, voix mystérieuses emmurées là comme des secrets de Dieu depuis le début des temps⁶!

L'on comprend bien qu'après ces immenses promenades d'enfant, une fois rendu au Séminaire, le garçon se trouve comme en exil même en la compagnie des grands maîtres grecs, latins ou français. C'est avec une sorte de tristesse, raconte-t-il, que je me voyais contraint de toujours chercher le beau dans des régions lointaines et des époques révolues⁷. Heureusement, il rencontre sur son chemin des maîtres enthousiastes qui l'invitent à écrire dans le journal des étudiants du Séminaire, l'*Alma Mater*. Ainsi retrouve-t-il par cette feuille et par la grâce des jeunes Muses qui lui font signer des poèmes sous le pseudonyme de *Marcel*, tous les beaux refuges de ses vacances en allées, mi-rustiques, mi-marines.

C'est là un trait dominant de la personnalité de notre écrivain de Charlevoix et le secret profond de sa poétique. Car rien d'authentique, rien de personnel ne peut se faire sans l'enracinement des sens, du cœur et de l'esprit. Je suis un enraciné dans les réalités de mon pays⁸! Par là, le Savard traditionaliste, régionaliste, paysan, s'explique: avant la date, ce garçon du Saguenay vit essentiellement la légende de saint-exupérienne du *Petit Prince* et du renard, il s'approprie toute la nature canadienne, il crée des liens solides avec tous les êtres de son univers.

Il faut relire en entier ce chapitre instructif (le XXIe) du *Petit Prince*, dont voici un extrait:

— Je cherche des amis, dit le Prince. Qu'est-ce que signifie « Apprivoiser » ?

— C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens... »

— Créer des liens ?

— Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'appropries, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...

— Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé...

— C'est possible, dit le renard. (...) Mais si tu m'appropries, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier, comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c'est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé...

Le renard se tut et regarda longtemps le petit prince:

— S'il te plaît... apprivoise-moi ! dit-il⁹.

Ainsi ce petit prince du Saguenay qui allait avide, émerveillé, craintif autant que hardi¹⁰, s'est initié aux richesses de son royaume. Il a tout raison de se dire paysan toujours. Le mot: paysan, comme son doublet païen d'ailleurs mais pris au sens figuré et moral, désigne un être vraiment agglutiné au sol et à ses richesses, un homme qui a cette passion de rusticité, dont l'état est d'habiter la nature, de l'occuper comme une demeure, dont le geste quotidien est de donner à tant de choses ineffables une sorte de caractère domestique et fraternel, et d'entretenir avec elle un commerce constant de pensées, de sentiments et de paroles. J'affirme que le vrai paysan est d'abord un contemplateur, précise F.-A. Savard, qu'il atteint la poésie profonde et, pour autant dire en un mot, qu'il est un être accordé¹¹. Claudel ne tient-il pas des propos identiques dans *Connaissance de l'Est* (ch. Le Promeneur): Chaque arbre a sa personnalité, chaque bestiole son rôle, chaque voix sa place dans la symphonie; comme on dit que l'on comprend la musique, je comprends la nature, comme un récit bien détaillé qui ne serait fait que de noms propres. (...) Jadis, écrit toujours Claudel, j'ai découvert avec délice que toutes les choses existent dans un certain accord, et maintenant cette secrète parenté par qui la noirceur de ce pin épouse là-bas la claire verdure de ces érables, c'est mon regard seul qui l'avère, et, restituant le dessein antérieur, ma visite, je la nomme une révision¹². Nous comprenons sans surprise que Mgr Savard cause avec les éléments de la nature, lui aussi, tout simplement: Je parle à mon feu, lisons-nous dans *L'Abatis*, le feu me parle. Il me dit: « Je suis un commencement. Ici, l'an prochain, passera le chemin des hommes. Les foyers s'allumeront. Les défricheurs ont fait de grandes choses par moi. » L'ombre étant venue et la rosée aussi, comme je m'émerveille des minuscules étoiles pourpres, écloses autour de lui, le feu me dit encore: « Dans ce vaste pays où tu te plais, on m'appellera demain constellation¹³. »

F.-A. Savard, ce paysan qui a l'intuition des vertus intimes des éléments, des rapports, des proportions, des mélanges..., qui fait société en quelque sorte avec tous les éléments de la grande nature, con-

serve cette naïveté d'étonnement et d'émerveillement qui permet de découvrir *ce que les Japonais appellent la ahité des choses, c'est-à-dire ce qui, dans les choses, fait ah ! et fait dire ah*¹⁴ ! Dans ses tête-à-tête avec « l'immense octave de la Création », ce sens du sacré se poétise et se transmue en prière. Il se promène *dans les bois de son pays comme dans la boutique du bon Dieu. Je félicite Dieu, nous confie-t-il, je le tutoie, je lui dis: « Tu travailles donc bien ! Mon Dieu, que tu travailles bien ! Je le remercie. Je l'aime*¹⁵ ! » *Un papillon me transporte plus sûrement vers Dieu qu'un jet*¹⁶ ! Une telle vision cosmique qui se cristallise en rêveries poétiques et s'achève en prière est loin de ressembler à du panthéisme (et même à du panthéisme chrétien), comme on a pu le croire. Saint Bernard n'avouait-il pas avoir plus appris et mieux médité dans les bois que penché sur les livres ?

La nature a donc été pour l'auteur de *Menaud* et de *L'Abatis* le grand livre de ses « humanités vivantes », comme on a eu raison de le dire¹⁷. C'est là que s'est nourrie son âme paysanne. *L'âme paysanne: ce sujet m'est cher. Toute ma jeunesse a passé parmi les gens de la terre et des bois; et je ne vous cache pas qu'aujourd'hui encore je n'aime rien plus que m'accoter à la balustrade des clôtures, et me pencher sur cette manière de typographie rustique par quoi les labours et les moissons se lisent comme d'inépuisables poèmes ou encore prendre avantage de mon éminent pays de Charlevoix, de ces sortes de vedettes que la nature y a dressées partout*¹⁸. L'humanisme savardien est tout autre chose qu'une vague facilité de ressentir les résonances patriotiques ou poétiques que provoque la beauté des choses; il est fait de liens entre l'humanisme toujours trop lointain, toujours trop abstrait des écoles et des programmes avec l'humanisme traditionnel à la voix discrète, mélodieuse et profonde, aux mains cailleuses souvent et qui, pour n'avoir pas le caractère artistique du premier, le soutient cependant et l'explique¹⁹: cet humanisme réalise une solidarité d'envergure dans l'espace et dans le temps. Toute sa vie durant, F.-A. Savard a pratiqué cet humanisme dans son enseignement, il l'a vécu concrètement et toujours il a voulu le défendre.

Qu'on relise les extraits de ses innombrables conférences qu'ont rapporté les journaux, des mémoires qu'il a publiés sur l'éducation et son fameux chapitre *Le Vieux John*, dans *Le Barchois*, l'on se rendra vite compte que F.-A. Savard, qui fut pratiquement professeur durant une trentaine d'années, a toujours enseigné un humanisme vivant. Aux élèves comme aux maîtres, il a dit la tristesse et la révolte qu'il ressentait à l'idée de se croire contraint de toujours chercher le beau ailleurs que chez nous. *O patrie ! écrit-il parlant de sa propre expérience d'étudiant, tu vivais intensément en moi, généreuse et chère et belle comme un jardin du printemps. Entre toi, incomprise, méconnue, et tous les récits qui consti-*



*tuais le signe et la gloire d'autres peuples, je ne cessais de nouer des liens. De tous ces poèmes lus dans les livres et vantés par mes maîtres, sortaient des ébauches, fragments épiques, hymnes, tragédies même. Des héros encore rudes et inachevés, mais jeunes et puissants, bondissaient hors des vieilles épopées; mais ils portaient des noms de chez nous; je les voyais agir dans les lieux de mon pays, ils racontaient et chantaient dans ma langue natale*²⁰. *Qu'on montre aux jeunes, préconise-t-il, la beauté des œuvres achevées, ne négligeant pas de leur faire entrevoir comment les choses ont pu commencer chez les plus grands, comme Homère, Virgile, qu'on leur fasse apprendre par cœur ou par amour quelques beaux passages, des textes qui deviennent comme une mystérieuse présence intérieure*²¹.

*Mais si, comme le veut la nature, continue d'expliquer Mgr Savard, nous avons à cœur de produire un art qui soit expressif de ce que nous sommes, et de ce que nous faisons ici depuis trois siècles, il faudrait, je le répète, nourrir l'esprit et le cœur des jeunes de la meilleure substance des biens de notre patrie*²². En effet, il a manifesté son étonnement et son irritation à constater qu'on ne mette point davantage à profit, d'une part, les ressources de notre histoire par l'oubli des héros sans témoins qui n'ont laissé d'autres documents que les pierres les plus obscures dans les assises de notre civilisation²³; et, d'autre part, qu'on semble oublier que les grâces accordées à la géographie, dans un pays comme le nôtre, sont uniques par l'étendue, la variété des ressources, la beauté des paysages, les violents contrastes de nos saisons. Ce qu'on pourrait inculquer à nos jeunes, par la géographie, c'est le respect de la nature, ce sont les sentiments de fierté, de reconnaissance, les notions de propriété, d'utilisation et de

défense collectives, toutes choses indispensables à la formation du citoyen²⁴.

Homme de pensée, mais aussi homme d'action. Dans un cas comme dans l'autre, le lyrisme personnel ou même collectif que ressent l'écrivain retranscrivant les transmutations poétiques de ses rêves ou ses souvenirs vécus, ce lyrisme a peut-être desservi l'auteur, en ce sens qu'on y a vu à tort plus de « poésie » que de « réalité » — ces mots sont entre guillemets, parce qu'ils ne sont pas employés ici dans leur acception essentielle. Mgr Savard fut réellement un bâtisseur et un fondateur.

Dans le comté de Charlevoix, dans les années affreuses de la crise, il a en marge de son travail de curé à Saint-Philippe de Clermont organisé dans sa région le mouvement de colonisation en Abitibi. *L'Abatis* raconte les plus belles pages de cette épopée vécue. Il nous semblait, a-t-il écrit, que nous remontions avec ces colons à la pure source française, ou que nous pénétrions dans la substance de l'avenir²⁵. Le pays, je l'aurais mangé tout cru, avec ses grandes rivières mystérieuses. Un pays neuf, une société neuve. Tu comprends, explique-t-il à un ami journaliste, ce qu'il y avait d'exaltant. Nous avons travaillé avec de l'étoffe humaine: des chômeurs, des loups de bois, quelques véritables terriens. C'était une entreprise remplie de virilité tout de même. Epique. Et moi, j'étais un mélange de toutes sortes de chose à ce moment-là: passé, histoire, légende, littérature... On allait. Après un rang, un autre. Quand j'étais trop fatigué, je partais seul avec ma tente et mon canot. Je remontais la Turgeon, je dialoguais avec les morts, avec le passé et l'avenir²⁶.

Est-ce que cette épopée de la colonisation ne serait pas un échec, au moins au point de vue économique? Peut-être un échec passager, de répondre F.-A. Savard à cet ami journaliste. Mais l'Abitibi est un très grand pays et nous l'avons maintenant sous les pieds. Un pays de mines, de terres, de forêts, de pouvoirs d'eau. La richesse est là et l'homme est là. Ce dont je suis sûr, absolument sûr, c'est que malgré les avatars de la colonisation, l'Abitibi sera un jour un très grand pays pour la province de Québec. On a posé une hypothèque sur ce pays-là. A condition, toutefois, que la science se penche sur les problèmes de terre, de climat, de marché; que l'on étudie et que l'on cherche des solutions; qu'on sorte des choses de la politique, d'une certaine politique, et qu'on marche! Entendu comme ça, ce n'est pas un échec mais un retard. Tu es jeune, tu verras peut-être ce que ça donnera. As-tu remarqué, de continuer Mgr Savard, comme on parle de plus en plus de régionalisme, de régionalisation. On se rend compte que les régions sont une richesse pour un pays, que c'est là où l'esprit s'anémie le moins. Il ne faut pas attendre cela des faubourgs de Montréal. C'est vrai qu'on parle beaucoup de structures, aussi. Un beau mot, celui-là. Les constructeurs de la tour de Babel devaient s'en servir. On les bâtit en l'air et après on

voudrait qu'elles existent! Pour faire une chose, il faut voir, calculer, raisonner et ne va pas t'imaginer que nous ne le faisons pas. Il y avait Zéphirin Rousseau, par exemple, qui s'occupait de la classification des sols. C'était très intelligent cette chose-là. Quand je mettais un colon dans un rang, je savais ce qu'il avait sous les pieds. On m'a même dit — je n'ai jamais vérifié — que ça avait attiré l'attention des Japonais au moment où ils ont occupé la Mandchourie²⁷!



Nous tenions à donner cette explication de Mgr Savard sur cette entreprise bien concrète que d'aucuns jugent rapidement et autrement. Oeuvrer dans le présent, c'est vraiment pour lui préparer l'avenir. Louis Hémon eut cet instinct génial de chercher dans les abatis la virtuosité de notre peuple²⁸. C'est au contact des draveurs et des hommes de chantier, avec ces défricheurs et ces faiseurs de terres de l'Abitibi, comme il le constatera plus tard avec les pêcheurs et les tourbeux de Nouveau-Brunswick, parmi tous ces hommes oubliés et méconnus de chez nous, que Mgr Savard nourrit l'intense désir de ne point perdre tout ce qui constitue notre folklore typiquement canadien: chansons, légendes, contes, vieux mots savoureux hérités de nos ancêtres français ou créés par eux. Ce désir s'est concrétisé dans la fondation des *Archives de Folklore*, qu'il crée avec M. Luc Lacourcière, l'un et l'autre aidés dans ces dernières années par le musicien Roger Matton. Tous trois ont été des rassembleurs qui ont dragué, pour ainsi dire, les richesses folkloriques en train de se perdre. C'est là une forme de l'humanisme actif de Mgr Savard que d'agrandir son atelier poétique de la nature de cet immense chantier de matériaux neufs et transmuables en poésie. Je m'initiai à nos traditions populaires, note-t-il, j'y retrouvai, grâce aux chercheurs qui m'avaient précédé, comme une source toujours vive et spontanée, ces grands mythes rafraîchissants dont parle Saint-Exupéry et d'où le poème

grec lui-même avait jailli: le merveilleux du moyen-âge et le lyrisme de ses jongleurs, contes, complaints religieuses, de misères, d'aventures, chansons bachiques, couplets et refrains d'amour et de métiers, fabliaux, satires, moqueries, gauloises, versions innombrables où s'entremêlaient la continuité, la nouveauté, où la vieille civilisation traditionnelle héritée des ancêtres m'apparaissait comme sortant de la miraculeuse fontaine de la jeunesse²⁹.

Les sceptiques pourraient aisément se rendre compte de la richesse de notre folklore par ce qui en reste dans nos Archives: ils verraient que nous n'exagérons rien quand nous parlons de leur variété et de leur nombre, de la beauté et de la profondeur de certaines, de leur indéniable appartenance à ce très ancien fonds de musiques, de contes, de légendes, de croyances, de mœurs, de sagesse et de poésie qui est au principe même de notre civilisation. Des artistes, des savants, des chercheurs viennent, de l'étranger même, visiter et consulter nos Archives de Folklore. Ils paraissent impressionnés par le nombre et la qualité de nos documents³¹. Ah! si l'on connaissait mieux les belles traditions lyriques de notre peuple³²! Nos pères n'ont pas été les héritiers inertes de ce trésor, mais ils l'ont enrichi de leurs propres expériences³³. Alors qu'il enregistrait pour les Archives de Folklore ses premiers documents d'enquêtes, F.-A. Savard pouvait dire: *Quelle frise mes chanteurs me déroulent chaque soir au fronton de mon pays*³⁴! Ainsi, explique-t-il encore, les traditions qui avaient quitté le peuple pour les archives sont en train d'y retourner³⁵...

Oui, tous ces accomplissements remarquables du passé reviennent à l'esprit et au cœur de nos gens, grâce à nos chansonniers, à nos historiens et à nos artistes qui les redécouvrent et qui s'en inspirent. C'est là un geste de piété envers les gens et les choses de notre patrie, c'est un retour utile vers des sources d'inspiration encore trop méconnues et vers une sagesse. Ne nous étonnons pas de rencontrer ici ce mot de sagesse. Puisque tant d'écrivains, surtout modernes, n'obéissant plus qu'aux seules impulsions de leur subjectivisme ont rapetissé, obscurci, corrompu tant de notions élémentaires, il est opportun, croyons-nous, d'aller vers tous ceux, si humbles soient-ils, qui s'efforcent de les maintenir dans leur intégrité³⁶. Tel est le sens de l'œuvre de Savard. Elle va vers la compréhension, vers l'amour des humbles, des petits, de tous ceux à qui nous devons tant et que notre orgueil, notre suffisance nous portent à mépriser. Ces humbles, s'empresse-t-il d'ajouter, j'ai essayé de les montrer en beauté tels que je les ai vus; et même de les venger³⁷. Enfin dans un excès de modestie, l'écrivain avoue: *J'ai clairement conscience des limites de mon œuvre devant la grandeur et la beauté de tant de choses que j'ai vues ou entrevues et de nobles âmes que j'ai rencontrées: oui, conscience d'avoir été très inégal au service que j'aurais voulu rendre*³⁸.

Sur ce chapitre de l'artiste et de son œuvre, on trouvera plus d'explications et de développements

dans l'étude indiquée plus loin sous la rubrique: *L'Art de F.-A. Savard*. Nous donnons ici brièvement quelques aperçus que l'auteur de *Menaud* a donnés de ses idées littéraires et de ses sources d'inspiration.

L'on sait qu'il s'est remis à l'étude de la langue et de la littérature françaises, celle des grands maîtres classiques, particulièrement ceux du XVIIe siècle, et celle des contemporains, de Claudel, de Valéry. Déjà, vers 1914, au temps de ses études secondaires, il s'intéresse fort à l'étymologie des mots; plus tard, à l'époque de son séjour au presbytère de Sainte-Agnès, il se penche sur cette matière verbale, entre dans l'intimité de nos mots et s'émerveille à parcourir chaque jour quelques pages de son Littré, habitude qu'il n'a cessé d'avoir. Il a le culte de la ponctuation: n'a-t-on pas dit que celui qui savait ponctuer savait écrire? *J'ai toujours aimé les virgules, les points, les espaces blancs*³⁹, avouait-il dans une causerie donnée l'an dernier à l'Université de Montréal. Claudel lui-même n'exprime-t-il pas la même chose dans la première des *Cinq Odes*: *O mon âme! le poème n'est point fait de ces lettres que je plante comme des clous, mais du blanc qui reste sur le papier*⁴⁰. Ces espaces blancs invitent l'esprit et le cœur à s'exprimer dans la méditation, et parfois laissent à la fantaisie le loisir d'enrichir la feuille d'un livre des enluminures et des esquisses que la main ne résiste pas à tracer. Les manuscrits... et sans doute quelques livres de la bibliothèque de Mgr Savard ont été ainsi enrichis d'esquisses de sa propre main. Sait-on que tout jeune, il pensait devenir peintre?

Le verbe nous a été donné, nous dit-il en paraphrasant le début de l'évangile de saint Jean. Le secret de sa création, il l'avoue, demeure pour lui-même un mystère, comme d'ailleurs c'est le fait pour tous les écrivains. *Surface blanche devant lui, plume entre les doigts comme une gouge, un ciseau, pour définir, sculpter, pour essayer d'inscrire enfin une pensée dans une forme durable, dans la langue*⁴¹: tel est l'artiste dans le moment de la création de son œuvre.

Sa langue, ajoute-t-il, on ne la sait jamais, on l'apprend à tous les jours. Il faut ruminer constamment la substance verbale⁴², l'approfondir. C'est là pour nous une leçon de travail que nous donne F.-A. Savard; et aux jeunes qui rêvent à leur tour de devenir poètes ou écrivains, il leur cite les vers mémorables de Valéry, dans le poème qui allégorise la création littéraire, *Palme*:

*Patience, patience,
Patience dans l'azur!
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr*⁴³!

Quel critique vraiment savardien saura observer l'irrésistible croissance de la beauté des souvenirs dans l'âme de cet écrivain de chez nous? Il aurait tout intérêt à s'inspirer de la *Poétique de la Rêverie*⁴⁴, de Gaston Bachelard, qui unit les rêveries

actuelles aux rêveries cosmiques des premières solitudes heureuses du temps de l'enfance et de l'adolescence. Sans doute, à travers l'œuvre de Mgr Savard nous permettrait-il de le lire à notre tour « en situation de rêverie », et, comme dit Baudelaire — ce maître qui s'est tant penché sur les « mystérieuses aventures du cerveau » — de humer « à longs traits le vin du souvenir, de savourer le

Charme profond, magique, dont nous grise

*Dans le présent le passé restauré*⁴⁵.

Dans les premières pages de *L'Abatis*, Mgr Savard soulève le voile des secrets de sa création littéraire: *Un héros, nous fait-il remarquer, se composait des actes de plusieurs. Certains gestes s'achevaient dont je n'avais vu que l'ébauche. Mes labeurs et mes joies et jusqu'à mes itinéraires eux-mêmes ne cessaient de se mouvoir dans une glorieuse et très agréable confusion. Bref, une œuvre magique (voir plus haut la citation de Baudelaire), dès que je voulais la raconter, transfigurait tout mon passé comme elle fait le sol de mon pays. On n'échappe pas à la nature: les hommes s'accomplissent dans l'esprit, les faits y progressent, les images y poussent comme des plantes*⁴⁶. Les vrais poètes savent respirer le passé, admirer et organiser les rêveries de l'*Anima*.

Mgr Savard a pu faire sienne le mot de Claudel dans *Les Muses*:

*Les Neufs Muses! aucune n'est de trop pour moi*⁴⁷! La Clio de l'histoire, la Calliope de l'éloquence, l'Euterpe de la musique, et toutes les autres, sans compter les Fées mystérieuses qui habitent les Pays-d'En-Haut! Son souhait le plus profond est que nous ne perdions pas le génie de nous émerveiller du simple et de l'ordinaire. On ne peut, précisez-t-il, raisonnablement s'attendre à voir éclore une poésie et un art qui soient authentiques de notre pays, si on ne s'applique d'abord à former des jeunes qui soient authentiquement et pleinement canadiens⁴⁸.

On a souvent demandé à Mgr Savard s'il se considérait un écrivain engagé. *Écrivain engagé, répond-il, ce mot que je n'aime pas. Disons que je suis un écrivain au service des siens, des jeunes surtout*⁴⁹. *Comme prêtre et comme Canadien-français, toujours, je me suis senti étroitement lié à tous mes frères même les plus humbles jusqu'aux dernières limites de mon pays, oui, lié et obligé à tous les siens; et sans penser un instant que l'exercice de l'art pouvait s'affranchir de ce devoir, je me suis senti, tout autant que vous tous et selon mes moyens, engagé dans le service du bien commun, résumant dans ce noble mot d'engagement la raison d'être de tout ce que j'ai écrit dans le passé et de tout ce que je me propose encore d'écrire si Dieu me le permet*⁵⁰.

Mais notre écrivain ne se leurre pas: *Je défends certaines valeurs qui ne sont plus tellement sur le marché*⁵¹. *Quoiqu'il advienne, j'ai bien conscience de ramer à contre-courant. Mais je veux ramer quand même et jusqu'à la fin. Je pense ici à des jeunes, dans l'avenir*⁵²... *La Dalle-des-Morts*, ce drame du dépassement, il la dédie fraternellement à la jeunesse de son pays.

La chose qui m'a le plus réconforté et soutenu, m'a donné et me donne encore courage et volonté d'écrire, c'est la vision d'une tête quelque part, je ne sais où, dans mon pays, d'une tête penchée sur un livre. C'est un jeune homme. Il lit. Il tient le texte là, près de son cœur. Dehors, peut-être, il fait sombre, il fait nuit, et c'est la tourmente des idéologies et des passions qui passe. Et comme voilés sous les lettres noires, et comme à travers une sorte de broussaille verbale, et comme miraculeusement sortis d'entre les mots, apparaissent les bois, la mer, les champs, le passé et l'avenir de son pays.

*Cette vision compense pour moi toutes les peines et même elle vaut beaucoup plus que toutes les critiques élogieuses et toutes les récompenses académiques*⁵³.

Roland-M. CHARLAND

1. — Allocution au lancement des ouvrages: *Le Barachois, Martin et le Pauvre*. Dans *L'Action Catholique*, 28 nov. 1959. — 2. *L'Abatis, Introduction*, p. 25. — 3. *Ibidem*, p. 29 et p. 30. — 4. Au lancement des ouvrages: *Le Barachois, Martin et le Pauvre*. Dans *L'Action Catholique*, 28 nov. 1959. — 5. Confidence écrite dans *Lectures*, juin 1964, p. 252. — 6. *Le vieux John*. Dans *Le Barachois*, p. 137s. — 7. *Idem*, p. 140. — 8. *Lectures*, juin 1964, p. 252. — 9. Saint-Exupéry, *Le Petit Prince, Œuvres*, Gallimard, Paris, 1961 (*Bibliothèque de la Pléiade*), p. 469 et ss. — 10. *Le Barachois*, p. 138. — 11. Conférence prononcée à Québec, devant la Société du Parler français, 7 février 1939. (Voir *Le Paysan et la Nature*, dans *L'Abatis*, p. 149). — 12. Paul Claudel, *Œuvre Poétique*, Gallimard, Paris, 1957 (*Bibliothèque de la Pléiade*), p. 84-85. — 13. *Souvenirs*, dans *L'Abatis*, p. 89. — 14. *L'Abatis*, p. 152. — 15. *Lectures*, juin 1964, p. 252. — 16. *Ibidem*. — 17. Romain Légaré, *Mgr F.-A. Savard (Etude d'auteur)*, *Lectures*, déc. 1958. — 18. *L'Abatis*, p. 153. — 19. *Le Barachois*, p. 155. — 20. *Idem*, p. 140. — 21. *Idem*, p. 146 et 147. — 22. *Idem*, p. 151. — 23. *Ibidem*, p. 151. — 24. *Idem*, p. 157. — 25. *L'Abatis*, p. 16. — 26. Jean O'Neil, *Mgr Félix-Antoine Savard (interview)*, dans *La Presse*, 30 oct. 1965. — 27. *Idem*. — 28. *L'Abatis*, p. 26. — 29. *Le Barachois*, p. 141. — 30. *Idem*, p. 159 et 160. — 31. *Idem*, p. 159 et 160. — 32. Dans *Le Devoir*, 30 oct. 1965. — 33. *Le Barachois*, p. 159. — 34. *L'Abatis*, p. 68. — 35. Interview accordée à Roch Poisson, dans *Photo-Journal*, semaine du 20 au 27 oct. 1965. — 36. Allocution devant les professeurs et les étudiants de la Faculté des Lettres de Laval: *La Culture littéraire et la Vérité*, dans *Notre Temps*, 16 sept. 1950. — 37. *Lectures*, juin 1964, p. 252. — 38. Au lancement des ouvrages: *Le Barachois, Martin et le Pauvre*, dans *L'Action Catholique*, 28 nov. 1959. — 39. Causerie donnée à l'Université de Montréal, déc. 1965. (Enregistrement sur bande magnétique: *Souvenirs d'un écrivain*, Centre de Documentation, Département des Lettres). — 40. Paul Claudel, *Op. cit.*, p. 224. — 41. Causerie donnée à l'Université de Montréal. Cf. 39. — 42. *Ibidem*. — 43. Paul Valéry, *Œuvres*, tome 1, Gallimard, Paris, 1962 (*Bibliothèque de la Pléiade*): *Charmes*, p. 155. — 44. Gaston Bachelard, *La Poétique de la Rêverie*, P.U.F., Paris, 1961. — 45. Charles Baudelaire, *Œuvres Complètes*, Gallimard, Paris, 1954 (*Bibliothèque de la Pléiade*): *Les Fleurs du Mal*, p. 26 et 37. — 46. *L'Abatis*, p. 12. — 47. Paul Claudel, *Op. cit.*, p. 221. — 48. *Le Barachois*, p. 150. — 49. *Lectures*, juin 1964, p. 252. — 50. Allocution au lancement des ouvrages: *Le Barachois, Martin et le Pauvre*, dans *L'Action Catholique*, 28 nov. 1959. — 51. Interview donnée à Jean O'Neil, dans *La Presse*, 14 juillet 1962. — 52. Dans *Le Devoir*, 30 oct. 1965. — 53. Allocution au lancement des ouvrages: *Le Barachois, Martin et le Pauvre*, dans *L'Action Catholique*, 28 nov. 1959.

F.-A. SAVARD ROMANCIER

D'où vient Menaud ?

Mgr Savard nous dit à ce sujet: « *Menaud* est une blessure de jeunesse »². Et il a raconté comment il avait souffert dans sa jeunesse de se voir et de se sentir comme un étranger dans son propre pays. De cette souffrance et d'une rencontre que fit un jour Mgr Savard est né *Menaud, maître-draveur*: « J'ai commencé *Menaud* à une heure du matin, après une veillée avec un ancien type de chantier qui m'avait dit au cours de la soirée l'essentiel de ce que j'ai prêté à mon personnage »³.

Le roman lui-même.

Mais est-ce bien un roman ? Le problème, nous l'avons vu plus haut, découle directement du genre qu'adopte Mgr Savard. L'aborder n'est donc pas du tout faire injure à l'auteur.

Devant cette question, François Hertel pour sa part n'ose se déterminer ni dans l'affirmative ni dans

Pour d'aucuns, il est une difficulté dans l'œuvre de Mgr Savard, qui consiste à déterminer le genre littéraire de quelques-uns de ses ouvrages. Et c'est pourquoi, il convient dès maintenant de prévenir le lecteur qu'il lui faut aborder cette œuvre dans une certaine perspective s'il veut en saisir le sens véritable: celle de la poésie. Même les romans. Car Mgr Savard est avant tout un poète, et c'est sous le signe de la poésie qu'il a écrit tous ses livres. Ainsi l'explique Romain Légaré:

« Les romans de Mgr Savard sont conçus à la façon de symboles et d'allégories; ils prennent la forme de récits poétiques à l'exemple des ouvrages de Ramuz et de Giono. Ils font partie de cette catégorie de romans qui se soucient davantage de l'ordonnance artistique, de la qualité du style plutôt que du déroulement du scénario et de la vie des personnages. »¹

la négative. « Peut-être » se contente-t-il tout simplement de dire. Il a bien vu que *Menaud* tient de la poésie et de l'épopée plus que du roman. Et c'est dans le même sens qu'abonde Maurice Lebel:

« *Menaud* est beaucoup plus un récit poétisé qu'un roman proprement dit, un drame de la liberté et un manifeste de la mystique nationale canadienne-française plutôt qu'un récit imaginaire avec un air de crédibilité. »⁴

Claude Henri-Grignon, l'auteur des célèbres *Pamphlets de Valdombre*, précise d'autre part en quoi le premier ouvrage de Mgr Savard se détache du courant régionaliste qui l'a précédé. Selon lui, *Menaud, maître-draveur* n'est pas un roman traditionnel parce que son créateur a su renouveler le genre qu'avait illustré *Maria Chapdelaine*. « Il a transporté la formule sur un autre plan »⁵, réussissant du même coup à dégager le spirituel du temporel. Et ce spirituel, c'est le rêve et la vision d'un véritable poète.

Quant à l'intrigue de *Menaud, maître-draveur*, on se reportera avec grand profit à l'intéressante présentation d'André Renaud⁶, qui divise l'œuvre en ses différentes parties.

MENAUD, MAÎTRE-DRAVEUR

En 1937, Mgr Savard publie *Menaud, maître-draveur* qui le révèle immédiatement à la gent littéraire comme un auteur de grande classe. A preuve, il se voit décerner en 1939 le Prix de la langue française de l'Académie française, et le Grand Prix littéraire du gouvernement de la Province de Québec. Nous nous attarderons particulièrement sur cet ouvrage pour en faire une étude détaillée, car *Menaud, maître-draveur* contient déjà toute la substance de l'œuvre de Mgr Savard.

(1) Légaré (R.), o.f.m., *Mgr Félix-Antoine Savard*. Dans *Lectures*, vol. 5, no 8, 15 déc. 1958. P. 116.

(2) Basile (J.), « *Menaud* est une blessure de jeunesse ». *Le Devoir*, 14 oct. 1965.

(3) Gauvreau (J.-M.), *Présentation de M. l'abbé Savard*. Société Royale du Canada, no 3, 1945-46. P. 37-51.

(4) Lebel (M.), *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois*. *Études littéraires*. Éditions de L'Action, Québec, 1963. P. 114.

(5) Valdombre, *Médecin, guéris-toi toi-même*. Dans *Les Pamphlets de Valdombre*, no 4, mars 1938. P. 170.

(6) Renaud (A.), *Présentation de Menaud, maître-draveur*. Dans *Menaud, maître-draveur*, Montréal, Fides, 1965. (Coll. *Bibliothèque canadienne-française*). P. 15-21.

Les personnages.

Tenons-nous en ici encore à la présentation d'André Renaud:

« Les personnages de Félix-Antoine Savard font partie de l'assez riche galerie des paysans de la littérature canadienne-française, mais ils brillent cependant d'un éclat tout particulier.

Le romancier a su les faire vivre d'une existence à la fois profonde et complexe. Ils sont véritablement « en acte » dans le roman, engagés dans une aventure qui exige d'eux le déploiement de tout leur être physique et spirituel, la mise en œuvre de toutes les ressources qui dorment en eux. A la fois idéologique et concret, le conflit qui les divise en deux groupes se transforme rapidement en un combat mettant en cause leur propre avenir ainsi que celui de leur race. Ils nous sont donc présentés comme les champions d'une noble cause, une sorte de chevaliers pourvus d'une ardeur de conquérants et d'un amour immense pour le pays à sauver.

Vivant d'une extraordinaire intensité, les héros de Menaud, maître-draveur deviennent des prototypes: ils sont l'image de tout ce que la race possède de noblesse et de fierté, d'acharnement et de fidélité; en eux se sont réunis les vertus et l'idéal de tout un peuple. Ainsi chacun de leurs gestes, chacune de leurs aspirations, ce qu'ils font ou ce qu'ils rêvent de faire dans le cours du récit atteignent à des valeurs symboliques.

Menaud, bien entendu, est au centre du roman; sa révolte fatale constitue un des éléments les plus originaux du roman de la fidélité, puisqu'elle se fait dans l'ordre d'un engagement absolu dont l'élan initial ne pourra être arrêté. Son patriotisme est d'une telle véhémence qu'il devient une véritable mystique dont l'esprit et l'enthousiasme se communiqueront, dans le cours du récit, à Marie sa fille puis à Alexis le Lucon.

C'est donc dans le rayonnement immédiat de Menaud que vivront les autres personnages du roman, subjugués par la puissance à la fois sauvage et mystérieuse du bonhomme, saisis comme lui par la portée symbolique de certaines paroles et de certains événements. »⁷

Sources.

On a dit de Menaud qu'il était le roman de la mystique canadienne-française, de l'inquiétude nationale. Sans conteste, la clé de ce roman réside dans cet amour suprême de la patrie, amour comme l'écrivira Maurice Hébert « attisé et ratisé par la lecture de Maria Chapdelaine »⁸.

Par contre, on pourrait penser que Louis Hémon avait déjà épuisé le roman régionaliste avec Maria Chapdelaine. Et c'est vrai en un certain sens. Mais si Mgr Savard reprend le sujet, ce n'est pas pour en faire une servile imitation, mais pour le sublimer, le dépasser. Il en est une « transposition poétique », selon André Renaud:

« Poursuivi jusqu'à l'obsession par les sentences de Maria Chapdelaine, le héros de Félix-Antoine Savard en conserve le message à l'intérieur de lui-même ou les récite à haute voix comme on chante une ode. Insérés dans le livre de Félix-Antoine Savard, les grands passages de Louis Hémon atteignent aux qualités d'un poème vécu. Arrivant, dans Menaud, aux moments les plus intenses du drame, les nombreux rappels de Maria Chapdelaine sont d'ores et déjà devenus le leitmotiv du roman que nous présentons ici. (...) Dans l'esprit de Menaud et, à mesure qu'avance l'intrigue, dans celui de Maria et du Lucon, les héros de Louis Hémon sont sortis de la littérature pour appartenir d'une vie réelle et physique à la race canadienne-française. Par un processus d'assimilation des personnalités, ou, si l'on préfère, faisant s'identifier ses propres personnages à ceux de Louis Hémon, l'auteur de Menaud confère à son œuvre un rare pouvoir évocateur, mettant sa technique et son art de romancier-poète au service d'un autre roman dont il montre, mieux que tout autre, les qualités littéraires. »⁹

Et il serait intéressant ici de tracer un parallèle illustrant les analogies de caractères et de situations entre Menaud, maître-draveur et Maria Chapdelaine. Mais ce travail dépasserait évidemment les cadres de notre étude.

Roman à thèse ?

Une autre question nous vient immédiatement à l'esprit après avoir complété la lecture de Menaud: sommes-nous en présence d'un roman à thèse ? Car il est évident, à se situer sur un plan non littéraire, que perce dans Menaud le souci de répondre à un problème social. Il n'y a alors qu'un pas à franchir pour affirmer comme le fait Louis Dantin¹⁰: « Il faut constater que ce roman est avant tout une thèse. » Suit une démolition pure et simple de la dite thèse.

« Quelle est, se demande Dantin, cette cause si haute et si urgente qu'il faille défendre avec cet âpre zèle ? C'est celle d'un nationalisme exclusif et fermé qui a toutes les allures du fanatisme », un nationalisme qui « dégénère en un racisme étroit et chimérique ». Et le fond de la thèse, « c'est le droit exclusif du Canadien-français à la terre du Québec, c'est l'assaut contre l'étranger ». Or ce droit ne repose sur rien, car il ignore deux siècles d'histoire, il ignore l'évolution. « Il nous faut apprendre à marcher avec une ère qui marche. » Dantin se refuse à considérer comme étrangers « des gens auxquels nous lient cent quatre-vingts ans de voisinage ». Et, ajoute-t-il, ce livre se réfute lui-même, car il se termine sur le « hurlement d'une âme vaincue, désemparée ». Enfin le célèbre critique termine sur cette note:

Redisons-le bien nettement : s'il se fût contenté de nous inspirer le vouloir de conserver notre héritage en le cultivant, en le développant; l'ambition,

(7) Renaud (A.), *Ibidem*. P. 22-23.

(8) Hébert (M.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *Le Canadien français*, vol. 25, no 2, oct. 1937. P. 229.

(9) Renaud (A.), *Loco cit.* P. 11-12.

(10) Dantin (L.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *L'Avenir du Nord*, 42e année, no 44, 4 nov. 1938. P. 1-2.

au besoin de le reconquérir par le dedans, par l'expansion de nos familles, par notre éducation et notre activité accrues, par la richesse acquise qui le remettrait en nos mains; il n'y aurait qu'une voix pour approuver et applaudir. Mais cette reprise ne se fera jamais par le congèlement, l'emmurement et la rhétorique. Le peuple canadien, s'il écoutait tels quels les avis de Menaud, sombrerait bientôt dans le même désastre et la même folie que son maître. »

Mais n'est-ce pas fausser la signification de Menaud que de pousser la critique aussi loin? Certes, il est impossible de ne considérer Menaud que du seul point de vue littéraire. Menaud est un roman qui se veut en situation. Mais voilà justement l'aspect positif: Menaud met en lumière des valeurs qu'on ne saurait nier sans se renier:

« Car ce qu'il veut avant tout, c'est réveiller le patriotisme de ses compatriotes, leur donner la volonté de conquête et la passion de libre espace; c'est être fidèle aux aïeux; c'est ne pas vivre en paria et en esclave dans son propre pays, dans un pays fondé par la race française, c'est au contraire vivre libre et respecté non seulement au pays de Québec mais dans tout le Canada... »¹¹

Et d'écrire Maurice Hébert à propos de cette mystique canadienne-française:

« Elle est un état de notre âme nationale, qui reprend conscience d'elle-même et, par une saine réaction contre un indéterminisme qui la conduisait à sa perte, cesse d'être la fantoche des autres. (...) Sous le couvert d'une affabulation romanesque, M. l'abbé Savard touche donc au point névralgique de notre entité nationale. »¹²

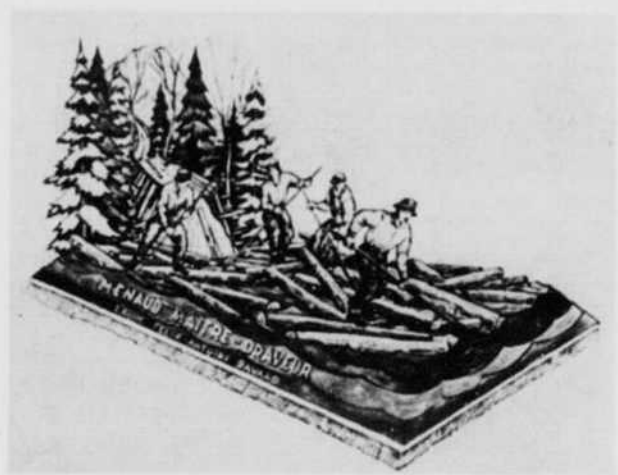
Cependant, plus près de nous, Gilles Marcotte semble reprendre le point de vue de Dantin:

« Tous les rêves liés historiquement à l'image de la terre, au Canada français: société fermée, hantise des gloires passées, espoir d'une durée sans changement, sous le signe du père-chef, sont portés par Menaud à l'incandescence de la plus violente passion, aux limites de la folie. Et ainsi nous retrouvons, dans cette rage de possession, dans cette haine de tout ce qui pourrait entamer l'avoir, l'aliénation que dessinait à gros traits le roman de Grignon; alors même qu'il défend le plus âprement sa forêt contre l'exploitant américain, et sa fille contre le prétendant malvenu, Menaud les a déjà perdues — comme l'avare Séraphin Poudrier a déjà tout perdu alors qu'il croit tout posséder. Mais l'aliénation, dans le roman de Savard, est valorisée, sacralisée; revêtue d'un privilège absolu. »¹³

Et Marcotte de conclure:

« Jamais, dans la littérature canadienne-française, le rêve nationaliste — et l'on dirait peut-être mieux: le rêve régionaliste — n'avait été projeté, jamais il ne sera projeté avec une telle violence et une telle confiance aveugle. Il a atteint la limite extrême de son expression, et c'est pourquoi Menaud, maître-draveur conserve une singulière puissance de fascination... »

Ceci nous amène à aborder le problème de l'art de ce roman.



Char allégorique au défilé de la Saint-Jean, à Montréal, en 1956.

L'art de Menaud, maître-draveur.

Sous ce titre, nous ne voulons que souligner les caractéristiques propres de Menaud, maître-draveur. Pour une étude plus approfondie de l'art de Mgr Savard en général, on pourra consulter le chapitre spécial consacré à ce sujet dans ce numéro¹⁴.

Nous l'avons déjà dit, Menaud, maître-draveur fait une très large part à la poésie. Une poésie qui se situe d'abord dans une communion avec la nature, la nature-personnage.

« On dirait que la nature tout entière participe au drame de Menaud: elle possède son âme propre, elle vit comme les hommes eux-mêmes, avec la même puissance. Ce n'est plus en témoin impassible que la nature assiste aux conflits; elle éprouve, comme les personnages, des sentiments de frayeur, elle a ses mouvements de nervosité ou de calme. Et parfois, dans un geste violent qui est comme une vengeance de la divinité pleine de colère, elle emporte dans la mort ceux qui doivent lutter contre elle. C'est dans cet esprit qu'il faut lire le récit de la noyade, celui du combat entre le Délié et le Lucon, celui de l'incendie, celui enfin du long engourdissement de Menaud dans la neige.

La forêt, la rivière, la montagne, en une allégorie grandiose, sont animées d'un instinct sauvage, d'une force immense qui sont ceux mêmes du héros. D'où la profonde sympathie entre elles et lui, communion qui est connivence et respect mutuel.

(11) Légaré (R.), *Littérature et climat de culture*. Dans *Culture*, t. 3, 1942. P. 204.

(12) Hébert (M.), *Loco cit.* P. 322.

(13) Marcotte (G.), *Une littérature qui se fait*. Montréal, Editions HMH, 1962. P. 32-33.

(14) On pourra lire aussi une belle analyse du style de Menaud dans *Le Canada français*, par Maurice Hébert. *Loco cit.*

Elles sont nombreuses ces pages où le personnage et le pays ne forment plus qu'une même âme, vivant de la même souffrance, se révoltant avec une même fougue. C'est elle, la forêt qui évoque le souvenir du passé, qui fait entendre la voix des aïeux, qui dit l'histoire de la race et qui communie au héros l'enthousiasme vengeur. »¹⁵

Mais Mgr Savard n'est pas seulement un poète de la nature en général; il est aussi le poète de la nature laurentienne qu'il a scrutée jusque dans ses moindres détails, comme le fait remarquer le frère Marie-Victorin:

« Personne, chez nous, jusqu'à ce jour, aucun faiseur de livres, n'avait ajusté à un récit canadien un cadre aussi précis et aussi vrai. Personne ne s'était appliqué avec autant d'ardeur à fouiller le cœur des choses pour y découvrir les analogies de détail, et les intégrer dans l'analogie universelle où Science et Poésie se rencontrent dans l'Unité. »¹⁶

A ce même sujet, Romain Légaré a fait des commentaires intéressants:

« L'écrivain français peut, sans ridicule, parler de primevères et de bruyères, de thym et de marjolaine; mais, faisant œuvre typiquement canadienne, l'abbé Savard n'a pas craint d'appeler les choses de son pays par leur juste nom, puisqu'elles en ont un. Il a situé ses personnages dans cet universel et spécifique décor de la forêt laurentienne et de ses abords. (...) Menaud, maître-draveur est un véritable livre d'amour de notre pays, de nos gens et de notre destin; c'est un livre dont « bien des pages, un peu comme celles de notre destin, furent écrites le long des rivières torrentielles de chez nous » (abbé F.-A. Savard, *Le paysan et la nature*, dans *Le Canada français*, 1939, t. 26, p. 960), c'est le livre qui charrie, en flots d'or, la plus véhémente passion patriotique; c'est le livre qui, par ses traits d'observation les plus minutieux, individualise le mieux la face de notre pays, et qui exprime la communion la plus profonde et la plus étendue avec les choses laurentiennes dans un langage le plus magnifique qu'ait connu notre littérature. »¹⁷

Avant de conclure, il importe de relever le principal reproche que la critique ait fait à Menaud, soit le manque de réalisme. Et ici il revient à Louis Dantin d'avoir vu juste:

« On a blâmé le manque de réalisme. Et il est bien certain que ses personnages, leurs paroles et leurs attitudes, sont, dans l'ensemble, hautement fantaisistes. (...) On est bien forcé de se dire que les figurants de Menaud, les principaux du moins, sont des êtres moitié mythiques, dont ni l'âme ni les actions ne reflètent la réalité vécue. (...) Il n'y a jamais eu de draveur qui ait pensé, parlé, philosophé, prêché, vaticiné, gesticulé et fulminé comme le brave homme de Mainsal; il n'y a jamais eu de gars campagnard capable de concepts aussi raffinés, de sentiments aussi subtils, d'hymnes aussi romanesques, qu'Alexis Tremblay, le Luçon. »¹⁸

Mais, affirme Dantin, l'auteur, Mgr Savard, n'en reste pas moins dans le ton:

« La vérité sans doute est la base de l'art; mais ne peut-elle être à dessein sublimée et poétisée? (...) L'auteur justifie son genre par le talent qu'il y déploie. (...) Je ne m'étends pas sur ce point, car personne plus que moi n'admire les beaux dehors, la valeur plastique de cette œuvre. »

Brève étude comparative des différentes éditions.

Le texte de Menaud, *maître-draveur*, paru pour la première fois en 1937, a été remanié à plusieurs reprises. En 1944, Mgr Savard donnait une seconde version qu'il appelait alors définitive. Puis en 1964, une troisième, basée sur la première, celle de 1937. Il n'existe pas actuellement d'étude comparative des trois versions ensemble. Plusieurs critiques cependant ont comparé les deux premières¹⁹, et leurs préférences vont parfois à l'une, parfois à l'autre, et souvent pour des raisons différentes. Ainsi Flavien Charbonneau penche pour la seconde:

« La dernière version l'emporte sur la première, quand on la juge dans son ensemble, car elle est plus facile à mesurer; elle se classe tout naturellement dans un genre bien défini, celui du roman réaliste; elle est écrite dans un style plus sobre et plus précis.

La première version apparaissait avant tout comme une riche collection de tableaux, comme une accumulation d'images et de métaphores, comme une épopée plutôt que comme un roman. »²⁰

Romain Légaré, lui, préfère la première:

« La première édition se présentait comme un poème épique — ce que bien des critiques ne sauraient pas reconnaître — comme un magistral poème à la gloire de la terre laurentienne. (...) Comme un poète honteux ou malheureux qui tourne le dos au poème, qui souffre difficilement l'incompréhension du public et n'attend pas la revanche du temps, l'auteur a voulu lever sans trop tarder les hésitations de la critique devant le genre littéraire de son œuvre en la remaniant. Refonte complète, non quant au fond et aux circonstances historiques, mais quant au genre littéraire et au style. Dans l'édition qu'il appelle bravement « définitive », il a éliminé la somptuosité et le brin de préciosité propres au langage du poème épique pour atteindre la tonalité simple et sobre d'un récit qui prend désormais les allures d'un roman. Il s'est appliqué à des mots plus justes, à des expressions plus concises, plus élégantes, plus allégées d'épithètes, il a

(15) Renaud (A.), *Loco cit.* P. 24-26.

(16) Marie-Victorin (Fr.), *Menaud, maître-draveur devant la nature et les naturalistes*. Dans *Annales de l'Acfas*, 4, 1938. P. 342.

(17) Légaré (R.), o.f.m., *Littérature et climat de culture*. *Loco cit.* p. 208.

(18) Dantin (L.), *Loco cit.* P. 1.

(19) Entre autres, voir à ce sujet le dernier chapitre de la thèse du frère Alfred Lecavalier, i.c., intitulée: *Quelques aspects de l'œuvre poétique de Mgr Félix-Antoine Savard*. Université de Montréal. 1960.

(20) Charbonneau (F.), c.s.c., *La portée sociale de l'œuvre de Mgr Savard*. Dans *Lectures*, vol. 9, sept. 1952. P. 6.

élagué les mots trop rares, sans bannir toutefois les canadianismes savoureux ni surtout la poésie. Cet art des sacrifices nécessaires nous offre certes une précieuse leçon de composition littéraire, mais ne pouvons-nous pas regretter que Mgr Savard nous ait ainsi privé du poème épique qui nous manquait et qui aurait pu devenir la réplique de Mireille... »²¹

Saluons aussi le mot de Valdombre à propos de la première édition de *Menaud, maître-draveur*: « Son livre, son premier livre serait-il un chef-d'œuvre? N'insistez pas trop car je vais finir par le croire. »²³

A chacun son jugement.

Conclusion.

Laissons enfin à Berthelot Brunet le soin de conclure:

« M. Savard a de la grandeur, il touche très souvent au ton de l'épopée et encore une fois sans ridicule; l'épopée, au vingtième siècle, et qui n'est pas ridicule ne peut qu'approcher la grandeur et la beauté, et je ne me ferais pas prier pour affirmer qu'en dépit de ses gênes, M. Savard nourrit le meilleur écrivain que nous puissions rencontrer chez nous. »²²

LA MINUIT

La Minuit constitue une suite logique à *Menaud, maître-draveur*: une sorte de prolongement sur un autre plan. Voici comment Romain Légaré conçoit cette relation:

« L'avertissement que donnait Menaud, maître-draveur concernant la défense du domaine national, menacé par l'empiètement des étrangers, *La Minuit*, le troisième volume de Mgr Savard, le transpose dans le domaine spirituel: la sauvegarde du plus précieux héritage des ancêtres, la foi chrétienne, menacée de nos jours par l'infiltration des idées matérialistes, révolutionnaires ou communistes dans les plus petites campagnes, telles que le paisible vallon imaginaire de Saint-Basque, situé par l'auteur dans le pays de Tadoussac. Le thème est le drame de l'âme chrétienne aux prises avec le matérialisme contemporain. Le souci pastoral perce dans le choix du sujet. »¹

Et comme *Menaud, maître-draveur*, *La Minuit* chevauche plusieurs genres littéraires. C'est ce que développe encore le même critique:

« A l'instar de Menaud, *La Minuit* échappe à la classification d'un genre littéraire bien défini. C'est

(21) Légaré (R.), o.f.m., *Mgr Félix-Antoine Savard*. Loco cit. P. 115-116.

(22) Brunet (B.), *M. Savard a trouvé son joint*. Dans *L'Action Catholique*, 29 juin 1944.

(23) Valdombre, *S'agirait-il d'un chef-d'œuvre?* Dans *Les Pamphlets de Valdombre*, 1ère année, 1er août 1937, no 9. P. 395.

un récit poétique qui participe à la fois du conte et du roman: genre hybride qui n'est pas de tout repos. L'auteur procède par séries de tableaux: il s'attache moins à bien charpenter une étude et un conflit de caractères dans un milieu déterminé qu'à mettre en valeur, avec une rare acuité d'observation, avec le sens de l'universel, avec les ressources du folklore et du plus sain régionalisme, l'âme profonde du peuple canadien-français, l'âme de la nature canadienne: ses villages, ses champs, ses montagnes, ses forêts et le fleuve Saint-Laurent. »²



De passage à Paris, Mgr Savard autographie des exemplaires de *La Minuit*. A sa droite, on reconnaît le Dr Georges Durand, collaborateur de *Lectures*, grand ami du Canada français et de Mgr Savard.

La Minuit se présente sous la forme d'un triptyque:

« Dans un premier et large tableau, on voit s'étaler le miroitement d'un paradis terrestre dans l'imagination fertile des gens simples de Saint-Basque, surtout de Geneviève, la femme au cœur compatissant à toutes les maladies du corps et de l'âme.

Puis, le tableau d'un grand souffle de mécontentement et de révolte sur les habitants de Saint-Basque, endoctrinés par Corneau, qui est arrivé des grandes villes pour semer le désarroi parmi ces âmes simples.

Enfin, le tableau de la grande paix apportée aux hommes de bon vouloir en ce soir de la *Minuit*, alors que Geneviève se résigne à voir son Gabriel la quitter pour un vrai royaume qui ne finit pas. »³

Et le critique de continuer en insistant sur l'aspect social de *La Minuit*, « ce petit drame social qui voudrait être comme une allégorie de ce qui se passe dans notre monde moderne. »

(1) Légaré (R.), o.f.m., *Mgr Félix-Antoine Savard*. Dans *Lectures*, vol. 5, no 8, 15 déc. 1958, P. 116.

(2) Légaré (R.), o.f.m., *Ibidem*. P. 116.

(3) Charbonneau (Fl.), c.s.c., *La portée sociale de l'œuvre de Mgr Savard*. Dans *Lectures*, vol. 9, sept. 1952. P. 8-9.

Et justement, on a reproché à Mgr Savard sa conception de la justice sociale. Ainsi Roger Duhamel a pu écrire:

« J'avoue ne pas très bien comprendre l'attitude de l'auteur à l'égard de la question sociale. Ses personnages paraissent rivaux à la tâche, tristes, sans espoir. Il n'est question que de résignation, de sacrifices à consentir; on ne prévoit pas que la situation puisse finir par s'améliorer, grâce à l'énergie et au courage des hommes. Malgré la magie du style, la lecture de ce livre nous donne une impression d'affaiblissement, de sombre pessimisme. Si le catholicisme est une religion d'amour, il est aussi une religion d'espérance qui n'est pas exclusivement dirigé vers l'au-delà puisque la doctrine pontificale fait un devoir à tous les chrétiens de travailler à l'amélioration des conditions sociales. C'est à regret que je m'inscris en faux contre ce qui paraît être une manifestation de fatalisme. »⁴

C'est dans le même ton que s'exprime Pierre Saint-Germain:

« Le plus détestable défaut de *La Minuit* est le pessimisme et la résignation. Chose surprenante, l'auteur semble prêcher la pauvreté, comme si Dieu ne tient pas à ce que ses créatures recherchent la justice et le bien-être. Comme si les catholiques n'ont pas le droit de renverser le désordre. Ce sont des conceptions qui n'étaient pas chrétiennes à la naissance du Christ, qui ne l'ont pas été depuis et qui ne le seront jamais. Les encycliques sur les questions sociales en témoignent. »⁵

Mais à parler de la sorte, n'y a-t-il pas méprise quant au sens et à la portée de *La Minuit*? Lisons ce qu'en pense Maurice Lebel:

« Je crains que les sociologues et les économistes, généralement férus de statistiques et de théories matérialistes, ne se méprennent sur la portée de *La Minuit*; ils auraient tort de croire que l'auteur de Menaud, maître-draveur prêche la résignation, du moins ce que l'on entend habituellement par ce terme dans le langage courant, c'est-à-dire l'acceptation passive de son sort sans aucun souci de l'améliorer. Les poètes, d'ailleurs, sont souvent incompris, on leur reproche, à tort, de ne pouvoir ranger en équations sur la table, pour ainsi dire, les mystères de l'existence, qu'ils aiment à scruter et dont ils sont plus conscients que la majorité des mortels. On les prend pour des rêveurs et des idéalistes. Au fond, ce sont les seuls réalistes qui soient. Ils nous font voir ce qui nous échappe habituellement, ils nous introduisent dans le monde angoissant de l'existence, déchirant le voile des apparences, et atteignent le cœur du problème de la vie... »⁶

Et c'est bien dans cette perspective que Romain Légaré voit ce qui fait la valeur de *La Minuit*:

« Ce qui fait avant tout la valeur de *La Minuit*, c'est sa perfection de forme. Cette perfection est constituée de plusieurs éléments, tels que la délicatesse de sentiments, la densité spirituelle des âmes de chez nous, un style exceptionnel, l'exploitation judicieuse des canadianismes, surtout une poésie authentique, forte, toujours fraîche et originale, animée du rythme le plus pur.

Des accents de cuivre et une batterie martiale avaient formé la dominante de Menaud. Ce qui fait la dominante de La Minuit, c'est à la fois la douceur insinuante, l'élevante allégresse et la pureté rythmique d'une musique de violon, entendue à la campagne, dans la paix et la splendeur d'un soir d'été. »⁷

Toutefois, d'autres critiques ont apporté des réserves sur l'art de Mgr Savard dans *La Minuit*. Certaines très sévères. Ainsi Guy Sylvestre:

« Les personnages ne s'imposent pas, l'action est assez mal cousue, et la langue souvent incorrecte ou précieuse; *La Minuit* est une œuvre manquée, dont certains éléments montrent toutefois que l'auteur a des possibilités d'écrivain supérieures à l'œuvre qu'il a réalisée à date. »⁸

D'autres par contre se sont montrés moins sévères, mais n'en ont pas moins fait ressortir certaines faiblesses de l'œuvre. Ainsi J.-M. Gaboury:

« ... l'intrigue de *La Minuit* reste trop mince. L'art a beau être une parabole, excluant les détails inutiles, un roman exige un nombre satisfaisant de faits et d'épisodes, et le dépouillement classique ne doit pas tourner à l'indigence. Les personnages, de psychologie souriante mais courte, manquent vraiment de relief. L'auteur s'est visiblement efforcé de leur donner la primauté sur le paysage, qu'il a su maintenir à un rôle fonctionnel et décoratif: le roman y gagne, mais nous croyons sincèrement que l'art y perd... »⁹

Il ressort de presque tous les reproches qu'on a pu faire à *La Minuit* que la plupart des critiques ont cherché à y voir un genre littéraire bien défini, un roman. Cela semble faux au départ, comme le fait remarquer Maurice Lebel:

« ... il importe peu que l'on puisse appliquer une étiquette à *La Minuit*. La plupart des chefs-d'œuvre poétiques qui figurent dans les anthologies, comme des tableaux de maîtres qui emplissent les musées, ne sont-ils pas mal étiquetés? Ils ne sont pas moins des œuvres poétiques et artistiques pour cela. »¹⁰

Ce qu'il ajoute par la suite pourrait servir de conclusion à cette trop brève étude:

« *La Minuit* est une œuvre d'art, artistement ciselée, d'une remarquable simplicité de facture et d'une rare densité de pensées et de sentiments. S'il est vrai que « l'art consiste à faire quelque chose de rien », il faut admettre que, pour un poète authentique comme M. l'abbé Félix-Antoine Savard, un rien, c'est tout. »

Jean-Noël SAMSON

(4) Duhamel (R.), *La Minuit*. Dans *Montréal-Matin*, 19 et 20 juillet 1948.

(5) Saint-Germain (P.), *La Minuit*. Dans *Le Petit Journal*, 16 juillet 1948.

(6) Lebel (M.), « *La Minuit* » qu'est-ce? Dans *L'Action Catholique*, 7 juillet 1948.

(7) Légaré (R.), o.f.m., *Mgr Félix-Antoine Savard*. Loco cit. P. 116.

(8) Sylvestre (G.), *La Minuit*. Dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 21, no 4, oct.-déc. 1951. P. 439-440.

(9) Gaboury (J.-M.), *La Minuit*. Dans *Lectures*, tome 5, déc. 1948. P. 200.

(10) Lebel (M.), « *La Minuit* » qu'est-ce? Loco cit.

F.-A. SAVARD POÈTE

tant la maturation de toute cette matière, que naîtra l'œuvre: « Avec l'amour d'un poète et d'un patriote, il a recueilli quelques souvenirs et expériences de cette période féconde dans un livre dont le titre a la saveur de la terre neuve: *L'Abatis*, livre d'action et de prose d'art qui renferme probablement ses meilleures pages. »³

Qu'il nous suffise maintenant de laisser la parole à quelques critiques. Guy Sylvestre, d'abord, à l'instar de Claude-Henri Grignon à propos de *Menaud, maître-draveur*, se demande si *L'Abatis* constitue un chef-d'œuvre, et tente d'en dégager les grandes valeurs de fond, en même temps que certaines faiblesses qui, hélas! déparent une œuvre aussi riche de promesses:

« Le mot chef-d'œuvre est certes un des plus galvaudés et mille esprits inconscients le servent à toutes les sauces, mais la réalité qu'il signifie n'est point si fréquente, et bien téméraire qui l'utilise plus d'une fois par année. L'Abatis lui-même, qui est un des trois ou quatre livres essentiels de nos

L'ABATIS

« Vers 1934, le chômage sévissait. Imprévoyante, la démocratie avait dévoyé des milliers de terriens vers des industries sans ordre ni mesure. Les désœuvrés peuplaient les villes. La faim et la révolte mobilisaient. La peur suggéra l'expédient des secours directs. Pour financer la paix sociale, nos gouvernants ne trouvaient rien d'autre que ce système qui ruinait les ressources humaines et le fondement même de l'État.

Dans ce désordre, le congrès de colonisation de 1934 fut un moment de sagesse politique, une conversion vers des biens stables qu'on ne méprise jamais impunément. On se résolut enfin à écouter l'Église, à entendre, dans la disette, des économistes, qu'on avait méprisés dans l'abondance. Et la croisade du retour à la terre fut décrétée.

Nous fûmes invités à lever des colons. La campagne, elle aussi, était atteinte par la crise. Et dans sa jeunesse, surtout dans ces fils de paysans, la plus précieuse de toutes nos recrues, et qu'on eût dû instruire et diriger.

Un immense espace s'offrait dans l'Abitibi pour la fondation de nouvelles paroisses. »¹

Ce texte, extrait de l'*Introduction* de *L'Abatis*¹ expose les raisons qui motivèrent Mgr Savard, à cette époque curé de la paroisse de Saint-Philippe de Clermont dans le comté de Charlevoix, à se faire missionnaire-colonisateur en Abitibi. Ces colons, il les accompagnera lui-même en Abitibi, partageant leurs joies et leurs peines, les réconfortant de sa présence quasi paternelle, les stimulant au besoin, vivant en somme leur propre vie. « Ce sont ses humanités vivantes »², selon le mot de Romain Légaré. Et c'est de là, de cette communion intime avec la nature et ceux qui gardent un contact direct avec elle, le recul des années appor-



Mon canot, dans mes reins, prolonge sa vertèbre. Qu'il m'est docile et tendre! Je le sens frémir à chaque aviron que je plonge. (Le Canot. Dans *L'Abatis*)

*lettres, ne me semble pas mériter cette dénomination qu'il convient de réserver à des œuvres très hautes et absolument cohérentes. Il est toutefois indéniable que ce dernier livre de M. l'abbé Félix-Antoine Savard contient des parties de chef-d'œuvre, notamment le poème chanté à la gloire des « Oies sauvages », qui est probablement la plus belle page d'anthologie de toute notre prose. Mais je ne puis me décider à prononcer à propos de *L'Abatis* le*

mot chef-d'œuvre, car ce livre, qui a peu d'égaux chez nous, ne présente pas une suffisante unité de ton, et les poèmes y sont trop rares au milieu des souvenirs. Que M. l'abbé Savard nous ait donné là un livre beau et riche et durable, je n'en doute pas. Mais L'Abatis offre à mes yeux ce défaut de nous présenter des poèmes purs mêlés à des récits et des souvenirs impurs. Il est même des pages de poèmes qu'une intention sociale ou nationale vicie jusqu'à un certain point. Je sais que l'auteur de Menaud est opposé à la pensée gratuite et à l'art désintéressé. Ce qu'il a voulu réaliser dans son livre est un chant à la gloire des défricheurs, qu'il estime dignes de l'admiration de tout un peuple. Les leçons qu'il dégage de l'obstination des gestes quotidiens et constructeurs sont hautes et belles et nobles et elles élèvent l'esprit. D'ailleurs, par un don de vision singulièrement aigu, M. l'abbé Savard sait voir beaucoup plus loin que les gestes quotidiens, il sait voir les prolongements des actions humaines et c'est pourquoi il réussit à donner aux tâches de chaque jour un sens et une richesse dont ne sont pas conscients ceux qui les posent dans l'humilité de leur vie besogneuse. Et c'est ce qui fait le prix d'un livre comme L'Abatis, alors que tant de récits de colonisation n'avaient pas jusqu'ici dépassé l'anecdote. M. l'abbé Savard possède d'ailleurs cette chose si rare chez nous que l'on appelle un style et je crois bien que le sien est plus beau que celui de tout autre écrivain de chez nous, plus riche en tout cas. Non seulement un rythme l'anime, qui suit le cours d'une rivière ou promène au-dessus de nos têtes de menaçants nuages chargés de couleurs violentes, mais il est encore d'une somptueuse puissance picturale et tout chargé d'odeurs enivrantes. On y trouve encore les qualités que l'auteur lui-même aperçoit dans le langage de notre peuple: la ligne, le nombre, le rapport, les correspondances mystérieuses, les calieuses expériences de la main et du pied, les perceptions de l'ouïe et les trouvailles de l'œil, l'émerveillement, la finesse et la bonté. (...) L'auteur de L'Abatis réalise encore en lui-même ce chef-d'œuvre qu'il appelle un être accordé parce qu'aux connaissances de la raison il sait marier celles du cœur. »⁴

Au regard de Maurice Lebel, et c'est un fait d'un intérêt considérable car il touche, on le verra dans l'étude des œuvres postérieures, à une constante de l'œuvre de Mgr Savard, L'Abatis révèle en plus des influences grecques:

« L'Abatis révèle (...) un amour profond de la culture grecque; on sent que l'auteur a longtemps pratiqué les œuvres des poètes grecs et en a parfaitement assimilé l'esprit. Il est comme hanté par le passé et l'exemple de la Grèce antique. On le voit presque à chaque page, où abondent les souvenirs littéraires, les allusions à la mythologie, les noms sonores et harmonieux de la Grèce classique.

« Pour moi, sa terre natale, c'est la plus haute scène agreste de mon pays. L'homme y fait son travail comme sur des tréteaux. Il ressemble à l'acteur antique. La montagne lui met sous les pieds une sorte de cothurne qui le grandit. Cette situation le provoque au chant, au dialogue, à l'échange. »⁵

Lisez *Propos paysans* ou *Le Centaure Alexis* ou « cet enfer joyeux des rouges abatis ». Quel rythme endiablé dans cette ronde infernale autour de l'abatis! Admirez les flammes rouges qui se tordent

sur fond noir aux flancs de l'urne grecque! Lisez à haute voix ces phrases rythmiques: « O splendides et pareils aux démons, héros du ministère infernal, vous, Alexis... Héraclès, Méléagre, les Dioscures et le Divin Orphée, et tant d'autres, égaux à des labeurs qui s'étendaient de l'Hadès aux étoiles... Et que j'évoque ici les noms d'Euphronios d'Athènes, de Douris et de Brygos qui peignaient aux ventres des coupes les héros noirs et rouges, les demi-dieux beaux et jeunes, et comment Persée tua la Gorgone, et comment Héraclès captura la biche aux pieds d'airain et les bœufs du triple Géryon »⁶.

De même qu'Ulysse sort de la caverne, suspendu à la toison du bélier, « lourd de son poids et de ses pensées », de même, dans le *Canton Paradis*, il y a des hommes « aux yeux bleus baignés d'eau et de désirs au long cours ». M. Savard, comme tous les poètes, ne pense, ne voit, ne sent, n'écoute, ne prie que par images. Quelle profusion de métaphores et de comparaisons dans L'Abatis. Il y aurait une étude fort instructive à faire de L'Abatis à cet égard. L'on aurait tôt fait de constater que M. Savard a mis un frein au lyrisme débordant de Menaud, maître-draveur. M. Savard a beaucoup réfléchi sur son art depuis la publication de Menaud. Les images, ici, sont moins nombreuses, plus claires et plus distinctes que dans Menaud.

Esprit méditatif et observateur, M. Savard aime observer et décrire d'un trait les gestes des colons et des paysans, comme il aime suivre les mouvements du canot et les migrations des oies sauvages. Mais le geste, chez lui, est le point de départ de la méditation, de la rêverie, de l'image, voire de la leçon. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas seulement le geste du semeur ou du laboureur, ou du menuisier ou de l'arpenteur, c'est aussi sa signification, son prolongement, son interprétation, son écho, son retentissement. On ne peut être plus grec. »⁷

Si L'Abatis, comme vient de le montrer Maurice Lebel, découvre un attachement tout particulier de l'auteur à la culture classique, il est par ailleurs autre chose qu'on ne peut passer sous silence: cette affection, cette grande tendresse que manifeste Mgr Savard pour les hommes qu'il côtoie. Le lecteur ne peut qu'en être frappé. Telle est la force d'humanité et de compréhension profonde inscrite dans L'Abatis qu'elle en imprègne tout le livre et lui donne son sens:

« Éclairées de la lumière indiscrete du midi, ou mises en relief par la douceur du crépuscule, ou se projetant par leur propre lumière hors de la nuit, les réalités immenses et inconnues d'un grand pays en voie de défrichement nous apparaissent dans L'Abatis comme profondément humaines, taillées à la mesure de l'homme, de l'homme qui s'élève jusqu'à elles. Inspirées par le spectacle divin de la création ou par les gestes créateurs des colons, ces pages nous font pénétrer « en des dimensions inconnues » et elles sont l'image d'un monde que le poète a, par son attention dépouillée, reçu la grâce de connaître et d'aimer. »⁸

LE BARACHOIS

« C'est au cours d'enquêtes faites en Acadie avec mes collègues Luc Lacourcière et Roger Matton, que j'ai trouvé la plupart des matériaux qui font la substance de ce livre.

Le premier but de nos voyages était de recueillir des traditions populaires; et, comme en témoignent nos *Archives de Folklore*⁹ nos recherches furent heureuses.

Mais on ne fréquente pas longtemps les pêcheurs, la mer, les quais, les îles, sans que toutes sortes d'inspirations surgissent d'un peu partout. Elles excitent tout un monde dans la mémoire, et même des choses qu'on croyait mortes à jamais. Tant et si bien que, dans la boutique aux songes, on constate, un beau matin, que tout s'est mis en branle: idées, sentiments, images, rythmes, musiques; et que sais-je encore?

C'est ainsi que sont nées les pages que je présente aujourd'hui, et qui pourraient se comparer tantôt à des modulations, tantôt à des enluminures en marge des faits et dits du peuple traditionnel. »¹⁰



F.-A. Savard en compagnie de Ben Benoit, de Tracadie (Nouveau-Brunswick).

Voilà *Le Barachois*, selon les mots mêmes de Mgr Savard: « tantôt des modulations, tantôt des enluminures en marge des faits et dits du peuple traditionnel ». Et comme *L'Abatis*, *Le Barachois*, tiré lui aussi d'une expérience intensément vécue, inspiré de relations très étroites avec les gens simples et sans prétention, et issu en quelque sorte d'une co-naissance à la nature à la manière d'un Claudel, est un livre profondément touchant et humain:

« Ce qui nous attache chez Félix-Antoine Savard, c'est la valeur humaine de tout ce qu'il écrit, cette compassion qui va vers le peuple et qui transfigure les humbles labeurs et les souffrances méconnues qui affligent ceux que la société oublie.

Les Acadiens devaient à coup sûr inspirer à l'auteur des pages frémissantes de tendresse et d'une éloquence contenue. Evoquant la tragédie de Grand-Pré, il rappelle cette note de Winslow: « Les Acadiens s'avançaient en priant et en chantant » vers les quais où attendaient les vaisseaux de la dispersion. C'est toute l'histoire de ce peuple qui n'a jamais cessé de prier et de chanter.

Ces frères blessés, Mgr Savard a voulu les voir au travail: les pêcheurs, les charpentiers de marine, les remmailleurs de filets, les pêcheurs de coques, les tourbeux et les conteurs, si l'on peut assimiler à un métier cet art antique enfoncé au plus profond de la conscience des peuples.

Tous ces gens se meuvent dans une nature fière et fraîche sous les rafales de l'air salin, à travers le mouonnement des herbes vibrantes, sous le reflet figé des aubes ou des crépuscules. Car la nature demeure chez l'auteur le principal personnage. Les hommes participent à la vie du milieu, en prennent l'aspect, se fondent en lui.

C'est un livre de nature. On y suit, de la brume du matin aux ombres de la nuit, les courses hérissées de cris du huard, les voltiges des chevreuils, les retours brusques des poissons nacrés.

*On préfère toutefois aller à la recherche des hommes, écouter leurs paroles longtemps mûries dans le silence de la solitude, vivre leur expérience nourrie de leur patiente application entre le rêve et la réalité. La langue de ces Acadiens se colore d'une riche palette de mots qui donnent à la phrase une valeur de témoignage. Elle complète le tableau des traditions populaires qu'offre *Le Barachois*. »¹¹*

Donc « un livre de nature », et un livre qui va « à la recherche des hommes ». Mais selon Gilles Marcotte, il faut distinguer aussi dans *Le Barachois* une tonalité nouvelle par rapport à *L'Abatis*, tonalité qui se présente comme la qualité maîtresse de cette œuvre:

« En ouvrant *Le Barachois*, nous avons l'impression de retrouver un écrivain, un poète, que nous aurions perdu depuis seize ans: depuis la publication de *L'Abatis*. Et nous le retrouvons, à ce qu'il me semble, en possession d'un art plus large et plus souple, pourvu d'une expérience de l'homme qui n'a fait que s'approfondir. Sans doute la tension vitale, la passion de gloire et de conquête qui faisaient de *L'Abatis* un hymne éclatant au pionnier, ne sont-ils plus les notes dominantes de ce nouveau livre. Et la matière de l'ouvrage y est pour quelque chose, qui est la conservation plutôt que l'aventure, en ce pays d'Acadie qui ne cesse pas de se souvenir d'un grand malheur. Mais je ne crois pas me tromper en décelant dans la tonalité nouvelle du *Barachois* le fait d'un homme qui, passé le moment de la grande action, fait retour sur un groupe choisi de valeurs pour en épouser tout le suc. Si Félix-Antoine Savard s'est tourné vers l'Acadie, c'est d'abord qu'il y était appelé par des travaux folkloristes, mais c'est aussi peut-être, plus profondément, qu'il savait y trouver des harmoniques à sa propre méditation. *Le Barachois*, c'est beaucoup plus qu'un simple recueil d'observations et de descriptions; c'est le chant d'une âme qui ne s'est jamais trouvée elle-même que dans

une certaine qualité de souvenir, dans la contemplation des humbles gestes qui apparentent l'homme aux éléments. »¹²

En plus, comme *L'Abattis* encore, *Le Barachois* se ressent profondément de l'influence des Grecs. Influence que l'on est à même de percevoir, d'une façon toute sensible, à travers cette « amplification », ce dépassement, cette transposition soutenue de la réalité, originalité fondamentale de Mgr Savard-écrivain, sa manière bien à lui:

« Le moindre charme du Barachois n'est pas l'amplification que l'auteur fait subir à ses personnages en les reliant, par delà les siècles, aux personnages fabuleux des épopées. Le folkloriste a, sur ce plan, d'heureuses découvertes: un jour, par exemple, il entend un pêcheur lui conter une légende qui se trouve être l'exacte réplique de l'Odyssée. Mais, en vérité, tout ce que touche le regard de l'écrivain est ainsi transfiguré. Pêcheurs de haute mer, charpentiers, pêcheurs de coques, tourbeux s'inscrivent dans une chronique nourrie par une chaleur humaine, mais aussi par la grandeur des éléments et la profondeur de l'histoire. »¹³

Mais *Le Barachois*, ce n'est pas que cela. C'est aussi un livre de réflexions, de méditations sur la condition de l'homme dans un contexte donné, sur sa misère et sa difficulté d'être. En ce sens, *Le Barachois*, comme *Menaud*, maître-draveur et comme *L'Abattis*, tente de répondre à un problème social. Si l'on s'arrête à cet aspect de l'œuvre, d'une importance toutefois assez relative en regard du reste, l'on ne peut s'empêcher de se poser la question suivante: que faut-il retenir de cet ouvrage en définitive? Peut-on dire avec Gérard Godin: « N'en retenons que le style! »¹⁴?

Le style, il est merveilleux:

« L'usage de mots typiquement acadiens, tels nichet, espars, bouette, trâles, amochés, échampeaux, faraud, pimpé, gingolant, étamperches, corbigeaux, nigog, salicorne, etc... sont des épices qui vous revigorent un langage en moins de deux. La nouvelle intitulée *Le Huard tient du chef-d'œuvre*. (...) Et je songe à ces pages au style incantatoire, qui évolue et se promène et nous charme et nous enjôle. Car



qu'y a-t-il d'autre ici que du style? et qui pourtant nous suffit, c'est merveilleux. »¹⁵

Mais le fond?

« Et nous voici au fond de ce livre. Le livre est d'un homme heureux, et le bonheur ne sait pas nous émouvoir. Seul le style nous touche. L'auteur n'a sûrement jamais souffert, ni eu de problèmes. Jeune, il devait être le « petit prince » qu'il évoque d'ailleurs dans *Le Vieux John*, et un enfant choyé. Devenant un homme et un écrivain, il n'a pas changé. Voici un livre qui n'est pas de son siècle d'horreurs. »¹⁶

Et le critique alors de s'en prendre avec une évidente amertume à la conception de la justice sociale que, selon lui, se fait Mgr Savard, qu'il accuse en outre de pratiquer la démagogie; et de fustiger les vues de l'auteur sur la littérature « noire » telles qu'énoncées dans certains passages du *Barachois*.

« Parler des « artistes inintelligibles », des « écrivains noirs », des « dits intellectuels » en termes paternels et un peu hautains dénote l'incompréhension du drame de l'homme au vingtième siècle, et des difficultés « d'être », et de la recherche d'une conscience et d'une dignité en ce siècle où la mort rôde, où les civilisations sont tuées et des peuples entiers asphyxiés, au gaz ou à la bombe. La condition humaine n'est plus la même et l'auteur de *Menaud* semble n'en pas être conscient ni touché. »¹⁷

C'est une œuvre bien controversée que celle de Mgr Savard. Mais il ne nous appartient pas, croyons-nous, de porter un jugement. Contentons-nous de relire *Le Barachois* pour éprouver le plaisir de se laisser bercer par la poésie qui s'en dégage, une incomparable poésie. *Le Barachois* vaut d'être relu:

« Dans ces perspectives, *Le Barachois* devient un livre hors pair. (...) Et alors c'est une extraordinaire littérature qui nous est donnée. C'est *Le Huard*, un chapitre d'une beauté immarcescible, ou encore *Vision du soir sur Shippagan*, où, sur une eau de rêve que frôlent les cormorans, glissent des barques d'or tremblant aux voiles de pourpre... Ce sont les féeriques proses poétiques de *Il y a l'eau*, qui sonnent comme les musiques de *Guy Béart*... Ce sont les récits délicieux de *Melchias* ou d'*Hélias le pêcheur* ou encore de la vieille *Pélagie*... Ce sont les cantates inoubliables qui s'élèvent à la gloire des « tourbeux », des pêcheurs d'huîtres ou de coques...

A la gloire aussi des « barachois » — de ces étendues d'eau de peu de profondeur séparées de la mer par un banc de sable et entourées de prairies naturelles — devenus un des symboles de cette Acadie qui n'a jamais été si bien chantée... »¹⁸

MARTIN ET LE PAUVRE

Tout le monde connaît l'histoire de Martin qui, un soir de grand froid, pris de pitié à la vue d'un pauvre grelottant et transi, décide, sous le coup d'une inspiration subite, de couper son manteau en deux parties avec son épée, pour lui en donner la moitié. La nuit suivante, le Christ lui apparut, revêtu de cette moitié de son manteau.



Dessin hors-texte dans l'édition de *Martin et le Pauvre*. On y voit les initiales de l'auteur: Félix-Antoine Savard.

Cette histoire « écoutée aux portes de la légende, de l'humour et de la fantaisie »¹⁹, et que l'auteur semble avoir écrite « tout d'une traite »²⁰, Benoit Lacroix en dégage pour nous le sens. Il en précise plus particulièrement la portée spirituelle, qui fait de ce « petit livre charmant »²¹ le témoignage d'un écrivain engagé face au monde moderne:

« [Martin] est l'homme par excellence de la bienveillance et de l'attendrissement, romantique jusqu'à la rêverie. Il s'apitoie sur les petits et les faibles, sur tous les « sans manteaux » de cette vie. Comme s'ils étaient ses enfants. (...) Les malins, les querelleurs, les riches, les impies, tous les frondeurs l'inquiètent. Ah! ces Romains. Lui qui avait rêvé d'un monde où

tout irait si bien! « Quoi faire pour que le plus humble et le plus élevé se sentent fraternellement liés l'un à l'autre? » (p. 42), « faire que la tête du chef et les bras de son peuple soient unis comme dans un seul corps » (p. 17). Il y a la miséricorde. Oui, bien sûr. Mais c'est une vertu qui voyage mal avec la violence et l'ingratitude. Martin le catéchumène va quand même son chemin et c'est au lendemain même de sa naïve charité qu'il aperçoit tout à coup le Christ couvert du pan de son beau manteau de laine. Eh oui! par saint Martin, la meilleure réponse à la haine est encore l'amour. »²²

Signalons pour terminer une des originalités du style de Mgr Savard dans *Martin et le pauvre*, le pittoresque humoristique:

« Mgr Savard, friand de langue populaire, prend un évident plaisir à créer des mots, à employer des mots composés, à faire des rapprochements humoristiques à la manière d'Homère. (...) On n'a que l'embaras du choix, à tel point le texte foisonne de mots, d'expressions pittoresques et d'images originales: « homme-cheval, vent-manteau-plume » (p. 11), « habit-fagot » (p. 37), « le temps-manteau » (p. 36), « la lune vous avait un de ses airs flegmatiques et hautains » (p. 31), « les yeux de Martin avançaient à petits pas émus » (p. 32), « le contentement de Martin occupait donc le manteau dans toute son ampleur » (p. 37), « et chaque nuit le vent griffait la terre, creusait soudain des abîmes de calme, pour revenir aussitôt plus dur et plus exaspéré » (p. 40), « Quand on l'aborde, c'est comme s'il fallait traverser de longs appartements muets où il n'est pas encore » (p. 41) etc. »²³

Jean-Noël SAMSON

1. SAVARD (F.-A.), *L'Abatis*. Montréal, Fides, 1943. P. 13-14. — 2. LEGARE (R.), o.f.m., *Mgr Félix-Antoine Savard*. Dans *Lectures*, 15 déc. 1958. P. 115. — 3. *Ibidem*. — 4. SYLVESTRE (G.), *Hautes images d'un pays neuf*. Dans *Le Droit*, 11 mars 1944. — 5. Extrait de *L'Abatis*, 1943. P. 111. — 6. Extrait de *L'Abatis*, 1943. P. 54. — 7. LEBEL (M.), « *L'Abatis* et la culture grecque. Dans *Le Devoir*, 1er janvier 1944. — 8. SYLVESTRE (G.), *Loco cit.* — 9. Il s'agit ici des *Archives de folklore de l'Université Laval*, fondées par Mgr Savard en collaboration avec Luc Lacourcière. — 10. SAVARD (F.-A.), *Le Barachois*. Montréal, Fides, 1959. P. 7-8. — 11. BIRON (H.), *Mer et tourbières de la belle Acadie*. Dans *Le Nouvelliste*, 13 juillet 1963. — 12. MARCOTTE (G.), *Deux livres de F.-A. Savard*. Dans *Le Devoir*, 24 déc. 1959. P. 13. — 13. *Ibidem*. — 14. GODIN (G.), *N'en retenons que le style!* Dans *Le Nouvelliste*, 23 janv. 1960. — 15. *Ibidem*. — 16. *Ibidem*. — 17. *Ibidem*. — 18. Robillard (J.-P.) *L'Acadie de rêve de Mgr Savard*. Dans *Le Petit Journal* semaine du 10 au 17 janv. 1960. — 19. LEBEL (M.), *Deux œuvres de Mgr Savard*. Dans *le Soleil*, 26 fév. 1960. — 20. *Ibidem*. — 21. MARCOTTE (G.), *Deux livres de F.-A. Savard*. Dans *Le Devoir*, 24 déc. 1959. — 22. LA-CROIX (B.), o.p., « *Le Barachois* » et « *Martin et le pauvre* ». Dans *Le Devoir*, 28 nov. 1959. — 23. LEBEL (M.), *Loco cit.*

F.-A. SAVARD DRAMA- TURGE

En 1960, F.-A. Savard surprend ses fidèles lecteurs par la publication d'une pièce de théâtre: *La Folle*. Puis, en 1965, c'est de nouveau au théâtre qu'il nous revient avec son dernier ouvrage: *La Dalle-des-morts*. On peut se demander alors ce qui a poussé F.-A. Savard à adopter cette forme d'expression. D'où lui vient ce qui semble maintenant une prédilection? A cette question, c'est lui-même, F.-A. Savard, qui répond:

« Plaisir? nécessité intérieure, je crois. Théâtre: forme plus naturelle, peut-être et vers laquelle on reviendra de plus en plus. Expression où l'auteur s'efface et cède la parole à ses personnages. J'étais jeune et je lisais avec passion les chœurs de la tragédie grecque, d'Eschyle surtout, et je les transposais dans le décor de la grande nature de chez nous. Tout est voix. Le dialogue est partout, même à l'extérieur de soi-même. Le théâtre a quelque chose de vivant que le roman n'a pas. Chaque représentation est comme un rajeunissement du texte. »¹

Il faut dire que F.-A. Savard connaît bien le problème du théâtre dans le milieu canadien-français. Ainsi s'explique le titre de sa conférence qu'il prononçait lors du lancement de *La Folle* chez Fides en 1960: *La pressante nécessité d'un grand théâtre chez nous*², où il faisait part de son profond désir de voir éclore au Canada français un théâtre bien à nous: « Un grand théâtre, mais autochtone, i.e. sorti du sol, un théâtre de vérité, de grandeur et de vraie poésie ». Et s'il est chez nous un théâtre « de grandeur et de vraie poésie », c'est bien celui que nous a donné à date Mgr Savard avec *La Folle* et *La Dalle-des-Morts*.

LA FOLLE

Dans l'*Avant-propos* de sa pièce, F.-A. Savard nous révèle que l'idée de ce drame lyrique lui est venu d'un

fait qu'on lui a raconté en Acadie. Ce fait, on le devine, quand on connaît l'extraordinaire faculté de transposition propre à l'auteur, — et n'est-ce pas l'essence même de la poésie, du lyrisme dans son expression la plus pure? — ce fait ne pouvait constituer qu'un point de départ: « Toute la suite du drame est due au jeu d'éléments élaborés dans les régions obscures de la création poétique; et je ne saurais en expliquer ni l'origine ni la complexité. » (P. 7)

Une surprise dans *La Folle*: Mgr Savard y introduit des chœurs. Élément de nouveauté dans notre théâtre. Cependant, l'auteur semble vouloir s'en défendre: « J'ai cru bon d'introduire un chœur. On me le reprochera, peut-être. Mais je ne pouvais faire taire ces voix que j'entendais au dedans de moi-même et qui dominaient l'action. » Souci superflu, comme le note Roger Duhamel qui se garde bien de le lui reprocher:

« Comme lui, je pense que « dans un certain théâtre du moins, le chœur avait à jouer un rôle

supérieur et indispensable ». Traduisant les réactions collectives, son action est beaucoup plus naturelle que celle des confidents du théâtre classique et des comparses accessoires des pièces contemporaines. »³

Et son action, c'est d'interpréter « ces voix hautes, sympathiques et sereines » qui se font entendre en nous sur un plan supérieur: ainsi « les grandes pensées, les grands sentiments: flot lent et paisible qui porte, au-dessus de notre quotidien, les vérités de toujours et qui emprunte, dirait-on, à l'éternité elle-même, sa majesté et sa tranquillité ». (P. 8)

De plus, nous l'avons vu à propos de ses œuvres antérieures, telles *L'Abatis* et *Le Barachois*, Mgr Savard éprouve une prédilection marquée pour les anciens Grecs. C'est d'eux qu'il a appris que « le théâtre pouvait être l'expression d'un art total, car le théâtre grec était drame, épopée, lyrisme, méditation religieuse, chant, ballet même »⁴.

Nous sommes donc en présence d'un drame lyrique. Un drame lyrique dont la qualité spéciale serait la simplicité:

« ... une extrême simplicité, un point de transparence qui évoque instinctivement tel de nos lacs des Laurentides: on se penche, on regarde, et le fond nous apparaît dans un tremblement de cristal.

Le lecteur superficiel dira: mais il n'y a rien. Et c'est vrai qu'il aura terminé la lecture de cette plaquette en vingt minutes; que nul obstacle, aucune obscurité du style ou de la pensée ne l'aura forcé à interrompre la lecture pour réfléchir. De nos jours, on a perdu l'idée même d'une pareille limpidité. Mais ne la trouvait-on pas chez Sophocle? et chez Virgile? »⁵

Pour nous en convaincre, lisons ces quelques passages de *La Folle*, extraits un peu au hasard. Il n'en faut pas plus pour conquérir le lecteur le plus hostile:

Avec toi et seule!
Sans larmes bienfaisantes.

Dans l'immense pays aride de la désolation, sans même une larme.

Et sans haine dont je pourrais nourrir mon cœur affamé, (P. 58)

Folle! Folle!

Et je n'aurais plus qu'un œil gris et froid au-dessus de mon propre désastre. (P. 60)

Oh! quand l'âme se noue à l'âme, et il semble que c'est l'éternité qui commence.

Et j'étais comme perdue entre ses bras; et il ne me restait plus de moi-même qu'un petit chant intérieur comme d'un oiseau qui s'endort. (P. 64)

Et me voici les lèvres raidées et brûlées par le salin de la douleur.

Et me voici pareille à une laisse de mer, à un varech arraché que roule la vague et qu'elle rejette, en ricanant, sur le sable, pour l'amusement des pieds. (P. 66)

LA DALLE-DES-MORTS

« Nous nageons en pleine poésie. »⁶ Faut-il dire autrement cette émotion qui vous soulève à la lecture du dernier ouvrage de Mgr Savard? A l'instar de ces grands voyageurs des temps anciens, envahis jusqu'au plus intime de leur être par l'appel des vastes espaces, possédés du désir fou de découvertes, le lecteur ne peut s'empêcher de céder à l'attrait irrésistible et combien envoûtant qu'exerce sur lui l'évocation de la Dalle-des-Morts, ou ce « couloir extrêmement dangereux situé sur le fleuve Columbia », nommé ainsi par les Canadiens français⁷. La Dalle-des-Morts! Symbole d'un immense pays sauvage et encore impénétré, d'un empire à conquérir, elle est en quelque sorte le pivot central ou le moteur de la pièce, comme une présence invisible qui s'impose sans cesse. Son ombre de mystères insondables et de sombres dangers, redoutable et fascinante à la fois, plane de toute la beauté de son étrange puissance de séduction tout au cours de ce drame où vont s'affronter les passions les plus profondes, celles qui se nourrissent du sang de la race.

Mgr Savard avoue dans sa préface avoir puisé son inspiration à deux sources. La première, sa mémoire, c'est-à-dire « cette forêt intérieure où sont quelques-uns des lieux les plus chers de ma vie, et où j'aime encore retrouver ces admirables coureurs de bois... » On connaît les sentiments de l'auteur à l'égard de ces hommes frustes et simples que sont les coureurs de bois qu'il s'est plu à fréquenter et à aimer dès sa première jeunesse lors de ses pérégrinations à travers son pays du Saguenay et de Charlevoix. On sait le pouvoir qu'ils exercent sur lui, et à quel point il se retrouve, il se sent à l'aise en leur compagnie. Et comment ne pas penser ici à Menaud, héros type de cette génération assoiffée de liberté? Et comment ne pas s'étonner alors de cette fidélité constante de l'auteur à lui-même, de son attachement inébranlable à sa vision première? Oui! vraiment Menaud n'aurait pas à rougir de Gildore, personnage principal de *La Dalle-des-Morts*.

L'autre source: l'histoire du Canada ou « cette sorte de conflit qui, dès les premiers temps de la Nouvelle-France, n'a cessé d'opposer les paysans sédentaires aux découvreurs, explorateurs et coureurs de bois. »

Quant au sujet de *La Dalle-des-Morts*, on peut le situer sur deux plans différents, deux niveaux de compréhension. L'un référant à une réalité canadienne, qui nous touche de près, l'autre atteignant à l'univers, comme toute littérature digne de ce nom.

L'intrigue est marquée d'abord dans ce conflit historique dont parle Mgr Savard, opposant deux groupes de personnages bien distincts: les sédentaires et les voyageurs. Ceux-ci attachés au sol, telles principalement Rachel et Délie, ces deux femmes-terre; et ceux-là, ivres de découvertes et de conquêtes, poussés par une soif inépuisable d'un toujours-plus-loin, Gildore, la vieille Elodie, ainsi que le chœur des comparses aux noms enchanteurs.

Symbolisme de ces noms que l'auteur s'est sans doute complu à choisir pour leur signification: Rachel, la femme qui pleure amèrement l'absence des êtres aimés; Lia, l'épouse comblée par la sollicitude d'un époux qui a choisi de rester à ses côtés; Théo la Corneille, Michel dit Trompe la Mort, Rossignolet, qui rappellent le goût du risque, et l'amour de la nature primitive.

Symbolisme aussi de ce conflit engendré par une époque aujourd'hui révolue, parce qu'il rejoint une réalité bien présente qu'il vient mettre en lumière. Dans cette optique, *La Dalle-des-Morts* prend valeur de brûlante actualité; elle se situe dans la donnée historique du Canada français d'aujourd'hui, au cœur même de nos luttes pour notre émancipation et notre reconnaissance nationales. Tentant de réconcilier progrès et tradition, elle veut chanter la continuation d'un passé glorieux pour un dépassement dans l'avenir. « Drame du dépassement » a-t-on dit. Rien de plus juste:

« Cette tragédie nous apprend à voir dans notre histoire une sorte de miraculeuse continuité. Le conflit entre le sédentarisme paysan et le nomadisme ardent de nos coureurs de bois n'est qu'une allégorie, très belle d'ailleurs, qui incarne, ce me semble, les déchirements internes du Canada français, hésitant, le pauvre! entre la résignation et la grande aventure de l'émancipation. Et nous, qui entendons cette voix grave chantant dans le désert de notre inquiète apathie, nous ne pouvons que nous y rallier et de cette communion naît la puissante vérité de La Dalle-des-Morts. »⁸

Dans la même ligne d'idées, Ethier-Blais écrit que Mgr Savard, en « patriarche de la patrie » qu'il est, « n'acceptent pas la diminution géographique de notre entité nationale », et que, selon lui, « l'Amérique nous appartient ». Comme nous venons de le voir plus haut, il y a lieu de se demander si c'est bien là l'idée créatrice de *La Dalle-des-Morts*. Au sens strict, oui, c'est-à-dire à considérer la pièce comme un réquisitoire national, comme une invitation directe à la reconquête d'un empire perdu. Et alors la critique a raison d'affirmer que « hélas! tout ceci est merveilleux » mais que ce n'est qu'en somme qu'idéalisme et rêve poétique.

« L'Amérique ne nous appartient pas; elle nous a été arrachée par l'Histoire, par le destin qui est,

comme le disait Napoléon, la politique. Nous avons été grands par l'étendue et il fut un temps où le petit Canadien français né à Montréal pouvait se dire qu'il serait un jour gouverneur de la Louisiane et qu'il régnerait sur les balcons de la Nouvelle-Orléans. Cet heureux temps n'est plus. »⁹

Mais lisons ce qu'il ajoute aussitôt:

« Par contre, ce qui s'est passé, c'est qu'à chaque diminution géographique de notre patrie a correspondu un mouvement en profondeur de notre âme; en sorte que, en 1965, ce que nous avons perdu en immensité nous est remis chaque jour en plaintes sur nous-mêmes, en recherches dans les méandres de ce qui s'appelle l'esprit canadien-français, en compréhension, grâce à l'analyse que nous faisons de ce que nous sommes, de cet homme universel auquel nous aspirons parce que nous sommes Français. La culture française ne sera jamais un vain mot; elle a donné naissance aux voyageurs que chante l'abbé Savard dans *La Dalle-des-Morts*; elle donnera le jour, tout aussi bien demain, aujourd'hui, à l'homme qui nous arrachera à la lenteur de notre processus intellectuel et affectif et nous jettera en hurlant dans le grand monde du devenir. Il ne nous manque, pour déployer nos vertus, que ce géniteur. Dans son œuvre, l'abbé Savard l'appelle de tous ses vœux. Il se trouve aussi dans *La Dalle-des-Morts*. »¹⁰

C'est vrai et l'auteur de *Menaud* n'en demande pas plus. Qui d'autre que Mgr Savard croit plus à la culture française, à la réalité du fait français en Amérique? Il n'a pas d'autre désir que son accomplissement, son dépassement. *La Dalle-des-Morts*, comme *Menaud*, maître-draveur, tire origine d'une prise de conscience vitale d'un problème social, d'une réflexion honnête et réaliste. Réflexion, il faut le dire, démesurément agrandie à travers les prismes d'une vision poétique en pleine effervescence.

Si *La Dalle-des-Morts* présente un certain caractère régionaliste, en ce sens qu'elle nécessite pour sa compréhension une connaissance, une vue d'ensemble du moins, de quelques réalités historiques et sociales dans un milieu donné, — n'est-ce pas d'ailleurs l'apanage des grandes œuvres, et l'on songe ici à Homère en particulier, dont se réclame Mgr Savard — elle n'en demeure pas moins un livre à portée universelle du fait quelle module les grands thèmes exploités par la littérature de tous les âges. Et quelle allégresse cela ne procure-t-il pas d'entendre *La Dalle-des-Morts* comme une vaste fresque symphonique où se mêlent, se croisent, s'entre-croisent, se heurtent et se complètent les thèmes de l'amour, de la liberté et de la mort dans une harmonie de la plus haute composition esthétique.

L'amour! celui, pur et violent, qu'éprouvent l'un pour l'autre deux adolescents dans la fraîcheur de leur vigueur juvénile; celui aussi, impérissable, de la mère pour son fils, de l'épouse pour son époux. La liberté! ou celle de vivre à la grandeur d'un continent, d'obéir à un appel inscrit au plus profond de sa chair. La mort! qui vient anéantir les plus beaux rêves à leur source même, celle qui crée des abîmes de solitude et d'angoisse.

Et il faut lire le sublime dialogue (scène II, acte deuxième) opposant Gildore et Délie. Il faut écouter ces accents pathétiques décrivant le combat de l'amour et de la liberté parce que derrière se profile l'ombre de la mort, parce que l'amour a peur de la mort. Et aussi l'incomparable scène finale qui se solde à la fois

dans le triomphe de l'amour, et le triomphe de la mort. Paradoxe, confrontation de forces qui ne peuvent que se détruire par nature même, antithèse Vie-Mort, le tout inextricablement lié: voilà l'essence de la tragédie humaine. Il y a de la fatalité chez Mgr Savard-dramaturge, qui fait penser à Racine, dans cette distance qui sépare les êtres obligés à se poursuivre éternellement, dans cet engrenage de puissances adverses impossibles à réconcilier, sinon par l'Amour. Mais c'est à ce niveau que *La Dalle-des-morts* prend tout son sens, et s'inscrit dans la lignée de la grande tragédie classique.

Que dire maintenant du lyrisme, si ce n'est qu'il déborde l'œuvre, — et ce n'est pas un reproche — si ce n'est aussi qu'il la transpose? Voici le désespoir de la vieille Elodie apprenant la mort de son époux:

J'ai poussé un cri jusqu'au bout de mes jours, un cri sauvage, plus fort que celui de toutes les rivières ensemble.

Longtemps, longtemps, j'ai marché à travers les choses comme un qui est ivre, et qui cherche le chemin de sa maison. Longtemps, longtemps, j'ai appelé, appelé, ne voulant point d'autre réponse que lui, là, devant moi, mon époux beau et fort... (p. 51)

Et cette évocation de la grande liberté des fils de l'aventure:

Je n'ai qu'à fermer les yeux, et je vois des lacs et des lacs et des rivières, et même la prairie sans fin où ma grand-mère est née.

Et je vais dans cette vision-là en toute liberté. Et c'est comme si je devenais plus que Gildore... ou un autre Gildore... je ne sais. Un Gildore aux longs bras et aux longues jambes. Et je marche à grands pas; je marche et marche, le désir tendu devant moi, et comme ivre d'espace; et je cherche et cherche tant que je n'ai pas découvert quelque chose qui n'avait pas de nom encore. (p. 106)

Et ce cri de l'amour inquiet:

Et depuis hier, je suis devenue comme folle, et perdue dans la noire forêt de tes désirs. (p. 103)

Lisons aussi certaines descriptions de scènes de vie pastorale, qui rappellent si bien Giono; en particulier:

Et l'homme va et vient, à pas mesurés, dans les sillons. Le soleil et la pluie l'accompagnent; son épouse le regarde aller, venir, et son cœur palpite de joie entre les géraniums de la fenêtre. (p. 49)

Mais il faudrait citer dans son entier la scène première de l'acte deuxième, si admirable pour l'agencement de ses thèmes qui se répondent dans un crescendo savamment gradué jusqu'au climax final, jusqu'à cette explosion du thème de la mort comme le fracas de la foudre, comme un avertissement solennel:

La Dalle-des-Morts! La Dalle-des-Morts! La Dalle-des-Morts!

Jean-Noël SAMSON

1. ANONYME, Félix-Antoine Savard publie une pièce: *La Dalle-des-morts*. (Mgr Savard répond à quelques questions). Dans *Le Devoir*, 30 oct. 1965. P. 40. — 2. Dans *Lectures*, vol. 7, no. 5, janvier 1961. P. 155-156. — 3. DUHAMEL (R.), *La Folle*. Dans *La Patrie*, 26 fév. 1961. — 4. LEGARE (R.), *La Folle*. Dans *Lectures*, vol. 7, no 7, mars 1961. P. 200. — 5. BILODEAU (R.), c.s.sp., *La Folle*. Dans *Le Droit*, 11 fév. 1961. P. 11. — 6. ETHIER-BLAIS (J.), *La Dalle-des-Morts*. Dans *Le Devoir*, 4 déc. 1965. — 7. Cf. préf. de Mgr Savard. — 8. MAJOR (A.), *Une Tragédie*. Dans *Le Petit Journal*, semaine du 5 déc. 1965. — 9. ETHIER-BLAIS, (J.), *Loco cit.* — 10. *Ibidem*.

L'ART DE F.-A. SAVARD

« l'inépuisable aiguille ». Le ton homérique ne naît pas d'autre chose que de ce mélange de l'âme et du corps. L'abbé Savard dit que ses poèmes jaillissent « du sol et des héros de mon pays »: autre pensée essentiellement homérique. »²

A ce propos, ouvrons ici une parenthèse pour laisser s'exprimer Jean-Guy Blain à qui « ce mélange du corps et de l'âme » rappelle Valéry et Péguy:

« La composition des images chez Savard, tributaire d'une double contemplation du monde visible et spirituel, est fondée sur la rencontre de l'abstrait et du concret. (...) Le monde est esprit, et c'est l'enseignement que Savard a puisé chez Valéry. Mais « le spirituel est lui-même charnel ». Savard a humanisé Valéry et spiritualisé Péguy. »³

Revenons maintenant à Jean Ethier-Blais:

« Autre influence: le romantisme. Non pas le romantisme comme on le conçoit dans la littérature

Pour qui s'attarde à consulter tout ce qui s'est écrit et dit à propos de Mgr Savard, une constatation s'impose de façon indéniable: l'unanimité de la critique à reconnaître la valeur littéraire incontestable de cette œuvre, malgré les reproches qu'on a pu lui faire par ailleurs. Et à quel point n'est-on pas étonné, émerveillé même, de noter tous les rapprochements établis entre cet écrivain canadien et une pléiade d'illustres maîtres de la littérature universelle, d'Homère à Claudel en passant par Virgile et La Fontaine, sans oublier Valéry, Ramuz, Giono et Mallarmé! Sans conteste, l'œuvre de Mgr Savard révèle un homme qui a beaucoup lu, et surtout un humaniste de grande classe.

En guise d'exemple, nous citerons de larges extraits de certaines études illustrant bien quelques-unes des correspondances que nous venons de mentionner. Jean Ethier-Blais d'abord nous brosse un tableau d'ensemble des principales influences qui marquent l'œuvre de Mgr Savard:

« Celle qui me semble la plus évidente, qui saute aux yeux, c'est la Grèce. Je ne pense pas, cela est certain, aux poètes de l'Anthologie, ni même à Euripide; je vois chez l'abbé Savard un mélange savant d'Homère et de Longus. A Homère, il emprunte une manière de haute impersonnalité. C'est-à-dire qu'il chante, qu'il place sa voix à un certain niveau de mélodie, qui confère à un thème ou à une description physique, le ton de l'abstraction. Difficulté d'expliquer cela, qui se ressent, mais est quasi indicible. Un exemple: « Telle est exactement l'histoire que m'a racontée Omer sur le quai de Lamèque, cependant qu'assis au milieu de ses filets, ses pieds dans les maillons, il réparait avec une inépuisable aiguille les trous de son chalut »¹. On voit immédiatement à quel point, dans cette phrase, s'imbriquent le concret et l'abstrait. Il y a, d'une part, la description méticuleuse de l'homme assis, des gestes de son travail; et, d'autre part, une poussée dans l'abstrait du conte, ce « Telle est exactement », formule-symbole de la véracité, suivie plus loin de

française, chez Hugo, Lamartine et Vigny. Un autre, celui de l'Allemagne, dont Gérard de Nerval est le seul représentant dans notre littérature. C'est un état d'âme, non de mots, c'est la recherche de ce qui, dans l'univers, correspond aux aspirations les plus profondes de l'homme; la nature, dans ses manifestations panthéistes, joue un rôle prééminent dans cette conception de l'expression de soi. Elle ne sert pas qu'à distribuer des sujets, elle les explique, leur donne leur raison d'être. Ce destin de la nature s'accompagne chez le véritable romantique de rêveries passionnées, qui sont un lien entre le passé et le présent. Lorsque l'abbé Savard écrit: « C'est avec une sorte de tristesse que je me voyais contraint de toujours chercher le beau dans les régions lointaines et les époques révolues »⁴, il souligne bien l'apport de ces songes mythiques dans l'éclosion de son œuvre. Et il ajoute: « O patrie! tu vivais intensément en moi »⁵. Le mythe et la réalité sont inséparables dans ces esprits; le Québec n'est pas plus détachable des poèmes cosmiques de l'abbé Savard que le Valois ne l'est de l'orphisme de Gérard de Nerval. Comme à Antée, il faut aux véritables romantiques le rappel constant, par le talon, de la terre. Ce sont les seuls êtres dont je crois qu'un style leur est « donné ». L'osmose Cosmos-Terre natale se traduit par l'introduction dans la phrase d'une pulpe musicale. Il suffit de lire l'abbé Savard pour sentir ce que je veux dire et à quel point ce qu'il nomme « les mouvements de l'âme » correspondent dans son œuvre à la chose écrite. »⁶

Dialectique de l'abstrait et du concret, comme nous venons de le voir, « osmose Cosmos-Terre »: comment ne pas penser à Claudel. Comme ce dernier, Mgr Savard est vraiment un fils de la terre:

« M. l'abbé Savard habite vraiment cette terre parce qu'il a ce don de pouvoir « dans une rumeur perçue, distinguer le castor qui plonge, l'origanal qui broute au loin les numphéas, le vent d'aile d'un oiseau de nuit, le son même de l'espace en marche, ce chuintement cosmique pareil à celui d'un fil de

proue fendant la mer tranquille »⁷. C'est, j'en suis sûr, l'image de Claudel qui est descendue en vous en lisant ces lignes, de Claudel qui voulait, un jour, sentir le gémissement du globe sous l'effort contraire de la gravitation. (...) Ce qui donne à la vision de M. l'abbé Savard cette ampleur et cette richesse que nous admirons, c'est cette faculté de s'élever du particulier au général et d'exprimer les résonnances cosmiques du fait régional. Il y a là — toute grandeur a sa misère — un écueil, qui est l'image abstraite, à laquelle il succombe parfois, comme Claudel d'ailleurs à qui il ressemble par tant de côtés. »⁸

Dans la même ligne, il est aussi possible de rapprocher l'œuvre de Mgr Savard, en particulier *Menaud*, maître-draveur, de celles de Mistral et de Daudet:

« Certaines ressemblances qui frappent à première vue entre Mireille et Menaud sont-elles le hasard d'une simple coïncidence ou l'effet d'une véritable influence? En tout cas, l'abbé Savard aime autant son pays et surtout sa petite patrie de Charlevoix que Mistral sa Provence. »⁹

« La littérature canadienne d'expression française n'a pas encore son Mistral ou son Daudet, mais elle compte un écrivain qui se rattache à ces deux-là, c'est l'abbé F.-A. Savard. Sans comparer *La Minuit* à *Calendal* ou aux *Lettres de mon Moulin*, on peut dire sans hésiter qu'il rappelle la langue savoureuse et la poésie de ces deux chefs-d'œuvre. Comme Daudet, Savard raffole des mœurs et des expressions régionalistes; comme Mistral, il prête à ses personnages une religion sentimentale. »¹⁰

Mais n'est-on pas maintenant en droit de ressentir un certain malaise, ou du moins une certaine inquiétude? Mgr Savard n'est-il pas écrasé sous le poids de ces œuvres puissantes? Jean Genest se charge ici de nous rassurer:

« Les livres ne l'ont pas détruit. Au contraire de bien d'autres, ils lui ont donné plus de vigueur. Les livres ne prêtent qu'aux riches! L'abbé Savard dit judicieusement: « la beauté n'est pas un article d'importation ». Les livres lui ont donné plus d'âme, une connaissance approfondie de l'art. Sa puissance assimilatrice n'a pas été extra-polarisée. Il n'est pas devenu tel livre, mais les livres sont devenus lui. Le lumineux monde grec, l'épique conception claudélienne, la subtilité japonaise n'ont pas rencontré en lui un disciple mais un maître. Le pain demande un pétrissage et la fatigue des muscles. La culture de l'abbé Savard n'est si profonde et si vraie que parce qu'elle lui est entrée si je pourrais dire... par le corps! »¹¹

Il en résulte donc que l'art de Mgr Savard se révèle authentiquement personnel. Nous en serons persuadés, après en avoir étudié certains aspects particuliers: le rythme de l'écriture et la musicalité de la phrase; la genèse, la composition et le symbolisme de l'image; et enfin le problème de la langue.

Un rythme musical.

Au dire de Samuel Baillargeon, Mgr Savard « varie le rythme selon le sentiment dominant du récit »:

« Loin de limiter ses effets à une ou deux phrases plus travaillées, le rythme affecte toute l'œuvre et en fait un long poème symphonique.

Dans *Menaud*, une cadence militaire scande le récit à la manière des cuivres d'une fanfare. Dans *La Minuit*, le rythme se réduit aux seules ponctuations indispensables à cette mélodie simple et primitive. L'Abatis et *Le Barchois* contiennent de toutes les musiques, depuis les arpèges rapides, où s'égrènent les souvenirs du missionnaire-colonisateur, jusqu'aux rythmes savants des pièces de grand style comme « *Les oies sauvages* », « *Les trois chanteurs* » et « *Le mort* ». »¹²

Et il n'est que de se laisser pénétrer par la magie du rythme créé par certaines pièces de Mgr Savard, pour en percevoir toute la musicalité et éprouver de suaves émotions esthétiques:

« Ses rythmes virgiliens, lourds comme des larmes ou éclatants comme des aurores pourpres, nous balancent d'une musique à l'autre. »¹³

« Comme homme de lettres, M. l'abbé Savard s'inscrit dans la lignée des cygnes, c'est-à-dire dans la phalange des poètes et prosateurs qui, surtout depuis Baudelaire et les symbolistes, se sont appliqués à faire chanter la phrase. »¹⁴

Une image qui s'affirme dans le symbole.

Dantin écrit que Mgr Savard est un « excitateur d'images »¹⁵. En effet, il s'agit bien d'excitateur, ou plus fortement d'un créateur, qui, penché sur les choses et les êtres concrets, se les assimile pour les reproduire ensuite dans une mystérieuse alchimie intérieure. Il y a là tout un mélange de réalisme et d'idéalisme.

Réalisme: Mgr Savard se veut un observateur consciencieux de la nature. A cet égard, le frère Marie-Victorin, dans une remarquable étude, met en relief la vérité de la description dans *Menaud maître-draveur*, cette communion avec le réel, « communion avec les choses laurentiennes, communion au granit, au secret du libre espace, aux bruits éternels et discrets de la vie animale »¹⁶.

Idéalisme: tout chez lui se transforme, s'agrandit. Il recrée:

« Cet homme ancré à la terre est aussi un idéaliste. Il est de la race aux grands élans. Il marche dans les souches et rêve un océan à moissonner, il pagaie et multiplie les soleils, il console ceux que la vie écrase et il voit demain comme un aujourd'hui, le pays achevé et les âmes aux prises avec des problèmes de grandeur.

*Ses Trois Chanteurs*¹⁷ sont de toute beauté. L'accuse-t-on de faire plus beau que nature? il répond qu'il y a nature et nature. L'alvéole est une

bouchée de cire, mais derrière il y a le miel, a-t-il tort de le préférer? « Que fais-je autre que de percer les alvéoles où ce miel est inclus et que de dire que j'y ai trouvé le printemps et les sucres les plus doux de la terre? »

Cette manière de grandir (dans le fond il ne fait qu'approfondir!) le fait déboucher par l'intérieur sur le symbole. »¹⁸

De même, Roger Duhamel, à propos des *Oies sauvages*, déclare que Mgr Savard possède le génie des symboles¹⁹. Des symboles qu'il ne recherche pas, dit-il, mais que son imagination découvre dans la nature.

Pour une compréhension plus en profondeur de ces deux grands pôles d'attraction, soit réalisme et idéalisme, il peut être utile ici de faire un rappel des influences essentielles qui, selon Jean Ethier-Blais, expliquent toute l'œuvre de Mgr Savard: classicisme et romantisme, et plus précisément Homère et Nerval. Car ce sont ces deux grands courants qui définissent la tonalité et la couleur propres de l'image chez Mgr Savard, son registre particulier si l'on peut s'exprimer ainsi.

Quant au fond, quant à l'inspiration première de l'image, à sa raison d'être, il en va tout autrement. Si Mgr Savard étend son regard sur tout le cosmos à la manière des classiques et des romantiques à la fois, c'est pour en revenir plus riche vers ce qui lui tient le plus à cœur, son pays, sa patrie, ce par quoi il est ce qu'il est. Et c'est pourquoi, nous avons pu écrire plus

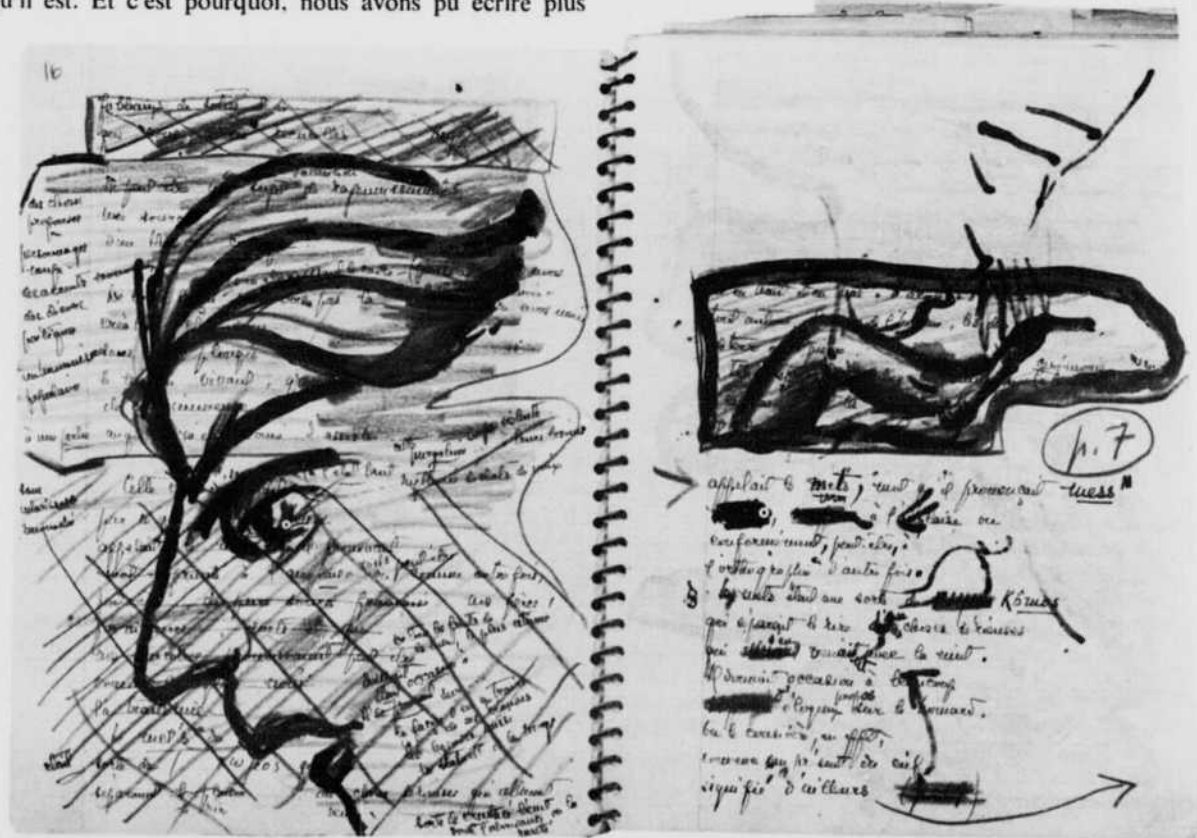
haut que Mgr Savard est un écrivain authentiquement personnel: Mgr Savard ne fait et toujours que du Savard, ceci dans le meilleur sens du terme.

Cette hantise d'être authentiquement soi-même à la fois comme personne et comme descendant d'une race qui, selon le mot de Louis Hémon « ne sait pas mourir », donne naissance dans son œuvre au mythe, accomplissement suprême de l'image:

« Classicisme et romantisme, Homère et Nerval se résorbent pour donner naissance au mythe rafraîchissant, qui est d'inspiration nationaliste. « Des héros encore rudes et inachevés, mais jeunes et puissants, bondissaient hors des vieilles épopées; mais ils portaient des noms de chez nous; je les voyais agir dans les lieux de mon pays; ils racontaient et chantaient dans ma langue natale. »²⁰ De ce besoin naîtra Menaud, qui est le mythe devenu symbole. »²¹

Mais, dirons-nous, ce n'est que du folklore! Il y a beaucoup plus: Mgr Savard ne fait pas de folklore, il s'en sert:

« Pour moi, je crois que le folklore n'est ici qu'un hasard et que, dans cette matière littéraire, ce sont les mythes beaucoup plus que leur particularisation, qui intéressent l'abbé Savard. Son destin littéraire n'est pas lié à la fragmentation folklorique; il est plus haut. Il réside dans l'élaboration d'un poème qui soit notre première concentration mythique, notre Iliade. Menaud était cela en puissance. »²²



Deux pages de manuscrit enrichies d'esquisses coloriées de la main de l'écrivain. (Passage du *Vieux John* dans *Le Barchois*).

Une langue bien à lui.

Mgr Savard, comme tout écrivain canadien soucieux d'une littérature à caractères à la fois national et universel, ne peut éviter de se heurter à un problème: comment créer, en effet, une œuvre vraiment incarnée dans son milieu tout en respectant le génie propre de la langue française? Une littérature qui ne fasse pas ombre à la réputation de nos lettres à l'étranger. C'est tout à la gloire de Mgr Savard d'avoir réussi à surmonter l'obstacle en se façonnant une langue bien à lui, dans un juste équilibre éminemment artistique.

« Quelques générations de romanciers s'étaient déjà fourvoyées en vidant leur sac de canadianismes dans leurs œuvres. La première solution valable, Louis Hémon l'avait trouvée, en ne demandant à la langue française, telle qu'elle se parle au Canada, rien que ce que requièrent la vraisemblance et la vérité. Il écrivit Maria Chapdelaine dans un style sobre et précis, et émaila ses dialogues des canadianismes les plus propres à faire ressortir la psychologie des personnages. Les canadianismes ne sont jamais chez lui gratuits, ni trop nombreux pour nuire à la compréhensibilité du texte.

C'est l'originalité de Félix-Antoine Savard d'avoir créé une langue à lui, aussi éloignée de celle de ses prédécesseurs que de celle de Hémon. La ligne de clivage entre le style soutenu et les canadianismes disparaît. Ce résultat ne pouvait s'obtenir que par une connaissance approfondie des ressources du français et par l'intuition de la dynamique du vocabulaire canadien. »²³

Essayons de voir de plus près ce que peut signifier « une connaissance approfondie des ressources du français » et « l'intuition de la dynamique du vocabulaire canadien ».

« Une connaissance approfondie des ressources du français ».

La langue de Mgr Savard n'est jamais terne et elle ne pêche jamais par le vague des mots employés. Au contraire:

« L'abbé Savard est un des trop rares écrivains de chez nous qui aient bien en main leur vocabulaire français. On ne trouve jamais chez lui de mots dont le sens soit sollicité. Cela vient de la bonne habitude qu'il a de retourner tremper ses vocabulaires à la source de l'étymologie. Ce retour à la signification originelle lui permet quelquefois de pousser un mot jusqu'à la limite des acceptions reçues et de l'enrichir même, l'occasion s'en présentant, d'une nuance nouvelle: ce qui est le propre du véritable écrivain. »²⁴

Et en véritable écrivain, Mgr Savard ne se contente pas de tout bonnement respecter la langue française. Chez lui perce le souci constant de l'enrichir, de la renouveler. Voici en guise d'exemple ce que dit le même critique dans un commentaire d'un texte extrait de *L'Abatis*:

« Que penser cependant des libertés que l'auteur prend parfois avec la syntaxe contemporaine? »

Outre qu'on trouverait pour les justifier maints exemples chez des maîtres comme Mallarmé, Proust ou Gide, la discrétion avec laquelle l'abbé Savard en use le met à l'abri de tout reproche. Ces libertés ne vont jamais à l'encontre du génie de la langue. Ce sont la plupart du temps des constructions archaïques dont l'effet est souvent très heureux:

Et vers le gai fouleur dont aux jambes poilues sautillaient les grignons d'argile...

L'urne à feu était maintenant prête, en quoi, même dans les froides nuits d'hiver...

Cependant que sous ses pieds rapides roulaient les montagnes, les bois...

Toutes ces tournures trouvent leur justification dans des raisons de stylistique assez difficilement analysables et dans la couleur poétique qu'elles donnent au conte. L'effet du cependant que me semble particulièrement heureux: je dirais volontiers que la substitution de cependant à pendant, que l'addition d'une syllabe initiale produit, dans le rythme général de la phrase, le même effet qu'une anacrouse en musique. Quoi qu'il en soit, le recours aux archaïsmes était un procédé bien connu des poètes anciens et que pratiquent encore de nos jours les poètes anglais et allemands.

Faut-il voir dans d'autres constructions une influence directe des anciens? Je n'hésiterais pas à le croire à la fréquence relative avec laquelle revient sous la plume de l'abbé Savard des phrases comme celles-ci:

Je te dirai maintenant l'art et comment
il excellait à construire des fours.

Ah! maîtres vanniers sont les pêcheurs de l'île.

En tous cas, les constructions de ce genre, et mainte autre dont je ne donnerai qu'un exemple:

Pour les aulnes dont il faisait ses cintres, il allait au bord de la Sinigolle...

rèvent à mon avis, un souci manifeste de forcer discrètement le moule parfois trop analytique de la phrase française moderne, pour revenir à un moule moins géométrique, qui respecte davantage les droits de la sensibilité. »²⁵

« L'intuition de la dynamique du vocabulaire canadien ».

Depuis Mgr Savard, les écrivains canadiens peuvent croire à la possibilité d'une langue canadienne à valeur universelle. Car cette langue, si française et si pure que nous sert Mgr Savard, il sait la rendre savoureuse et piquante par un emploi judicieux et combien heureux de vocables bien de chez nous. Et ces canadianismes, il faut voir avec quel amour il les choisit, et avec quel soin attentif il s'oblige à les scruter jusque dans leurs racines mêmes avant de nous les donner! Aussi sommes-nous toujours certains d'avoir affaire à « des bijoux de la plus stricte authenticité. »²⁶

Canadianismes, avons-nous dit! Est-ce bien la vérité? Écoutons à ce propos les commentaires, mi-



Quand ta charrue a fait ses cannelures bien droites jusqu'à ces chapiteaux d'arbres au bout des terres, là-bas, si cela se dressait un jour sur le pays, quel merveilleux Phydias tu paraîtras à nos yeux !

(Propos paysans. Dans *L'Abatis*)

sérieux, mi-ironiques, de Valdombre, qui retrace pour nous l'origine de ces canadianismes dans *Menaud, maître-draveur*:

« Des crétins vont parler de canadianismes. Ignares et bêtes qu'ils sont. On les découvre toujours. Eh bien ! les canadianismes de l'abbé Savard sont du pur français et il est le premier dans notre littérature à les avoir employés d'une façon presque géniale. Ces canadianismes, ce dialecte, ces vocables aussi purs et aussi capiteux qu'un vin d'Anjou ou un cidre de Normandie, ces beaux mots qui fondent l'espoir et l'amour, qui peuvent se passer de tous les Congrès imaginables, les seuls qui ont un sens, qui gardent de l'allant, de l'allure, un air de fête et de conquête, ces canadianismes-là, vous les trouvez sous la plume des meilleurs écrivains régionalistes de France...

Que l'auteur de *Menaud* emploie couramment des beaux mots du pays de Québec, tels que « drave », « draveur », « bleuetière », « abatis », « corps-morts », « portage », « boucane », « poudrière » et combien d'autres, nous devons l'en féliciter. Mais là surtout, où il honore le génie de la langue, c'est lorsqu'il utilise des vocables ou des expressions essentiellement de France, qui existent encore au Canada français et que seul un écrivain de talent et de goût pouvait nous offrir. Jugez « collets de chasse », « tissure », « on venait de cuire », « chemins balisés », « icitte », « veilleux », « bourdigons », « une perdrix se mit à battre », « avoir des mottons dans la gorge », « l'embruni », « mangeaille », « crique », « seillon », « escousse », « talle », « la belle défaite qu'il se donne », « faire un ravaud » et peut-être une vingtaine d'autres plus beaux encore. »²⁷

Malheureusement pour lui, Mgr Savard, dans la première édition de son *Menaud* en 1937, commettait

le « gros péché », impardonnable, d'imprimer en italique « toutes ces saveurs » :

« Mais blasphème de blasphème ! pourquoi le romancier a-t-il fait imprimer en italiques toutes ces saveurs ? Voulait-il se défendre de commettre un gros péché ? C'est la plus grave erreur de tout son livre. C'est inexplicable, c'est impardonnable. (...) L'écrivain canadien se doit d'employer couramment cette langue vivante et un vocabulaire qui dise quelque chose. C'est le seul moyen pour nous de créer une littérature nationale. (...) C'est de malheur pour l'abbé Savard, mais il se repentira longtemps d'avoir cédé à un préjugé et à la peur. »²⁸

Il s'en est repenti: en 1944, dans la deuxième version de *Menaud, maître-draveur*, Mgr Savard supprimait les italiques. Par la suite il n'a plus jamais cédé « à la peur ».

Jean-Noël SAMSON

1. Extrait de *La Sirène*. Dans *Le Barchois* 1959, p. 47-48. — 2. ETHIER-BLAIS (J.), *Mythes, symboles et folklore*. Dans *Le Devoir*, 27 juil. 1963. — 3. BLAIN (J.-G.), *La maturité dans l'art*. Dans *Le Devoir*, 25 nov. 1950. — 4. Extrait de *Le Vieux John*. Dans *Le Barchois*, 1959, p. 165. — 5. *Ibidem*, p. 166. — 6. ETHIER-BLAIS (J.), *Loco cit.* — 7. Extrait de *Sur les bords de la Turgeon*. Dans *L'Abatis*, 1943, p. 55. — 8. SYLVESTRE (G.), *Hautes images d'un pays neuf*. Dans *Le Droit*, 11 mars 1944. — 9. LEGARE (R.), *Littérature et climat de culture*. Dans *Culture*, t. 3, 1942, p. 207. Voir aussi à ce sujet: LECAVALIER (Fr. A.), i.c., *Quelques aspects de l'œuvre poétique de Mgr Savard*. Thèse de M. A., Université de Montréal, 1960, p. 21-24. — 10. SAINT-GERMAIN (P.), *La Minuit*. Dans *Le Petit Journal*, 16 juil. 1948. — 11. GENEST (J.), *Une grappe de beautés*. Dans *L'Action Nationale*, vol. XXIII, no 2, fév. 1944, p. 157. — 12. BAILLARGEON (S.), c.s.s.r., *Littérature canadienne-française*. Montréal et Paris, Fides, 1965, p. 410. Les trois pièces citées sont de *L'Abatis*. — 13. GENEST (J.), *Loco cit.* p. 160-161. — 14. GABOURY (J.-M.), *La Minuit*. Dans *Lectures*, déc. 1948, p. 198. — 15. DANTIN (L.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *L'Avenir du Nord*, 42e année, no 44, 4 nov., 1938, p. 1. — 16. MARIE-VICTORIN (Fr.), *Menaud, maître-draveur devant la nature et les naturalistes*. Dans *Annales de l'Acfas*, t. 4, 1938, p. 343. — 17. Texte de *L'Abatis*. — 18. GENEST (J.), *Loco cit.* p. 157-158. — 19. DUHAMEL (R.), *Un grand poète du Canada français*. Dans *Le Devoir*, 15 janv. 1944. — 20. Extrait de *Le Vieux John*. Dans *Le Barchois*, 1959, p. 166. — 21. ETHIER-BLAIS (J.), *Loco cit.* — 22. ETHIER-BLAIS (J.), *Loco cit.* — 23. TOUGAS (G.), *Histoire de la littérature canadienne-française*. Paris, Presses Universitaires de France, 1964, p. 171-172. — 24. VALIN (R.), *Le Centaure Alexis*. Dans *L'enseignement secondaire*, vol. XXVI, no 1, oct. 1946, p. 314-315. — 25. VALIN (R.), *Loco cit.* p. 315-316. — 26. VALIN (R.), *Loco cit.* p. 315. — 27. VALDOMBRE, *S'agirait-il d'un chef-d'œuvre ?* Dans *Les Pamphlets de Valdombre*, 1ère année, 1er août 1937, no 9, p. 392-393. — 28. VALDOMBRE, *Loco cit.* p. 393.

MORCEAUX CHOISIS

« Parce que le temps est le plus beau don que l'homme a fait à la beauté, il faudrait montrer le temps dans les œuvres des maîtres; et, là où il est possible, les longues patientes, les reprises, l'inlassable correction d'eux-mêmes qu'ils se sont imposées. »

Mgr F.-A. Savard (*Le Barchois*, p. 150)

LA MORT DE JOSON

Ce passage dramatique de *Menaud, maître-draveur*, chap. IV, différent selon les éditions mises en parallèles, est une illustration du temps et du travail qu'exige une œuvre d'art.

Edition de 1937

Une clameur s'éleva !

Tous les hommes et toutes les gaffes se figèrent, immobiles... Ainsi les longues quenouilles sèches avant le frisson glacé de l'automne.

Joson, sur la queue de l'embâcle, était emporté, là-bas...

Il n'avait pu sauter à temps.

Menaud se leva, glacé. Devant lui hurlait la rivière en bête qui veut tuer.

Il ne put qu'étreindre du regard l'enfant qui s'en allait, contre lequel tout se levait haineusement pareil à des loups quand ils cernent le chevreuil enneigé.

Cela s'agrippait, plongeait, remontait dans le culbutis meurtrier...

Puis tout disparut dans les gueules du torrent engloutisseur...

Menaud fit quelques pas en arrière; et, comme un bœuf qu'on assomme, s'écroula, le visage dans le noir des mousses froides.

Edition de 1944

Une clameur s'éleva !

Tous les hommes et toutes les gaffes se figèrent, immobiles.

Joson n'avait pu sauter à temps; il était emporté sur la queue de l'embâcle !

Menaud se leva. Devant lui hurla soudain la rivière en bête qui veut tuer.

L'enfant s'agrippait, plongeait, remontait dans le culbutis des billes.

Puis, il disparut dans les gueules de l'eau.

Menaud fit quelques pas en arrière; et, comme un bœuf qu'on assomme, s'écroula, le visage dans le noir des mousses.

Edition de 1964

Une clameur s'éleva !

Tous les hommes et toutes les gaffes se figèrent, immobiles... Ainsi les longues quenouilles sèches avant les frissons glacés de l'automne.

Joson, sur la queue de l'embâcle, était emporté, là-bas...

Il n'avait pu sauter à temps.

Menaud se leva. Devant lui, hurlait la rivière en bête qui veut tuer.

Mais il ne put qu'étreindre du regard l'enfant qui s'en allait, contre lequel tout se dressait haineusement, comme des loups quand ils cernent le chevreuil enneigé.

Cela s'agrippait, plongeait, remontait dans le culbutis meurtrier...

Puis tout disparut dans les gueules du torrent engloutisseur.

Menaud fit quelques pas en arrière; et, comme un bœuf qu'on assomme, s'écroula, le visage dans le noir des mousses froides.

Alexis, lui, n'avait écouté que son cœur. Il s'était précipité dans le remous au bord duquel avait calé Joson.

Là, il se mit à tâtonner à travers les longues écorces qui tournaient comme des varechs, à lutter de désespoir contre l'eau dont la moulange broyait le cadavre au fond sur les galets, à battre de ses bras fraternels, à l'aveuglette, vers des formes étranges qui semblaient des signes de formes humaines.

Et quand le remous lui serrait à mourir le cœur dans l'étau de glace, il remontait respirer, crachait l'eau, puis replongeait encore, acharné, dans la fosse sépulcrale presque fermée par les linceuls de l'ombre.

Et les autres, muets, avaient leurs regards piqués sur l'eau noire, entre les écumes qui tressaient déjà des couronnes funèbres.

Non, personne autre que lui n'aurait fait cela; car, c'était terrible ! terrible !

A la fin, d'épuisement, il saisit la gaffe qu'on lui tendait, remonta de peine en se traînant sur les genoux, se dressa dans le ruissellement de ses loques, anéanti, les yeux fous, les lèvres blanches, les bras vides...

A peine murmura-t-il quelque chose que l'on ne comprit pas; puis il prit sa course vers les tentes et se roula dans le suaire glacé de son chagrin.

Alors, semblable à un homme ivre, levant haut les pieds comme ceux qui tombent de la clarté dans les ténèbres, arriva Menaud, la paupière basse sur la vision de l'enfant disparu.

Et les hommes s'écartèrent devant cette ruine humaine qui descendait en se cognant aux bords du sentier.

Il demanda: « L'avez-vous ? »; se fit indiquer l'endroit de plonge, regarda les mailles du courant et dit:

« Il est là ! »

Il prit sa gaffe, fit immobiliser une barque en bordure du remous et se mit à sonder, manœuvrant le

Alexis, lui, s'était précipité dans le remous.

Il se mit à tâtonner à travers les longues écorces, à battre de ses bras fraternels vers des formes étranges qui semblaient des signes de Joson.

Et quand l'eau lui gelait le cœur, il remontait respirer, puis, replongeait encore dans la fosse parmi les linceuls de l'ombre.

Non ! personne autre que lui n'aurait fait cela; car, c'était terrible ! terrible !

Mais, d'épuisement, il dut bientôt saisir la gaffe qu'on lui tendait. Les yeux fous, les lèvres blanches, les bras vides, il courut vers les tentes et se roula dans son chagrin

Alors, arriva Menaud, pareil à un homme ivre. Les bras tendus, il s'appuyait aux arbres, il levait haut les pieds comme ceux qui tombent de la clarté dans les ténèbres.

Et les hommes s'écartèrent devant cette ruine humaine qui s'en venait en se cognant aux cailloux du sentier.

Il demanda: « L'avez-vous ? », regarda les mailles du courant et dit:

Alexis, lui, n'avait écouté que son cœur. Il s'était précipité dans le remous au bord duquel avait calé Joson.

Et là, il se mit à tâtonner à travers les longues écorces qui tournaient comme des varechs, à lutter de désespoir contre les tourbillons de l'eau, à battre de ses bras fraternels, à l'aveuglette, vers des sembleries vagues de forme humaine.

Et quand le froid lui serrait trop le cœur, il remontait respirer, puis replongeait encore, acharné, dans la fosse obscure, parmi les linceuls de l'ombre.

Non, personne autre que lui n'aurait fait cela; car, c'était terrible ! terrible !

A la fin, d'épuisement, il saisit la gaffe qu'on lui tendait, remonta en se traînant sur les genoux, se releva dans le ruissellement de ses loques, anéanti, les yeux fous, les lèvres blanches, les bras vides...

A peine murmura-t-il quelque chose que l'on ne comprit pas; puis il prit sa course vers les tentes, et se roula dans le suaire glacé de son chagrin.

Alors, semblable à un homme ivre, levant haut les pieds comme ceux qui tombent de la clarté dans les ténèbres, arriva Menaud, ses paupières baissées sur la vision de l'enfant disparu.

Et les hommes s'écartèrent devant cette ruine humaine qui s'en venait en se cognant aux cailloux du sentier.

Il demanda: « L'avez-vous ? », regarda les mailles du courant et dit:

« Il est là ! »

Puis, il prit sa gaffe, fit immobiliser une barque en bordure du remous, et se mit à sonder, manœuvrant le

crochet de fer avec d'infinies tendresses.

Depuis deux heures maintenant qu'il cherchait, ne voulant de personne, de peur qu'on ne blessât sa chair, au fond.

Il avait la bouche écarquillée, les cheveux collés aux tempes, tous ses muscles emmaillés par le gonflement des veines, comme un homme qui lutte contre son enlèvement.

Par intervalles, tandis que la rivière emportait là-bas l'espoir de retrouver, il exhalait une plainte sourde à laquelle répondait un bruit de cailloux raclés.

Déjà, déjà, le soir fossoyeur commençait à jeter des pelletées d'ombre.

Il entra dans une terreur d'agonie, regardant le ciel, à genoux maintenant, suppliant qu'il eût, au moins, le cadavre de son fils pour l'enterrer là-bas, près de sa mère, sous le bouleau dont l'écorce fait un bruit de prière à la brise.

A la fin, la nuit allait lever son dernier plan de ténèbres et murer le désespoir de l'homme lorsqu'il sentit au fond quelque chose de mou qui venait...

Alors, émergea du noir Joson, sa pauvre tête molle et ballante...

On rama vers la berge, en hâte, car le frisson gagnait le cœur des hommes.

A la poupe gisait Menaud, rabattu sur sa capture et son visage de pâle argent appuyé d'amour sur l'ivoire de l'enfant mort.

Dès qu'il sentit toucher la barque, il prit le cadavre dans ses bras et comme un personnage d'une descente de croix, monta vers sa tente parmi les suaires de brume.

sonder, manœuvrant le crochet de fer avec tendresse.

Depuis deux heures maintenant qu'il fouillait, seul, ne voulant de personne, par crainte qu'on ne meurtrît sa chair, au fond.

Il avait la bouche écarquillée, les cheveux collés aux tempes, tous les muscles emmaillés par le gonflement des veines, comme un homme qui lutte contre son enlèvement.

Par intervalles, tandis que la rivière emportait là-bas l'espoir de retrouver son fils, il exhalait une plainte sourde à laquelle répondait le bruit du fer sur les cailloux raclés.

Déjà, le soir commençait à jeter ses ombres. Menaud entra dans une terreur d'agonie. Il était à genoux, il regardait parfois le ciel, et suppliait qu'il eût, au moins, le cadavre de son fils pour l'enterrer près de sa mère, sous le bouleau dont l'écorce murmure comme une prière.

Les dernières ténèbres de la nuit allaient tomber, lorsqu'il sentit au fond quelque chose qui venait.

Il tira lentement sa gaffe.

Du noir, émergea Joson, sa pauvre tête molle et ballante.

On rama vers la berge, en hâte, car le frisson avait gagné le cœur des hommes.

A la poupe gisait Menaud, rabattu sur sa capture, et le visage appuyé sur celui de son enfant.

Dès qu'il sentit toucher la barque, il prit le cadavre dans ses bras, et, comme un personnage d'une descente de croix, monta vers sa tente parmi les suaires des brumes.

vrant le crochet de fer avec d'infinies tendresses.

Depuis deux heures maintenant qu'il cherchait, seul, ne voulant de personne, de peur qu'on ne blessât la chair de son fils, au fond.

Par intervalles, il exhalait une plainte sourde à laquelle répondait le bruit du fer sur les cailloux raclés.

Déjà, le soir fossoyeur commençait à jeter ses ombres.

Menaud entra dans une terreur d'agonie. Il regardait le ciel, suppliant qu'il eût, au moins, le cadavre de son fils pour l'enterrer là-bas près de sa mère.

A la fin, la nuit allait lever son dernier pan de ténèbres et murmurer le désespoir de l'homme, lorsqu'il sentit au fond quelque chose de mou qui venait. Il tira lentement sa gaffe.

Alors, émergea du noir, Joson, sa pauvre tête molle et ballante...

On rama vers la berge, en hâte, car le frisson gagnait le cœur des hommes.

A la poupe gisait Menaud, rabattu sur sa capture, et son visage appuyé d'amour sur le visage de son enfant mort.

Dès qu'il sentit que la barque avait touché, il prit le cadavre dans ses bras, et comme un personnage d'une descente de croix, monta vers sa tente parmi les suaires des brumes.

Le Song de la Kéliné

Qu'entre les feuilles de téraphars ou, comme un
prêcheur, le soleil a tendu sa lique, je me applique
à distinguer la légion des êtres: pyrens, gerris, larves
de libellules et myriades de moustiques, venus mourir
à l'appât d'or!

Oh! pullulement dans la profondeur, effervescence!
incroyable multitude de mouvement vital autour
de cette amorce du soleil!

J'admire les mécanismes les plus délicats, les
plus souples et mortels, et me s'tonne, dans cette
douce lumière, des carnages qui se passent.

La personnification de cette incalculable vo-
racité, je la vois dans ce gros brochet qui,
la queue ouverte sur sept rangées de dents,
fonce. Il happé et résume tout jusqu'à
l'hameçon fatal.

Le soir, cependant que je m'assieds à l'oisson
synthétique, je me sens peuplé d'êtres étranges.

Aut. Javard

(L'Éboulis)



Dessin d'André MORENCY.

L'ABATIS

(extrait de *L'Abatis*, 1960, p. 53ss.)

Ce soir, l'air étant calme et les bûchers, secs, l'ordre de feu a été donné sur un front de vingt-cinq lots.

Je parcours la ligne. Tous les hommes ont été mobilisés.

A neuf heures, c'est l'enfer. C'est l'explosion de toute fibre, l'éruption de tout le soleil accumulé là depuis des siècles, le retour furieux et bondissant de la plus violente force élémentaire. On dirait qu'un coup de pique a crevé les entrailles du monde et que la flamme intestinale éclate de toutes parts.

Vers minuit, l'exaltation passée, les hommes s'approchent, vont et viennent autour des feux. A grands coups de muscles, ils rejettent dans les brasiers les débris de la combustion et les souches tentaculaires.

O splendides et pareils aux démons, héros du ministère infernal, vous, Alexis le rouge, Lucon le noir, et les autres, humains redoutables, aux fronts cornus, aux bras multiples et longs, et arborés jusqu'à l'éther, prodigieux vanneurs d'étincelles que le vent éparpille au fond de la nuit ! tandis que je vous regarde, et vos gestes, et les monstres que vous avez vaincus, et vos ombres géantes, et les boucliers d'or que vous agitez dans les ténèbres, je crois revivre les temps héroïques de la démesure et revoir en vous ceux que les anciens ont chantés: Héraclès, Méléagre, les Dioscures et le divin Orphée, et tant d'autres, égaux à des labeurs qui s'étendaient de l'Hadès aux étoiles.

Allez ! les miens qui délivrez la terre de mon pays; dansez, cette nuit, autour des cratères où bout le feu vermeil. J'aime à retrouver en vous, les travaux fabuleux, les muscles vainqueurs, les cris exaltés, la furie, l'extase.

Et que j'évoque ici les noms d'Euphronios d'Athènes, de Douris et de Brygos qui peignaient, aux ventres

des coupes, les héros noirs et rouges, les demi-dieux beaux et jeunes, et comment Persée tua la Gorgone, et comment Héraclès captura la biche aux pieds d'airain et les bœufs du triple Géryon.

Cependant que l'argile tournait devant eux, leurs mains glorieuses et jalouses du soleil traçaient autour des vases les zones héroïques.

Artisans de la plus noble ivresse ! c'est de vous qu'une race apprit à maintenir longtemps devant ses yeux les grands poèmes dont vous encercliez le vin. Oh ! le regard fier et lumineux des athlètes et des guerriers d'Athènes, lorsque des coupes mémoriales jaillissaient les Muses et le noble désir d'être vainqueur dans les jeux et les combats !

Et je songe: dans une coupe qu'un artisan de chez nous façonnerait de notre argile, où tournerait, comme cette nuit, la procession des Titans, oh ! le grand vin de force et d'immortalité que la jeunesse de mon pays pourrait boire !

LE HUARD

(extrait du *Barachois*, 1963, p. 19)

Que d'autres, sourds au cri de l'univers, basement s'agitent, combinent, calculent...

Il fait bon, ce matin, reprendre l'intime sentier: feuillages alternés d'ombre et d'or, ruisseaux qui me parlent intarissablement de leur source; longues montées; pauses rafraîchissantes; et, sur la plus haute montagne, parmi la clairière attentive, ô lac, enfin, te retrouver !

Scène désirable et limpide !

C'est ici, au milieu des forêts orchestrales, qu'il faut voir et entendre le huard exemplaire.

A l'aigle souverain est réservé le privilège de rythmer la sublime dialogue de la terre et du ciel.

Le huard, lui, vole peu.

Aux envolées extrêmes, il préfère l'acte de nager, de connaître et interpréter les rives, et de concerter avec l'écho.

Il a la tête autoritaire, des yeux d'ardents rubis, un cou de velours muant du vert au bleu, un collier de nacre larmé de noir, un superbe manteau pailleté de gouttelettes, qu'il porte avec lenteur parmi les lis, comme s'il sortait d'entre les perles de la mer ou la rosée du matin.

Les lacs les plus sauvages et reclus, les sanctuaires inviolés, les forêts attentives, tels sont les lieux qu'il choisit pour l'exercice de son art, pour le jeu de ses ébats et de ses amours.

A l'aube, dès qu'au profond jardin de l'eau, les mirages ont commencé d'éclorre, il quitte ses quenouilles, et procède à maintes ablutions égayées de virevoltes et frissons de délices.

Ainsi, net et pur, il s'avance à l'inspection des rives, à l'inventaire et l'éveil de cette matière lyrique, dormante encore: vieux arbres moroses, massifs confus d'ombres et d'énigmes, buissons, taillis mystérieux d'où, laissant d'elle-même, surprise: diamants, songes et musiques obscures, la nuit vient à peine de fuir.

Il explore. Il navigue, avec grâce, sa parfaite coque de plume; et, d'une palme, de l'autre, il contourne, avec lenteur, et définit la surface à baigner de son chant.

Parfois, il s'arrête, attentif à la rumeur d'une cascade lointaine, au prélude de telle flûte d'oseau, aux gouttelettes ou notes cristallines que laisse choir une exquise rosée.

Parfois aussi, intrigué par l'insaisissable fiction qui brille, ondule au jeu conjoint de l'aurore et de l'eau, il brise une apparence de verdure, plonge et s'enfonce comme s'il voulait atteindre jusqu'au secret de l'obscur substance.

Puis, il remonte, s'applique à tracer des cercles et des paraboles, à multiplier, autour de lui, de nouvelles épures du décor, des montagnes flottantes, de vertes et vibrantes espèces; ou il s'amuse à faire d'innombrables révérences à son double soleil, au vent qui se lève, à cette simple fleur séduite par la plus belle image d'elle-même et qui vient de choir.

Et, derechef, il se précipite à l'éveil d'autres abîmes, pour émerger, de nouveau, triomphant, vers les lis et la gloire splendide du matin.

Ainsi comblé, il commence cette grande ode instinctive qu'il n'interrompra qu'aux dernières ténèbres. Il prélude par quelques longs cris. On dirait que, voulant vérifier la présence orchestrale, il interpelle, interroge, et qu'à coups de bec exigeants et durs, l'œil superbe et sévère, il s'adresse, autour de lui, à toute substance sonore et responsable.

Puis, joyeusement, il vocalise; et, pareille à cette onde d'images où lui-même il ondoie, sa voix ondule, variant ses rythmes, multipliant ses reprises, cherchant, entre elle et la chose, le cher poème, beau comme le jour, la jeune mélodie profonde et d'accord.

Par endroits, prolongeant ses pauses, il écoute, intrigué, semble-t-il, aux bords trop fermés d'ombres, par ce huard obscur qui chante quand il chante, s'approche, et fuit dès qu'il se tait.

C'est alors, continué avec l'écho, un dialogue où charmé par cette voix tour à tour semblable et non semblable à la sienne, tantôt il répète ses vains appels, dédiant quand même à l'inconnue la perle et bientôt tout le collier de ses plus pures notes, tantôt, le cœur déçu de l'attente, il replonge, remonte, et, ricaneur, poursuit de ses huées la trop fidèle et fuyante semblance.

Tel, dès l'aube, sur le lac de la plus haute montagne, le huard module et jusqu'au soir.

Lentement, alors, s'effacent les rives, et décroissent les musiques singulières: flûtes, hautbois, cors.

Du sein des ombres poreuses sortent des voix craintives et belles comme le divin silence.

Mais, dans la calme vasque d'or, lorsque le plus pur de toute chose y vient choir et se fondre, c'est l'heure où, central, comblé d'astres et de paix, le huard psalmodie.

Et longtemps, longtemps, au-dessus des ténèbres, dans l'immense, enviable et sereine unité, flotte et chante son cœur mélodieux.

CRUEL DILEMME

(extrait de *La Dalle-des-Morts*, acte deuxième, scène II, p. 109-115.)

(*Délie aime Gildore. Celui-ci, fils de coureur de bois, ne peut résister au désir de suivre les traces de son père. D'où le désespoir de Délie qui avait songé à une vie douce et paisible, une vie de paysanne enracinée dans la terre.*)

DELIE, triste.

Tu ne songes que départ et chantes le retour...

Retour ! Retour !

Il n'y a pas eu de retour pour Cadieux, pour les Dargis, pour les Joachim, pour les Sept de l'Île-aux-Érables, ni pour tant et tant d'autres.¹

Pause.

Il n'y en a pas eu, de retour, pour ton grand-père, et la vieille Elodie est restée seule avec ses souvenirs, et condamnée à refaire chaque jour ce qu'elle appelle son chemin de croix des rivières mortelles.

Pause.

Et même quand il y aurait le retour...



Dessin d'André MORENCY.

GILDORE

Alors, il y aura les fiançailles; puis, nous nous marierons !

Et je te serai pour des milles et des milles un grand canotier de noces. Et je t'amènerai là où les sarcelles font leur nid, où les bécassines chantent sur deux notes; dans le pays de l'eau lente et tranquille et du temps d'amour qui flâne parmi les joncs fleuris.

Et sur le bord de la Rivière-aux-Roseaux, il y a de beaux arbres, et aussi, de ces petits sapins gonflés de baume... avec les branchettes desquels on fait des lits...

Il rit et se frappe les mains.

Et nous sommes seuls, enfin seuls, loin de la Bringuette et loin des villages où j'étouffe.

1. Allusion à des coureurs de bois disparus.

Et le soir, je te chante:

*Ah! qu'il est doux d'aimer (relé, relé)
La fill' (reli, reli) de son (relon, relon),
voisin, (relin, relin)!*

*Au bois du rossignolet (relet, relet)
Au bois du rossignolet.*

Bonheur de l'amour profond et secret, caché parmi les feuilles!

Pause.

Quand je pense à tout cela, si tu savais combien je suis fort. Et je frémis dans tous les muscles de ma chair.

Pause.

Et pourtant, j'ai besoin que tu me rassures. C'est à mon tour de me sentir petit et faible devant toi.

Dis-moi que ce n'est pas un vain rêve que j'ai fait. Ne me détruis pas tout ce beau pays que je ne voudrais voir que dans tes yeux, que je ne pourrais posséder que dans tes bras.

DELIE, très triste.

Las! je ne sais plus où tes désirs m'entraînent.

Tantôt je suis ici, et tantôt, j'erre au loin.

Et je me regarde allant devant toi comme une simple image, comme cette vaine image dont ton cœur a besoin pour s'éloigner de moi.

Non!

Tout ce qu'au fond de tes belles paroles je ne sais plus qu'entendre, c'est la voix de ton sang, le sang des voyageurs, le sang des Bois-Brûlés², l'impitoyable sang l'Ouest canadien.

contre quoi mon amour ne peut rien.

Pause.

(...)

Sort cruel!

Doux rêves de mon sang à moi!

Amour que j'espérais paisible et loin des nuits inquiètes de l'absence.

Calmes jardins enclos où j'aurais aimé vivre!

Pause.

Non! tu ne m'as pas comprise encore.

A moi, mon grand pays, c'était... (*Elle le regarde et fait un geste vers lui*). Et il me semblait que je n'arriverais jamais à le découvrir tout entier ce pays de mes noces...

Long silence; puis debout et très énergique.

Je ne te reproche rien, mais je te dirai tout en quelques mots.

Non! Ce que je ne veux pas être, c'est l'épouse du vent!

Je ne le veux pas! Je ne le veux pas!

Je suis fille, mais j'ai appris de ma mère tous les secrets de la femme. Et je sais qu'elle a besoin de l'homme et non une fois seulement. Oui, besoin de l'homme, de son amour, là, présent, et du souffle de l'homme sur l'œuvre de ses entrailles.

Tu comprends ce que je veux dire? Tu comprends enfin!

C'est ainsi que nous sommes faites, nous, les payannes de notre race.

Pause.

Et maintenant, écoute les morts qui t'appellent.

Va-t'en vers les grandes idées fatales qui t'attirent au loin... toujours plus loin...

Très douce et très triste.

Et moi, je ne serai plus que la petite grive solitaire qui chante pour ne point mourir de jongler et d'attendre.

GILDORE.

O cher cœur inquiet!

O cœur trop inquiet!

Profonde souffrance!

Pauvre cher cœur qui doute et se tourmente!

Il s'avance vers elle, les bras tendus.

Donne, que je t'embrasse, toujours! Que je t'embrasse, et tu verrais clair.

DELIE, le repoussant.

Cruel! Cruel! qu'au loin ma trop faible pensée sera tentée, peut-être, de suivre encore...

Elle s'enfuit.

GILDORE, seul.

Je ne sais plus! Je ne sais plus!

Petit vent du soir qui pleure, dis-le-moi! dis-le-moi!

Sombre vent de toutes feuilles, vent des cœurs qui tremblent comme des feuilles au vent, dis-le-moi! dis-le-moi!

Vent du Nord qui m'appelle, dis-le-moi!

Puissant vent de l'amour dis-le-moi! dis-le-moi!

Il se plonge la tête dans sa veste de cuir et laine.



F.-A. Savard dans son potager aux Eboulements-en-Bas.

Je suis l'Inspecteur de la Création, le Vérificateur de la chose présente; la solidité de ce monde est la matière de ma béatitude!

Paul CLAUDEL. (*Le Promeneur*. Dans *Connaissance de l'Est*).

2. Bois-Brûlés: c'est le surnom donné aux Métis de l'Ouest canadien.

O patrie ! tu vivais en ^{un temps} ~~ce~~ ~~temps~~,
 belle et généreuse et chère, et belle comme au printemps
 et se ~~tu~~ ~~cessais~~ de ~~croquer~~ des
~~liées~~ Entre toi, incorrupte, ^{méconnue} et
 comme d'aujourd'hui et les siècles
 dont on ^{inapprouvait} ~~est~~ ~~ce~~ ~~est~~ qui ils combattaient
 le signe et la gloire des peuples, voyant les rapports,
 se en cessais de croquer des liées - ~~rapport~~ } leur blabla +
 de leur blabla
 de toutes ces poèmes vantes dans les ^{avec} par de cor,
~~écrits~~ liées, sortaient des ébauches, ^{etc ... une}
 fréquents épiques, lyriques, tragiques
 réussis - } façon, etc.

C'est Comaillanca
 qui est la condition
 de votre liberté

O patrie, tu vivais intérieurement en soi,
 généreuse et chère et belle comme au
 printemps. Entre toi,
 incorrupte, méconnue et les siècles
 qui combattaient le signe et la gloire
 d'autres peuples, se en cessais de
 croquer des liées. De toutes ces poèmes
 lus dans les liées et vantes par ceux
 mêmes, sortaient des ébauches,
 fréquents épiques, lyriques, tragiques
 réussis. Les liées ~~encore~~ ~~reuses~~ et
 réussies, mais fautes et puissantes

Autre illustration des longues patiences, des reprises, de l'inlassable correction qu'un écrivain s'impose pour faire une œuvre de beauté. Premier jet et rédaction définitive d'un passage du Barchois, Le Vieux John.

QUELQUES JUGEMENTS DE LA CRITIQUE

sur chacune des oeuvres

MENAUD, MAÎTRE-DRAVEUR

1. Le livre n'est véritablement qu'images en mouvement. Maurice HEBERT. (*Le Canada français*, oct. 1937, p. 333).
2. Menaud, maître-draveur apparaît comme la fleur suprême du mouvement du terroir. Romain LEGARE. (*Lectures*, déc. 1958, p. 115).
3. Menaud est le seul livre canadien qui résume la violence et la sagesse de la nature physique du Canada. Jean ETHIER-BLAIS. (*Ma bibliothèque idéale. Le Devoir*, 26 oct. 1963).
4. Menaud, maître-draveur reste le roman de la souffrance. Flavien CHARBONNEAU, c.s.c. (*Lectures*, sept. 1952, p. 6).

sur l'oeuvre en général

1. De toute évidence l'oeuvre de l'abbé Savard n'est pas que folklorique. C'est celle d'un aède, qui résume dans son art, et la tradition populaire et les mythes et les besoins profonds du peuple dont ils sont issus. Jean ETHIER-BLAIS. (*Mythes, symboles et folklore. Le Devoir*, 27 juil. 1963).
2. Mgr Savard a le pouvoir du verbe qui fait éclater en paroles originales et incantatoires l'accord palpitant entre les choses et un cœur, d'où naît le rythme, père du poème: il sait mettre l'accent sur je ne sais quoi d'impalpable qui nimbe les êtres et les choses de l'existence paysanne, comme le verglas qui transfigure en féerie argentée, tout un paysage d'hiver. Romain LEGARE, o.f.m. (*Lectures*, déc. 1958, p. 117).
3. La condensation verbale, la pénétration des choses les plus simples rappellent Claudel. L'agencement et la mise en valeur de ces pierreries que sont les mots français est de tout point conforme aux propositions sur le vers français. René GIRARD. (*Relations*, avril 1944, p. 110).
4. Aucun risque de s'abaisser à un régionalisme étroit et mesquin, il rejoint d'un seul bond l'universel, et c'est ce qui explique la portée de ses livres. Roger DUHAMEL. (*Mgr F.-A. Savard. Montréal-Matin*, 19 janv. 1946).
5. Ses livres ont les fastes d'un Chateaubriand et les draperies d'un Giono. Victor BARBEAU. (*La Minuit. Liaisons*, déc. 1948).
6. Il a écrit quelques-unes des pages les plus belles de notre jeune littérature; il croit en l'Antiquité; son style est grec, comme l'est celui de Valéry. Il atteint parfois à la perfection du marbre, mais un marbre qui tressaille et qui vit. Jean ETHIER-BLAIS. (*La Dalle-des-Morts. Le Devoir*, 4 déc. 1965).

5. Menaud est, dans toute la perfection du mot, le roman de l'appartenance, l'expression la plus sensible de l'amour pour son pays, un amour dont chacune des manifestations devient un véritable rite, quelque chose de sacré. André RENAUD. (*Menaud, maître-draveur*. Montréal, Fides, 1965. Coll. *Bibliothèque canadienne-française*, p. 8).

L'ABATIS

1. *L'Abatis* est l'une des très rares oeuvres canadiennes qu'on ait envie de relire; et qu'on relise avec un ravissement non diminué. Jean-Guy BLAIN. (*La maturité dans l'Art. Le Devoir*, 25 nov. 1950).
2. *L'Abatis* révèle un amour profond de la culture grecque. Maurice LEBEL. (*L'Abatis et la culture grecque. Le Devoir*, 6 avril 1944).
3. *L'Abatis* est la synthèse parfaite de l'humanisme et du patriotisme que Mgr Savard a su réaliser en lui-même. Elie GOULET. (*Revue de l'Université Laval*, avril 1952, p. 650).
4. Un livre d'action et de prose d'art. Romain LEGARE, o.f.m. (*Culture*, t. 6, 1945, p. 132).

LA MINUIT

1. Pourquoi ne pas apporter une réponse à l'angoisse qui étreint tant de cœurs humains? Ce sera la tâche d'un roman comme *La Minuit*. Flavien CHARBONNEAU, c.s.c. (*Lectures*, sept. 1952, p. 8).
2. La portée spirituelle du livre ne se laisse pas nier. J.-M. GABOURY, c.s.c. (*Lectures*, déc. 1948, p. 200).
3. La vision est celle d'un poète, et non celle d'un sociologue ou d'un psychologue à l'analyse serrée. Romain LEGARE, o.f.m. (*Culture*, 1948, p. 463).
4. Il y a de l'irréel dans ces pages lumineuses, du rêve, l'atmosphère envoûtante chère à Alain-Fournier et à Nerval. Julia RICHER. (*La Minuit. Notre Temps*, 5 juin 1948).

5. De la poésie enfin ! celle de l'émerveillement et du raccourci vertical entre le charnel et le spirituel, celle qui multiplie les bords de notre âme dans le mystère de la beauté... Non de la poésie puriste mais de la poésie intégrale !

Jean GENEST. (*L'Action Nationale*, fév. 1944, p. 154).

LE BARACHOIS

1. Voici probablement le livre le mieux écrit de toute la littérature canadienne.
Gérald GODIN. (*Le Nouvelliste*, 23 janv. 1960, p. 6).
2. *Le Barachois* est une anthologie de morceaux d'art.
Maurice LEBEL. (*Deux œuvres de Mgr Savard. La Patrie*, 5 juin 1960).
3. C'est en plus d'un chef-d'œuvre de style, le plus convaincant des dépliants touristiques.
Gérald GODIN. (*Le Nouvelliste*, 23 janv. 1960, p. 6).
4. Quelles rêveries profondes et délicieuses ne suivent pas cette lecture ! Comme tous les vrais poètes, l'abbé Savard est un maître de l'incantation, à la fois lyrique et philosophique.
Jean ETHIER-BLAIS. (*Mythes, symboles et folklore. Le Devoir*, 27 juil. 1963).

MARTIN ET LE PAUVRE

1. Un petit livre charmant.
Gilles MARCOTTE. (*Deux livres de F.-A. Savard. Le Devoir*, 24 déc. 1959).
2. *Martin et le pauvre* se lit comme un conte familial et poétique, empreint d'humour et de fantaisie, de fraîcheur et de naïveté.
Maurice LEBEL. (*Deux œuvres de Mgr Savard. La Patrie*, 5 juin 1960).
3. On y retrouve les accents des conteurs populaires chez qui Mgr Savard et Luc Lacourcière recueillent leurs thèmes folkloriques depuis tellement d'années.
Julia RICHER. (*Martin et le pauvre. Notre Temps*, 26 déc. 1959).
4. L'opuscule confirme les qualités picturales et musicales de même que la savoureuse originalité d'un écrivain qui honore la langue française au Canada.
Séraphin MARION. (*Martin et le pauvre. Le Travailleur*, 21 janv. 1960).

LA FOLLE

1. Alternance de récitatifs, de points d'orgue, de thèmes secondaires et principal, le tout lié dans une orchestration soutenue, le drame lyrique de Mgr Savard doit être lu à haute voix comme toute œuvre de ce genre. C'est alors qu'éclatent ses suggestions poétiques, la puissance de ses vérités éternelles.
Julia RICHER. (*La Folle. Notre Temps*, 17 déc. 1960).
2. Ce sont des pages translucides.
Rodolphe BILODEAU, c.s.sp. (*La Folle. Le Droit*, 11 fév. 1961).
3. Ce tableau champêtre qu'aurait aimé Francis Jammes.
Jean HAMELIN. (*La Folle. La Presse*, 7 janv. 1961).
4. Savard a élevé une anecdote toute simple à la dignité d'un drame lyrique.
Roger DUHAMEL. (*La Folle. La Patrie*, 26 fév. 1961).

LA DALLE-DES-MORTS

1. Nous nageons en pleine poésie. De chaque phrase, de chaque mot, de chaque situation, s'élève comme une fumée bleuâtre, indéfinissable, qui est le sentiment poétique vivant.
Jean ETHIER-BLAIS. (*La Dalle-des-Morts. Le Devoir*, 4 déc. 1965).
2. Cette tragédie nous apprend à voir dans notre Histoire une sorte de miraculeuse continuité. Le conflit entre le sédentarisme paysan et le nomadisme ardent de nos coureurs des bois n'est qu'une allégorie, très belle d'ailleurs, qui incarne, ce me semble, les déchirements internes du Canada français, hésitant, le pauvre ! entre la résignation et la grande aventure de l'émancipation.
André MAJOR. (*Une tragédie. Le Petit Journal*, 5 déc. 1965).
3. Même ceux qui conservent une neutralité indifférente devant ce combat de la charrue et du canot s'enchanteront des précieuses trouvailles verbales échappées de la plume d'un poète qui a su maintenir intacte la pureté de son regard.
Roger DUHAMEL. (*Revue d'Histoire de l'Amérique française*, déc. 1965, p. 473).

UN PETIT MOT DE FRANCE

La composition de ce numéro spécial ne laisse pas la place à une « lettre de France ». J'espère toutefois pouvoir, un de ces prochains mois, consacrer un article à Mgr Félix-Antoine Savard.

Je l'intitulerais volontiers « actualité de Menaud ». L'actualité de l'œuvre de Mgr Antoine Savard me paraît chaque jour s'affirmer et cette impression n'a fait que s'accroître au cours de mon récent voyage au Canada. Les textes de Mgr Savard apportent une lumière qui aide à comprendre et à aimer le Québec, sa terre et ses gens. Je les savoure sans me lasser, comme un philtre, à petite gorgées.

Et quand ma pensée s'envole vers le Québec, elle fait bien souvent escale en ce petit coin du Charlevoix où, face au Fleuve, veille l'homme tranquille dont le destin est d'être un phare pour son pays.

Docteur Georges DURAND

LE TÉMOIGNAGE DE L'AUTEUR



F.-A. SAVARD (Photo-Journal. Photo de Roger Lamoureux).

J'ai consigné, depuis plusieurs années, les idées qui, au hasard de mes lectures et réflexions¹, me sont venues sur la poésie et sur l'art. Ce sont les deux points où je reviens toujours parce qu'ils sont mystérieusement inépuisables, et aussi, parce que j'y trouve occasion d'admirer l'homme et de comprendre davantage le tragique de sa destinée.

Au hasard de mes lectures, ai-je dit. A la vérité, je lis peu. Je relis surtout les Anciens et quelques modernes. Et c'est une lecture assez curieuse que la mienne. Elle est toute entrecoupée de pauses, d'évasions hors du texte, de recherches. Je marche dans la broussaille des mots comme pour y découvrir les paysages ou idées que je portais déjà, mais confusément, en moi-même.

C'est vous dire l'espèce de culte que j'ai pour les virgules, les points, les blancs et tout ce que je pourrais appeler les espaces où loger mes songes.

Un grand texte est toujours plus riche de silences que de mots.

De là et de mon commerce avec la nature et les hommes restés près de la nature, me sont venues les œuvres que vous savez, et, en outre, des pièces de théâtre encore inédites, et cent poèmes ébauchés, simples propositions souvent mais que j'aimerais écrire au pinceau à l'exemple de ce vieux Chinois au cœur limpide et fin, dont parle Mallarmé.

Et tout ce monde est encore là, autour de moi, qui chante ou pleure, et presse et sollicite et gémit, et, de toute façon, fait battre mon pauvre cœur et si fort, par moments, que j'en deviens tout interdit.

Beaucoup de formes nouvelles ont été, depuis quelque temps, essayées en France, ici et ailleurs, mais l'art, comme tout le reste, va si vite aujourd'hui que nous perdons le sens de la durée.

Je crois, cependant, que les techniques nouvelles ont du bon quand elles sont employées avec finesse,

goût et prudence. Je crois surtout que le respect intégral des lois éternelles de l'art restera la condition première des œuvres qui veulent durer. Ce sont ces vieilles lois ou exigences fondées sur la nature humaine et sur l'expérience des grands maîtres, qu'il faudrait, il me semble, enseigner dans nos écoles où, je l'ai déjà dit, on néglige l'*homo faber*.

Je ne cesse de penser aux jeunes et à l'avenir de mon pays; et voyant les penchants de l'art vers le facile, et m'inquiétant du sort toujours précaire de la Beauté, je me demande si nous ne glissons pas vers une sorte de barbarie brillante, tapageuse autant que satisfaite d'elle-même. Je vois que les vendeurs sont rentrés dans le temple, et que la mode, les engouements, les réclames, les vanités les plus vaines sont en train de détruire les vieilles vertus fondamentales de l'art, je veux dire: l'humble soumission au réel, le travail, la sainte patience, l'étude des modèles, en un mot le Temps qui était et qui demeurera toujours le don le plus précieux, fait par l'homme à la Beauté.

Je ne suis pas un historien; mais je sais qu'il s'est accompli de grandes choses chez nous et souvent par les plus humbles. Je ne cherche pas les petites misères; je regarde avec admiration et amour les vertus austères que nos pères ont pratiquées dans des temps difficiles. Ces vertus ont posé les jalons de notre avenir. Le passé ne se peut répéter, mais il doit se continuer dans le sens de la grandeur, de l'énergie, surtout.

Dieu m'a donné de vivre au milieu de certains peuples: peuple des forêts, peuple de la terre, peuple de la mer. Et je les ai tous aimés, regardés, écoutés, admirés même, me sentant petit devant eux, et parfois ignorant,

(1) Nous publions ici le texte d'une lettre envoyée par Mgr Savard à M. Paul Wyczynski de l'Université d'Ottawa le 13 octobre 1963. Voir *Le Roman canadien-français*, Archives des Lettres canadiennes, t. III. Montréal et Paris, Fides, 1964. P. 290-292.

et comme un écolier à leur école. J'ai parlé quelque part, de héros encore inachevés, et que, par mes visions, par mes désirs, par une sorte d'amour jaloux, j'essayais de mettre en pleine lumière. Quel bonheur j'ai éprouvé dans ces actes de patience et de justice; et, ces humbles que nous, les intellectuels, nous regardons de haut, quelle joie de revanche j'ai eue à les montrer en beauté, un peu plus grands que nature, il est vrai, mais selon les normes et dimensions que les plus grands poètes nous ont légués.

Je suis prêtre. Je sais beaucoup de choses noires et infiniment tristes. Mais pensant à moi-même, à mes propres misères et au besoin que j'aurai de la miséricorde, et pensant aussi à cette bonté qu'on trouve au fond des êtres les plus déçus et à ce signe divin que nous portons tous et que les pires souillures ne sauraient effacer, j'essaye, avec la grâce du Christ pitoyable, oui, j'essaye d'avoir pitié de tous; et si j'avais jamais eu, sous prétexte de réalisme, la tentation d'exploiter les misères que j'ai vues, je m'en serais bien gardé, de crainte d'ajouter encore aux malheurs de mes frères.

Et c'est ainsi que le petit héritage d'écritures que je laisserai aux jeunes de mon pays, il vaudra ce qu'il vaudra; mais, du moins, ne fera-t-il aucun mal à personne.

Que de choses j'aurais à vous dire! que de souvenirs à vous raconter! Je vous écris en pleine grande forêt. Dans ce pays de Menaud où je suis venu faire mon pèlerinage annuel, il y a une rivière sauvage où des draveurs se sont noyés; il y a des arbres, les uns morts, les autres, déjà dénués et que l'impitoyable vent d'automne tourmente et provoque à des gestes inutiles. Et partout, tout autour, las! c'est cette sorte de stupeur de la nature en face d'un autre fatal hiver qui s'en vient.

Mais, il est au-dessus de moi, une montagne que je ne puis regarder sans penser à l'Acropole. Et, sur cette montagne, je vois le Parthénon que j'aimerais y construire; et, au-dessus des tumultes, des vengeances, des passions, des discussions de tous nos Pnyx canadiens, comme une très grande, comme une très sereine, comme une très belle idée, je contemple une frise où passent les héros de mon pays.

Fraternellement à vous,

F.-Ant. SAVARD, ptre

RÈGLES D'OR

pour les apprentis-poètes

Si j'avais un bon conseil à donner à quelque apprenti-poète, je ne le détournerais pas des maîtres, bien sûr; mais je l'engagerais vivement à quitter souvent les livres et à prendre le chemin de ce qu'on appelle la grande nature.

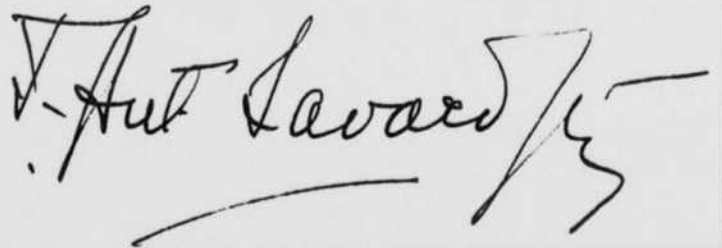
Il irait avec joie, mais sans rien heurter, sans rien violenter, à pas discrets et pareils à ceux de l'âme.

Il s'arrêterait surtout à la moindre merveille, regardant, écoutant, palpant; et par toutes sortes de délicatesses et d'égards, il s'appliquerait à gagner la confiance et l'intimité des êtres.

pour les maîtres

C'est aux maîtres d'aujourd'hui un grave problème que les plus dangereux auteurs soient à la portée de toutes les mains. Il ne suffit plus, je crois, d'en défendre tout péremptoirement la lecture; mais il faudrait fortifier, et, autant que possible, immuniser les âmes par la vérité, par la formation de la conscience chrétienne, et aussi par le recours aux puissants correctifs que peuvent être les bonnes et grandes œuvres de notre temps.

(Le Barchois, p. 158 et 149)



INDICATIONS BIO- GRAPHIQUES

prenant ce goût de l'aventure qui lui restera toutes vacances fut le plus beau temps de mon esprit... Elles étaient agréablement mi-rustiques, mi-marines, sentant le foin, goûtant la mer... Dès mon enfance, j'appris de mon père à aimer la campagne et surtout le pays de mes ancêtres. Un beau jour de septembre — j'avais alors dix ans — il m'amena vers la forêt que j'ignorais et là, me montrant l'horizon qui s'était levé devant moi: « Regarde, me dit-il, le pays de tes ancêtres. » A partir de ce jour, je me mis à aimer Charlevoix, et hautes et irrésistibles furent ses montagnes en mon cœur... » (*Biographie*. Dans *Bibliographie analytique de l'œuvre de Mgr Savard*, de Sr Thérèse du Carmel, s.s.j., p. 2). « Ainsi j'allais, petit, avide, émerveillé, craintif autant que hardi, pareil à quelque prince qu'on eût initié aux richesses de son royaume... » (*Le Vieux John*, op. cit., p. 138). Tout en

« Tel je fus hier, tel je veux continuer d'être encore et toujours... »

Mgr F.-A. Savard

petit "bleuet"
du royaume
de saguenay



1896

Naissance de Félix-Antoine Savard, à Québec, le 31 août, du mariage de Louis-Joseph Savard et d'Ida-Geneviève Gosselin.

1898

Deux ans plus tard, la famille Savard va se fixer à Chicoutimi. Félix-Antoine passe sa jeunesse au confluent des rivières Chicoutimi et Saguenay, sur cette langue de terre qu'on appelle la Pointe des Savard. Il fréquente l'école primaire dirigée par les Frères Maristes. L'année scolaire terminée, il passe ses vacances dans la forêt ou sur le Saguenay à faire de la navigation à voile ou sur une sorte de petit caboteur, le *Saint-Louis*, propriété des voisins Savard appelés les Alexandre, et qui se rendait jusqu'à la Côte Nord (*Le vieux John*. Dans *Le Barachois*, p. 137). « Le temps de

jours, Félix-Antoine entrait en contacts fréquents avec les habitants, les bûcherons, les gens de mer.

il apprend à manier la plume

1911

En septembre 1911, il commence de brillantes études classiques au Séminaire de Chicoutimi. C'est là qu'il rencontre deux éducateurs admirables: Mgr Edmond Duchesne et l'abbé André Laliberté. L'un et l'autre, le premier surtout qui avait fondé le journal du collège, l'*Alma Mater*, l'incitaient à prendre la plume et à produire des articles ou des poèmes dans ce journal.

1918

Bachelier ès Arts, il entre au Grand Séminaire de Chicoutimi et entreprend ses études théologiques.

il s'initie à la théologie cependant qu'il doit enseigner le latin et le français

1919

Tout étrange que cela puisse paraître aujourd'hui, l'étudiant en théologie cumulait souvent

d'autres tâches. Félix-Antoine Savard, tout en scrutant les *Saintes Écritures* et la *Somme théologique*, devait cultiver les lettres latines et françaises au profit des élèves de Belles-Lettres et de Rhétorique du Séminaire. On manquait de personnel enseignant.

1922

Le 4 juin 1922, il est ordonné prêtre par Mgr Michel-Thomas Labrecque dans la cathédrale de Chicoutimi. Jusqu'en 1926, il demeure attaché au Séminaire de l'endroit à titre de professeur de Rhétorique.

en 1926, il entre dans charlevoix, pays de ses ancêtres, et "comté métaphysique de la province de québec"

1926

Après sept années de professorat, la santé du jeune abbé est quelque peu délabrée. A cette même époque, il songe à la vie monastique et, de fait, il passe quelques mois chez les Pères Bénédictins. Commence pour lui le ministère paroissial. On le voit vicaire d'abord à Bagotville, avec un curé insupportable qui le loge sous les combles et le nourrit à la sardine salée! (Révélation à Jean O'Neil. Dans *La Presse*, 30 oct. 1965).

1927

Puis il est nommé vicaire à Sainte-Agnès, afin de prêter main-forte à un prêtre malade. « Le curé, raconte-t-il, était venu me chercher au quai de Pointe-au-Pic avec son petit cheval noir, et je me rappellerai toujours la montée vers Sainte-Agnès. Quand j'ai découvert tout ça, j'ai été frappé au cœur. » (O'Neil, *ibidem*). C'est « la providentielle et libératrice entrée dans Charlevoix »! (Sr Thérèse du Carmel, *op. cit.*, p. 3). Au cours de l'hiver, il monte dans les chantiers, et, au printemps, il va rencontrer les draveurs sur la rivière Malbaie pour y accomplir son ministère. « ... Et c'est ainsi, dit-il encore, que je me suis trouvé à coucher dans la tente d'un maître-draveur que j'ai appelé Menaud (ce draveur authentique s'appelait Joseph Boies, et le lieu de la rencontre se nomme le Vieux-Pont). Il y avait chez lui une sorte de souffrance patriotique venant du fait qu'il n'était conduit que par des étrangers dans son propre pays. Ça rouvrirait chez moi une vieille blessure de jeunesse. (...) J'avais vu la même chose à Chicoutimi; toutes les ressources naturelles, moins la terre, appartenaient

aux étrangers: réserves de chasse, rivières à saumon, terres à bois, pouvoirs d'eau. » (O'Neil, *loc. cit.*).

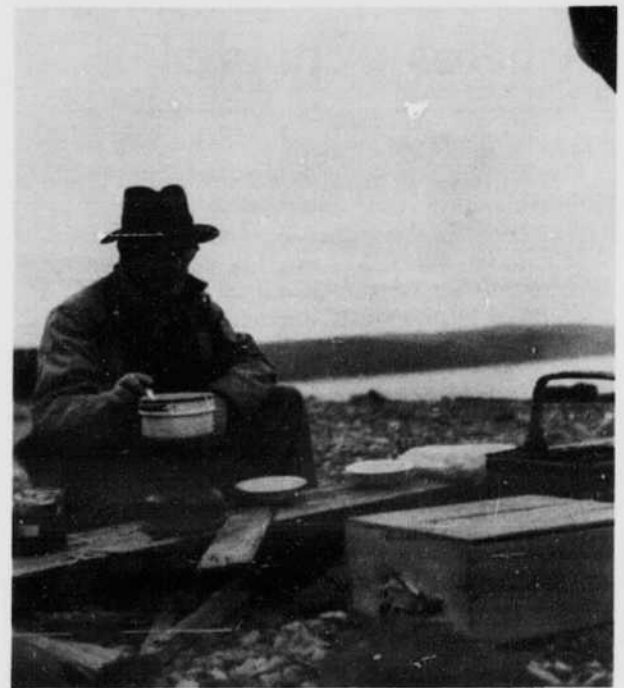
1929

De 1929 à 1931, il est vicaire à la Malbaie. — A l'été de 1929, il est invité à l'Île-aux-Coudres (par son père, il est parent avec un grand nombre de gens de cette île), à l'occasion des fêtes commémoratives de l'installation des premiers habitants de l'île et de la célébration de la première messe qui y fut dite en 1535. Il présente en la circonstance un poème. — Il faut souligner que depuis ces premiers jours de ministère, l'abbé Savard dans ses moments de loisirs, entre les tâches apostoliques, refait ses humanités: il s'entoure d'auteurs français anciens et contemporains, de gros dictionnaires, et se remet à étudier la littérature et la langue françaises.

1931

En 1931, il est nommé curé-fondateur de la paroisse Saint-Philippe de Clermont, petite municipalité mi-agricole, mi-industrielle, non loin de La Malbaie. Toute la vie des gens de la localité gravite autour de l'usine de pâte et papier de la Compagnie Donohue, située à la Chute Nairn. Jusqu'en 1945, l'abbé Savard dirige les destinées de cette paroisse.

puis, c'est la colonisation en abitibi



1934

A l'été de 1934, alors que sévit la crise économique et que le chômage se généralise d'une façon inquiétante, le gouvernement provincial décide de voter dix millions de dollars pour faciliter l'établissement de colons sur des terres nouvelles dans la région de l'Abitibi. Partout dans la province, particulièrement dans les villes où les chômeurs sont plus nombreux qu'ailleurs, on s'organise afin de profiter de cette aide extraordinaire du gouvernement. Pour sa part, le curé de Clermont trouve que cette politique devrait tout autant intéresser les familles rurales: une société de colonisation est formée par ses soins dans Charlevoix. De 1934 à 1938, on peut voir l'abbé Savard lever des colons, préparer des groupes qu'il accompagne dans l'exode, demeurant même avec eux sous la tente le temps nécessaire à leur acclimatation, et cela jusqu'à ce que le canton Rousseau fût rempli et que les cantons Perron et Paradis fussent entamés (Lire à ce sujet l'*Introduction de L'Abatis*, p. 14-23, et le témoignage de J.-Ernest Laforce, un, collaborateur à cette entreprise épique, dans *L'Echo de La Tuque*, 9 sept. 1949). En terre abitibienne, l'abbé Savard fonde deux paroisses: Beau-canton et Villebois.

et d'humbles travailleurs de la terre, des bois et de la mer se changent devant lui en héros d'épopée

1937

1937, c'est l'entrée de l'abbé Savard dans la littérature. *Menaud, maître-draveur* paraît cette année-là, à Québec, chez Garneau. C'est un soir, à Clermont, en 1935, que les paroles du vieux maître-draveur lui sont revenues au cœur. Le récit lyrique qu'il se met à écrire avec une passion violente n'a qu'un but: « L'affranchissement des miens, nous confie-t-il, que je souffrais de voir réduits au rang de serviteurs dans ce pays qu'ils avaient si péniblement découvert et défriché. » (Sr Thérèse du Carmel, *op. cit.*, p. 5).

1938

L'abbé Savard est lauréat de l'Académie française (Prix de la Langue française) pour son roman, *Menaud, maître-draveur*. Le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Georges Goyau, produit en cette occasion un témoignage des plus élogieux à l'auteur et au Canada français (Dans *Le Devoir*,

16 déc. 1938). — Le roman connaît une seconde édition, chez Garneau, cette fois avec un *Glossaire* (p. 267-271). — En septembre, l'abbé Savard et quelques prêtres du diocèse de Chicoutimi rendent visite à leurs paroissiens établis dans l'Abitibi.

1939

Le Grand Prix de la Province de Québec (Prix David) est décerné à l'auteur pour son roman, *Menaud*. — A Montréal, devant la Société des Écrivains, et à Québec, devant la Société du Parler français, l'abbé Savard prononce au début de février une conférence intitulée: *Le Paysan et la Nature* (Texte reproduit dans le dernier chapitre de *L'Abatis*). — Le 21 février, il donne trois conférences à l'École des Hautes Études Commerciales, sous les auspices de l'ACFAS: *La Colonisation* (Dans *Le Devoir*, 22, 23 et 25 fév. 1939).

1940

Avec Luc Lacourcière, l'abbé Savard projette de fonder des archives de folklore à l'Université Laval, afin de rassembler toutes les richesses de nos traditions, de les inventorier, de les classer et de les mettre au service de tout le monde. « Cette chose-là, qu'on a commencée en petit est devenue une grande chose. » (O'Neil, Dans *La Presse*, 30 oct. 1965).

et bientôt, c'est tout un lyrisme qui s'abreuve aux réalités profondes

1941

Invité par le directeur-fondateur des Cours d'été de l'Université Laval, Mgr A.-M. Parent, l'abbé Savard donne en juillet une série de cours qui ont pour thème général: *Les Réalités de la Nature*.

1942

Les cours d'été qu'il donne à Laval portent sur *Mistral* et sur *L'Observation poétique de la nature* (7, 8 et 9 juillet). — De 1942 à 1948, avec Luc Lacourcière, l'abbé Savard enregistre des *documents d'enquêtes* folkloriques et littéraires dans les régions de Chicoutimi, de l'Abitibi, de l'Île-aux-Coudres, mais principalement dans la région de Charlevoix (Archives de Folklore, Université Laval, *documents d'enquêtes* nos: 1-50; 76-141; 238-316; 458-466; 469-559; 562-584; 637-651; 711-719; 756-784; 798-894).

1943

Claudiel: Connaissance de l'Est et L'Oiseau noir dans le Soleil levant, c'est la matière des cours d'été que donne l'abbé Savard à Laval, du 6 au 21 juillet. — Parution de *L'Abatis*: « Ce livre alterné de souvenirs et de poèmes, dit l'auteur dans son *Introduction*, se réfère à mes expériences de missionnaire en Abitibi. »

1944

En janvier 1944, il donne une version *définitive* de *Menaud, maître-draveur* (Voir l'*Avant-Propos*, coll. du *Nénuphar*). — Aux cours d'été à Laval, il commente *Les Cinq grandes Odes* de Claudel (du 20 juillet au 5 août). — Cette même année, il fonde avec Luc Lacourcière les Archives de Folklore de l'Université Laval; il apporte à cette œuvre qu'il rêvait depuis longtemps et qui est née de son amitié pour Marius Barbeau une collaboration fidèle et précieuse. « N'eût été ce contact fraternel avec le peuple, que m'ont facilité les enquêtes de folklore, je me demande ce que j'aurais pu écrire. » (Dans *Bio-bibliographie analytique de Mgr Savard*, Québec, 1964, p. 8). — Il est nommé professeur agrégé et titulaire de la chaire de poésie à la Faculté des Lettres de l'Université Laval.

1945

Menaud, maître-draveur est couronné par l'Académie française. — Les cours qu'il donne à l'université sont consacrés aux études suivantes: *Claudiel et la Poésie lyrique* (du 24 janvier au 10 mars); *La Poésie lyrique (L'Ode)* (du 16 juillet au 2 août). En novembre, avec Charles De Koninck, il est reçu à la Société Royale du Canada qui lui remet la médaille Lorne Pierce. Son discours de réception traite des *Devoirs de l'Ecrivain*.

1946

Le 28 mai 1946, en présence de Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, il prononce une allocution sur les *Devoirs de l'Ecrivain et de l'Editeur* (Dans *Lectures*, nov. 1946, tome 1, no 3, p. 129-131; aussi dans *Le Devoir*, 30 oct. 1948). — Durant l'année académique 1946-1947, il enseigne la *Poésie lyrique populaire en France à l'époque du Moyen Age*. — Le premier recueil des *Archives de Folklore* paraît chez Fides. — Le 13 octobre, à l'occasion de la remise de la médaille Léo Parizeau à Marius Barbeau, lors du XIVe Congrès de l'ACFAS tenu à l'Université Laval, l'abbé Savard donne une conférence intitulée: *Marius Barbeau et le Folklore*.

1947

Le 5 juin 1945, à Saint-Joseph-de-la-Rive, des fêtes grandioses sont organisées pour célébrer le jubilé d'argent sacerdotal de l'abbé Savard. — L'année académique (1947-1948) porte sur l'étude du *Lyrisme au Moyen Age* (fin du Moyen Age et Pré-Renaissance). — *Menaud, maître-draveur* est traduit en anglais par Allan Sullivan, sous le

titre: *Boss of the River*. Le livre est publié à Toronto par The Ryerson Press.

1948

A l'université, l'abbé Savard continue d'étudier les *Poètes lyrique* de la fin du Moyen Age et de la Pré-Renaissance. — *La Minuit* paraît et vaut à son auteur le Prix Duvernay que lui décerne la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. A la remise du prix, en novembre, il parle de *L'Ecrivain au Canada français* (Dans *Notre Temps*, 4 déc. 1948).

et la france salue en lui une sorte de "Mistral canadien" ou le claudel canadien

1949

En janvier, accompagné de Mgr A.-M. Parent, des professeurs Luc Lacourcière et l'abbé Arthur Fortier, il se rend à Paris au Congrès international d'archéologie et d'histoire de la civilisation. Il reçoit un accueil chaleureux: ses travaux du centre des Archives de Folklore suscitent le plus vif intérêt chez les congressistes. — « J'ai déjà — durant ce séjour à Paris — chanté à la Sorbonne, racontera-t-il plus tard à Jean O'Neil. J'y donnais une conférence et j'ai fini par une chanson (*La Plainte du Coureur de bois*. Voir Marius Barbeau, *Romancero du Canada*, p. 209-214). On m'a dit que j'avais été le premier à chanter à la Sorbonne. » (Dans *La Presse*, 30 oct. 1965; voir aussi *La Revue de l'Université Laval*, vol. III, no 7, mars 1949, p. 627-628). — Le 24 juin, il fait un vibrant éloge de Marius Barbeau, au banquet offert par la Société Saint-Jean-Baptiste en hommage à cet apôtre de la culture populaire française. — A la Faculté des lettres, il étudie durant l'année académique (1949-1950) le *XVIIe s. littéraire français: Ronsard et la pléiade*. — Durant cette année et jusqu'en 1959, avec Luc Lacourcière et Roger Matton, il fait des enregistrements de *documents d'enquêtes* pour les Archives de Folklore, particulièrement dans la région du Nouveau-Brunswick (Archives de Folklore, Université Laval, *documents d'enquêtes* nos: 912-1000; 1035-1069; 1075-1155; 1164-1267; 1185-1359. Certains de ces *documents d'enquêtes* forment la « collection de M. Roger Matton et de Mgr Savard »: M-1 à M-284 et S-1 à S-114; de même on trouvera sur disque R. C. A. Victor (L C P — 1020) microsillon, sous le titre: *Québec-Acadie*, l'enregistrement d'extraits de cette collection Matton-Savard).

1950

L'abbé Savard devient président de la Société du Parler français, poste qu'il conserve jusqu'en 1955; également il est nommé président de la Société de Géographie du Québec. — En juin, le Conseil Universitaire de Laval le nomme doyen de la Faculté des Lettres, poste qu'il conservera jusqu'en 1957. — Invité par le comité français de l'Institut scientifique franco-canadien que préside Etienne Gilson, l'abbé Savard présente à la Sorbonne une série de dix conférences qui ont pour titre général: *La Civilisation canadienne-française*. Lors de ce voyage en Europe, il donne plusieurs conférences dans les villes de Rome, Barcelone, Lyon, Poitiers, Angers. Dans les milieux français, on le surnomme le « Claudel canadien ». — S'adressant aux professeurs et aux étudiants de la Faculté des Lettres, au début de septembre 1950, le nouveau doyen explique ce qu'il pense du *Rôle véritable de l'université catholique* (Dans *L'Action Catholique*, 14 sept.; dans *Notre Temps*, 16 sept. 1950; et *La Revue de l'Université Laval*, vol. V, no 2, oct. 1950, p. 117-121). — Le 15 novembre, il prononce le discours au banquet de clôture du XXXe Congrès de l'Association des Ingénieurs forestiers: *Menaud et le Patrimoine forestier du Québec* (Dans *La Revue de l'Université Laval*, vol. V, no 5, janv. 1951, p. 416-421 et dans *Notre Temps*, 25 nov. 1950). — En décembre, l'abbé Savard est élevé à la dignité de prélat domestique par Pie XII. — Durant l'année académique, Mgr Savard consacre de nouveau ses cours à Claudel et le lyrisme poétique des *Cinq grandes Odes* et de *Connaissance de l'Est*.

1951

Au printemps de 1951, Mgr Savard rencontre les milieux littéraires de Paris, Rome et Barcelone. — En fin de juin, accompagné de Mgr Louis Pichard de l'Institut Catholique de Paris, il se rend en Abitibi avec un groupe d'une centaine de personnes. — Le 3 août, il prononce une allocution à



l'occasion du 4e congrès de l'Association Canadienne des Educateurs de langue française, à l'Université Saint-Joseph de Memramcook (Voir: *Salut aux Acadiens*, dans *Le Barachois*, p. 13). Ses cours à la Faculté des Lettres durant 1951-1952 portent sur la *Littérature canadienne et nos poètes contemporains*. A l'inauguration des cours, il décrit ce que doit être *La vraie mission d'une Faculté des Lettres* (Dans *Notre Temps*, 22 sept. 1951).

1952

En mai 1952, Mgr Savard et Luc Lacourcière sont les hôtes de la Société Historique du Nouvel-Ontario qui célèbre le 10e anniversaire de sa fondation. La conférence que Mgr Savard donne en cette occasion s'intitule: *L'histoire de ma vie* (Dans *Le Droit*, 14 mai 1952). — Aux noces d'or de la Société du Parler français au Canada, le 20 juin, il rappelle dans son discours présidentiel le but de la société et réclame la fondation aujourd'hui en partie réalisée, d'un Office de la Langue et des Traditions françaises au Canada. — A l'ouverture des cours universitaires, il développe le thème suivant: *Traditions et Humanités*. — Durant l'année scolaire 1952-1953, le sujet de ses entretiens est le suivant: *Les Poètes de la terre: Mistral et Ramuz*.

et, maintenant, c'est tout le canada français qui rend hommage

1953

Le 17 mars 1953, M. Hubert Guérin, ambassadeur de France au Canada remet à Mgr Savard la médaille Richelieu de l'Académie française. Après ses remerciements, le romancier canadien démontre dans une allocution ce que représente *Notre Héritage français* (Dans *Le Soleil*, 20 mai 1952). — Conférence devant le Club Richelieu de Québec: *La situation actuelle des humanités au Canada* (Dans *Le Soleil*, 22 oct. 1953). — Durant 1953-1954, le programme universitaire de Mgr Savard porte sur *Villon et son œuvre*.

1954

En janvier 1954, en marge du *Mémoire de la Société du Parler français* à la Commission Tremblay sur l'enseignement, Mgr Savard reprend avec vigueur le projet de constituer un Office Culturel du Québec. Il expose devant les membres de cette Commission royale d'enquête le devoir historique de Laval. Au cours de mars, il présente un mémoire personnel dans lequel il trace tout un programme d'enseignement des traditions populaires canadiennes-françaises au cours classique (Dans

Archives de Folklore, 21 mars 1954, p. 23-24). — Octobre 1955, il est élu membre de l'Académie canadienne-française. — Depuis septembre, ses cours à Laval portent sur *Bossuet* et *Claudé*.

1955

En son discours de réception à l'Académie canadienne-française, Mgr Savard explique que le Canadien français doit « être d'abord, comme la nature et la piété l'exigent, citoyen de la cité de ses pères ». (Dans *Notre Temps*, 26 févr. 1955). — Son programme à l'Université Laval: *Fénelon et la Lettre à l'Académie; initiation à la poésie*. — Voyage en Abitibi avec un groupe de missionnaires colonisateurs (Dans *L'Action Catholique*, 24 nov. 1955).

1956

Au mois d'août 1956, il célèbre avec les paroissiens de Clermont le 25^e anniversaire de la paroisse dont il est le curé fondateur. Le programme de Mgr Savard à la Faculté des Lettres: *Mistral: l'observation de la nature; les poètes de la terre*.

au poète vieillissant mais travaillant jeune encore dans sa retraite des éboulements-en-bas

1957

Il est titulaire d'une bourse de la John Simon Guggenheim Memorial Foundation. —

1958

Mgr Savard reçoit un doctorat honorifique ès lettres de l'Université de Montréal. — Le 18 juillet, il donne au Séminaire des Trois-Rivières une allocution: *Le Folklore et l'Education*. — Programme universitaire: *Claudé*.

1959

Programme à la Faculté des Lettres de Laval: *Bossuet (les Sermons)* et *Fénelon (la Lettre à l'Académie)*. — En novembre, paraissent deux œuvres: *Martin et le Pauvre* et *Le Barchois*. Commentant cette dernière œuvre, Gilles Boyer écrit: « Les Acadiens ont trouvé leur chantre — leur Homère — dans la personne de Mgr F.-A. Savard. » (Dans *Le Soleil*, 4 février 1960).

1960

Mgr Savard reçoit le Prix du Gouverneur Général pour *Le Barchois*: une médaille commé-

morative et une bourse de \$1,000 du Conseil des Arts. — Parution de sa prière de théâtre *La Folle*. Au lancement de ce livre chez Fides, le 5 décembre, il prononce une causerie sur *La pressante nécessité d'un grand théâtre chez nous* (Dans *Le Devoir*, 17 déc. 1960).

1963

Il donne des cours sur les problèmes de la création littéraire chez l'écrivain.

1964

Sous les auspices du département des Etudes françaises de l'Université de Montréal, Mgr Savard donne une causerie où il livre ses souvenirs de famille et les secrets de sa pensée littéraire. Il redonne cette causerie aux étudiants de l'Université d'Ottawa.

1965

En mars 1965, il reçoit une bourse du Ministère des Affaires culturelles du Québec pour la rédaction de ses mémoires et de plusieurs autres recueils de poèmes et de prose. — A l'automne, paraît sa seconde pièce dramatique, *La Dalle-des-Morts*.

1966

Félix-Antoine Savard, avec le généreux concours de M. Mark Donohue, président de la Compagnie Donohue de Clermont, fonde, à S.-Joseph-de-la-Rive (Eboulements-en-bas), la Papeterie Saint-Gilles. Sans but lucratif, cette modeste fabrique artisanale de papier fait main n'a point d'autre intention que d'être un signe de culture et que de soutenir l'honneur du verbe français. — Le 20 mars, *La Dalle-des-Morts* est créée par le Théâtre du Nouveau Monde sous la direction de M. Jean Gascon avec le concours d'interprètes réputés.

Roland-M. CHARLAND



Mgr SAVARD et M. Georges AUDET
(Photo-Journal. Photo de Roger Lamoureux).

BIBLIO- GRAPHIE

collection du *Nénuphar*; c'est cette même version qui a été reprise, avec présentation, notice biographique et bibliographique d'André Renaud, dans la collection *Bibliothèque canadienne-française*.

Menaud, maître-draveur a été traduit en anglais par Allan Sullivan, sous le titre de *Boss of the River*, à Toronto, chez The Ryerson Press, en 1947.

L'ABATIS. Souvenirs et poèmes. Version définitive. Montréal et Paris, Fides, 1960, dessins d'André Morency, 158p. (Coll. du *Nénuphar*).

Médaille Lorne Pierce (1945), de la S.R.C.

LA MINUIT. Roman. Montréal, Fides, 1962, 177p. (Coll. du *Nénuphar*).

Prix Duvernay.

L'OEUVRE DE FÉLIX-ANTOINE SAVARD

I. OEUVRES EN LIBRAIRIE

MENAUD, MAÎTRE-DRAVEUR. Roman. Nouvelle édition, Montréal et Paris, Fides, 1964, 149p. (Coll. du *Nénuphar*).

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Prix de la Province de Québec.

Paru à Québec, chez Garneau, dans une première édition, en 1937, puis dans une seconde qui comportait un glossaire, en 1938, le roman fut repris en feuilleton dans le journal *L'Action Catholique*, du 20 mars au 22 avril 1939. Aux Editions Fides, *Menaud, maître-draveur* fut maintes fois réédité depuis 1944. Cette année-là, dans une édition de luxe d'un tirage limité à 650 exemplaires, l'auteur présentait une seconde version, « un texte plus concis, plus sobre », comme il le soulignait dans l'*Avant-propos*, en marquant témérairement: *édition définitive*. Cette seconde version de *Menaud* inaugurerait la collection du *Nénuphar*. Après maints tirages dans cette dernière collection, le roman est réédité selon le texte de l'édition originale dans une nouvelle collection format livre de poche, *Alouette bleue*, en 1960. Enfin, l'auteur nous offrait une troisième version de son ouvrage, en 1964, parue dans la

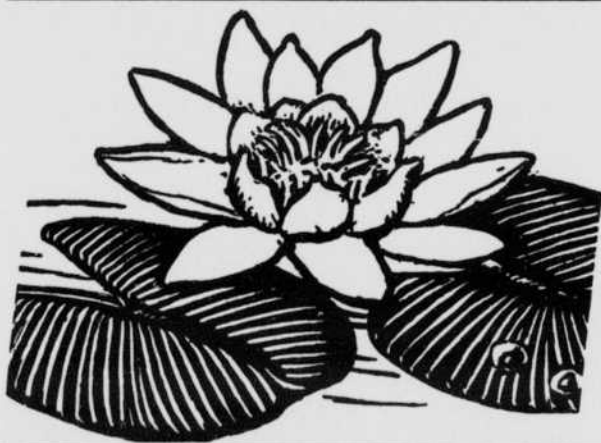
LE BARACHOIS. Poèmes et souvenirs. Montréal et Paris, Fides, 1963, 173p. (Coll. du *Nénuphar*).

Prix du Gouverneur Général.

MARTIN ET LE PAUVRE. Légende. Montréal et Paris, Fides, 1959, illustré d'un dessin de l'auteur, 61p. (édition de luxe).

LA FOLLE. Drame lyrique en trois tableaux. Montréal et Paris, Fides, 1960, 91p. (édition de luxe).

LA DALLE-DES-MORTS. Drame en trois actes. Montréal et Paris, Fides, 1965, 153p. (photo h.-t.).



Dessin d'André MORENCY

« La Collection du *Nénuphar* est fidèle à son propos de grouper les œuvres les plus expressives du génie canadien-français. »

Luc LACOURCIERE, de l'Université Laval, directeur de la *Collection du Nénuphar*.

II. PRÉFACES

- HEMON (L.), *Maria Chapdelaine*. Roman. Montréal et Paris, Fides, 1947, 149p. (Coll. du *Nénuphar*). Préface de Mgr Savard, p. 7-11.
- HOYOIS (G.), *Le Milieu rural*. Etude sociologique. Québec, Les Presses Universitaires Laval, 1952, 75p. Préface de Mgr Savard, p. 4-6.
- LEGENDRE (P.), *Fête au village*. Récits divers. Québec, Institut Littéraire, 1953, 203p. Préface de Mgr Savard, p. 3-8.
-

III. DISCOURS, CONFÉRENCES, PRINCIPAUX ARTICLES DE REVUES OU DE JOURNAUX.

- Un Homme laboureur, tête piquée dans le vent d'Ouest*. Article paru dans *Le Mauricien* (revue publiée à Trois-Rivières, 1937-1939), déc. 1938, no 12, p. 11 et 31.
- Le Paysan et la Nature*. Revue *Le Canada français* (publication de l'Université Laval, Québec, 1918-1946), juin 1939, vol. 26, no 10, p. 949-975. Voir dans *L'Abatis* (1949), p. 149-168.
- Un être accordé*. Dans *Horizon* (revue publiée à Trois-Rivières, 1937-1941), sept. 1939, vol. III, no 9, p. 26-27 et p. 35.
- L'Homme des champs*. Dans *Horizons* (voir plus haut), oct. 1939, vol. III, no 10, p. 6.
- Lettre à Luc Lacourcière sur les Relations de Cartier*. Dans *Regards* (revue publiée à Québec, 1940-1942), déc. 1940, vol. 1-2, no 3, p. 97-103. Voir aussi dans *Le Droit*, 1er févr. 1941; dans *L'Abatis*, p. 141.
- Images de la Colonisation*. Dans *L'Action Nationale*. (Montréal, 1933). déc. 1940, vol. XIV, no 4, p. 310-314.
- On n'improvise pas l'avenir*. Dans *Ensemble* (revue publiée à Québec, 1940-1952), mars 1944, vol. V, no 3, p. 9. Allocution.
- Devoirs de l'écrivain*. Dans *Société Royale du Canada*, no 3, 1945-1946, p. 51-63. Voir aussi dans *L'Action Catholique*, 22 nov. 1945.
- L'Histoire et le Folklore*. Dans *Archives de Folklore*, tome 1er, Fides, 1946, p. 14-25. Voir aussi *Société historique de Montréal*, Montréal, 1945, p. 423-437. — Etude faite en collaboration avec Luc Lacourcière.
- Marius Barbeau et le Folklore*. Dans *Archives de Folklore* (voir plus haut), Fides, 1947, t. 2, p. 9-16; dans *La Revue de l'Université Laval*, nov. 1946, vol. 1, no 3, p. 175-185.
- L'Ecrivain au Canada français*. Dans *Notre Temps* (Montréal, 1945-1962), 1er déc. 1948. Remerciements à la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.
- Les Devoirs de l'écrivain et de l'éditeur*. Dans *Le Devoir*, 30 oct. 1948, partie du *Supplément littéraire*. Allocution prononcée à l'occasion de la bénédiction de l'immeuble Fides, rue Saint-Jacques.
- La Traverse d'hiver à l'Île-aux-Coudres*. Dans *Archives de Folklore*, tome 4, Fides, 1949 (1950), p. 13-16.
- La vraie Culture et la Vérité*. Dans *La Revue de l'Université Laval*, vol. V, no 2, oct. 1950, p. 117-127; aussi dans *Notre Temps*, 16 sept. 1950 sous le titre: *La Culture littéraire et la Vérité*; également dans *L'Action Catholique*, 14 sept. 1950, sous le titre: *Le véritable rôle de l'Université Catholique*.
- Le Patrimoine forestier du Québec*. Dans *La Revue de l'Université Laval*, vol. V, no 5, janv. 1951, p. 416-424; dans *Notre Temps*, sous le titre: *Menaud et le patrimoine forestier du Québec*, 25 nov. 1950. Discours lors du 30e Congrès de l'Association des Ingénieurs forestiers.
- Le Folklore*. Article fait en collaboration avec Luc Lacourcière. Dans *l'Encyclopédie Grolier*, Montréal-Québec, 1952, p. 40-43.
- Médecins d'autrefois*. Dans *le Laval Médical*, Québec, vol. 18, no 5, mai 1953, p. 702-716. Causerie.
- L'Avenir de nos Lettres*. Dans *L'Action Catholique*, 17 oct. 1952.
- La Vocation paysanne de la nation canadienne-française*. Dans *Semaines sociales du Canada*, XXXIe session, 1954, p. 182-195.
- Programme d'enseignement des traditions populaires canadiennes-françaises*. Dans *Archives de Folklore*, mars 1954, appendice II, p. 23-24. Mémoire.
- L'Aide aux colons*. Dans *Le Soleil*, 20 déc. 1954; dans *L'Action Catholique*, 21 déc. 1954.
- Vivifions nos humanités*. Dans *La Presse*, 21 février 1955.
- Le Canadien Français*. Discours de réception de Mgr Savard à l'Académie canadienne-française. Dans *Notre Temps* sous le titre: *Le Canadien français doit « être d'abord, comme la nature et la piété l'exigent, citoyen de la cité de ses pères »*, 26 févr. 1955. Résumé dans *Mes Fiches* (Montréal, Fides, 1937-1965), mai 1955, no 303, cote: 323.1 (714).
- L'Ecrivain canadien-français et la Langue française*. Dans *Le Soleil*, 4 mai 1955; aussi dans *Vie et Langage*, revue mensuelle, Editions Larousse, Paris, avril 1955, no 37, p. 153-159. Causerie.
- Le Parler français au Canada*. Dans *Société du Parler français au Canada*, Presses Universitaires Laval, Québec, juin 1955, au chapitre intitulé: *Allocution du Président*, p. 11-18.
- Le Goût des textes originaux*. Dans *Lectures*, nov. 1957, vol. IV, no 6, p. 81; aussi dans *Notre Temps*, 27 déc. 1958. Conférence à l'occasion du lancement chez Fides de la collection *Classiques canadiens*.
- Tel je fus hier, tel je veux continuer d'être*. Dans *La Presse*, 28 nov. 1959. Larges extraits de la conférence de Mgr Savard au lancement de ses deux œuvres *Le Barchois* et *Martin et le Pauvre*. Également dans *L'Action Catholique*, à la même date. Texte in

extenso dans *Lectures*, vol. VI, no 4, déc. 1959, p. 124-126, sous le titre: *La Raison d'être de tout ce que j'ai écrit dans le passé*.

La pressante nécessité d'un grand théâtre chez nous. Dans *Lectures*, vol. VII, no 5, janv. 1961, p. 155-156; aussi dans *La Revue de l'Université Laval*, sous le titre: *Le théâtre que je rêve*, janv. 1961, vol. XV, no 5, p. 427-430; des extraits dans *Le Devoir*, sous le titre: *Le théâtre chez nous*, 17 déc. 1960. Causerie de Mgr Savard au lancement de *La Folle*.

Félix-Antoine Savard écrit pour vous. Appel. Dans *L'Action Catholique*, 1er oct. 1963. Demande d'aide aux colons.

Témoignage. Dans *Le Roman canadien-français*, Montréal et Paris, Fides, 1965, p. 289-292 (Coll. *Archives des Lettres canadiennes-françaises*, t. III).

Quelques traits de Charles de Koninck. Dans *La Revue de l'Université Laval*, vol. XIX, no 9, mai 1965, p. 250-252.

IV. INTERVIEWS — CONFIDENCES

ANONYME, *Interview avec l'abbé Savard*. Dans *Le Devoir*, 13 nov. 1954.

ANONYME, *Du beau papier pour « La Dalle-des-Morts »*. Dans *La Presse*, 15 mai 1965.

BASILE (J.), *Menaud est une blessure de jeunesse*. Dans *Le Devoir*, 14 oct. 1965.

LAURENDEAU (A.), *Interview à la télévision*, par A. Laurendeau à l'émission *Carrefour*, 15, 22 et 29 avril 1957. Enregistrement sur bande magnétique. Archives de Folklore, Université Laval (No Z-98, 99, 100). Souvenirs personnels.

LESAGE (G.), *Reportage. Entrevue avec le prêtre-écrivain aux Eboulements*. Dans *La Frontière*, Rouyn, 31 oct. 1963.

LEVESQUE (R.), *Interview de Mgr Savard à la télévision*, par René Lévesque, à l'émission *Carrefour*, le 29 avril 1957. Enregistrement sur ruban magnétique. Archives de Folklore, Université Laval (No Z-100).

MONNIER (J.), *En parlant à Félix-Antoine Savard*. Dans *L'Événement-Journal*, le 13 juillet 1946.

O'NEIL (J.), « *Je défends des valeurs plus tellement sur le marché* ». Dans *La presse*, 14 juillet 1962. Supplément.

O'NEIL (J.), *Sur un prochain livre de Mgr Félix-Antoine Savard*. Dans *La Presse*, 30 oct. 1965. Supplément.

POISSON (R.), *La Malice de Mgr Savard*. Dans *Photo-Journal*, semaine du 20 au 27 octobre 1965.

SAVARD (F.-A.), *Souvenirs d'un écrivain*. Causerie sous les auspices du Département d'études françaises de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Enregistrement sur bande magnétique. Centre de Documentation, Département des Lettres (No I, 16 déc. 1964).

SAVARD (F.-A.), « *J'ai essayé de venger les humbles* ». Dans *Lectures*, vol. X, no 10, juin 1964, p. 252-253. Réponses à des questions.

SAVARD (F.-A.), *Confidences*. Programme de Radio-Canada (Poste CHRC). Causeries sur des souvenirs intimes enregistrées sur bande magnétique, au cours du mois d'octobre 1956. Archives de Folklore, Université Laval (No Z-21).

SAVARD (F.-A.), *Le Folklore et l'Éducation*. Causerie de Mgr Savard au Séminaire de Trois-Rivières, 14 nov. 1959. Enregistrement sur bande magnétique. Archives de Folklore, Université Laval (No Z-136).

SAVARD (F.-A.), Textes lus par Mgr Savard et enregistrés, le 24 janv. 1964, Archives de Folklore (No Z-193): *La Mort de Joson* (Coll. *Alouette Bleue*, p. 72-76); *Les Oies sauvages* et *Je n'oublierai pas les oiseaux*, dans *L'Abatis*, p. 29 ss et 52 ss; *Le Huard, Vision du soir, Poquemouche* (extrait), dans *Le Barchois*, p. 19 ss, p. 65 ss et 119-122.

V. EN PRÉPARATION

Les Acadiennes, drame en 3 actes sur la déportation des Acadiens.

Le Bouscuel, poèmes et proses.

Mémoires.

VI. TEXTES COMMENTÉS.

BAILLARGEON (S.), c.s.s.r., *Le Huard*. Dans *Littérature canadienne-française*, Montréal et Paris, Fides, 1957. P. 371-375.

LEBEL (M.), « *L'Abatis* » et « *Le Huard* ». Dans *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois*. Québec, Les Éditions de l'Action, 1963. P. 120-124.

LEBEL (R.), s.j., *Le Violonneux*. (Explication française, classe de méthode). Dans *L'enseignement secondaire*, vol. 23, no 2, nov. 1943. P. 101-112.

VALIN (R.), *Le Centaure Alexis*. Dans *L'enseignement secondaire*, vol. 26, no 1, oct. 1946. P. 312-318.

Sources à consulter

1. ÉTUDES GÉNÉRALES

BAILLARGEON (S.), c.s.s.r., *Littérature canadienne-française*. Montréal, Fides, 1957. P. 366-374.

LEBEL (M.), *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois*. Études littéraires. Québec, Les Éditions de l'Action, 1963. P. 113-117.

MARCOTTE (G.), *Une littérature qui se fait*. Montréal, Éditions HMH, 1962. P. 32-33.

O'LEARY (D.), *Le roman canadien-français*. Montréal, Cercle du Livre de France, 1954. P. 74-78.

TOUGAS (G.), *Histoire de la littérature canadienne-française*. Paris, Presses Universitaires de France, 1960. P. 190-192.

On peut consulter aussi:

- BRUNET (B.), *Histoire de la littérature canadienne-française*. Montréal, Editions de l'Arbre, 1946. P. 174.
- FALARDEAU (J.-C.), *Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain*. Dans *Québec 65*, vol. 2, no 3, fév. 1965. P. 20-39.
- HAYNE (D.-M.), *Les grandes options de la littérature canadienne-française*. Dans *Etudes françaises*, vol. 1, no 1, fév. 1965. P. 68-89.
- KEABLE (J.), *Pourquoi les romanciers d'ici ne sont-ils pas heureux?* Dans *La Presse*, vol. 81, no 60, 13 mars 1965. P. 1 et 3. (Supplément Arts et Lettres).
- MAGNAN (J.-C.), *Silhouettes. Figures du terroir*. Montréal et Paris, Fides, 1964. P. 228-229.
- ROY (Mgr C.), *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, 17^e édition. Montréal, Beauchemin, 1954. P. 166.
- ROBIDOUX (R.), o.m.i., *Une approche du « Nouveau roman »*. Dans *Incidences*, no 8, mai 1965. P. 5-14.
- SAINTE-ANNE (Sœurs de), *Histoire des littératures française et canadienne*. Mont Sainte-Anne, Lachine, Presses de l'Institution des Sourds-Muets, 1944. P. 453-454.
- SYLVESTRE (G.), *Introduction à l'étude du roman canadien*. Dans *Notre Temps*, 9 mars 1946.
- SYLVESTRE (G.), *Anthologie de la poésie canadienne-française*. Montréal, Beauchemin, 1958. P. 129.
- SYLVESTRE (G.), *Panorama des Lettres canadiennes-françaises*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964. P. 35.
- SYLVESTRE (G.), BRANDON (C.), KLINCK (C. F.), *Ecrivains canadiens — Canadian Writers*. Montréal, Editions HMH, 1964, P. 124.
- TUCHMAIER (J.-S.), *L'Évolution du roman canadien*. Dans *La Revue de l'Université Laval*, vol. XIV, nos 2 et 3, oct. et nov. 1959. P. 130-143 et 235-247.
- VANASSE (A.), *La notion de l'étranger dans la littérature canadienne*. Dans *L'Action Nationale*, vol. LV, no 2, oct. 1965. P. 230-236. — No 3, nov. 1965. P. 350-358. — No 4, déc. 1965. P. 484-488. — No 5, janv. 1966. P. 606-611.
- VIATTE (A.), *Histoire littéraire de l'Amérique française*. Québec, Presses Universitaires de Laval. 1954. P. 206-207.
- VIATTE (A.), *Tendances de la littérature canadienne-française*. Dans *Le Devoir*, 14 avril 1945. Et dans *The French Review*, Brooklyn, N.Y., vol. 18, no 6, mai 1944. P. 343.
- WYCZYNSKI (P.), *Vers le roman-poème*. Dans *Incidences*, no 8, mai 1965. P. 31-38.
- WYCZYNSKI (P.), *Panorama du roman canadien-français*. Dans *Le roman canadien-français*. (Archives des Lettres canadiennes, t. 3). Montréal et Paris, Fides, 1965. P. 18.
- CHARBONNEAU (Fl.), c.s.c., *M. l'abbé Félix-Antoine Savard*. Dans *Notre Temps*, 14 juin 1947. P. 1-2.
- CHARBONNEAU (Fl.), c.s.c., *De « Menaud » à « La Minuit »*. Dans *Relations*, juillet 1948, no 91. P. 212-214.
- CHARBONNEAU (Fl.), c.s.c., *La portée sociale de l'œuvre de Mgr Savard*. Dans *Lectures*, vol. 9, sept. 1952. P. 5-11.
- ETHIER-BLAIS (J.), *Le vol des oies sauvages*. Dans *Etudes Françaises*, vol. 2, no 1, fév. 1966. P. 99-105.
- ETHIER-BLAIS (J.), *Mythes, symboles et folklore*. Dans *Le Devoir*, 27 juillet 1963.
- GAUVREAU (J.-M.), *Présentation de M. l'abbé Savard*. Société Royale du Canada, no 3, 1945-46. P. 37-51.
- GOULET (E.), *Mgr Savard, un maître de notre littérature*. Dans *La Revue de l'Université Laval*, vol. 6, no 8, avril 1952. P. 648-658. Cet article est résumé dans *Mes Fiches*, no 275 (sept. 1952). C84 « 19 ».
- LECAVALIER (Fr. A.), i.c., *Quelques aspects de l'œuvre poétique de Mgr Savard*. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, pour l'obtention du grade de M.A. Montréal 1960. 138 p.
- LEGARE (R.), o.f.m., *Mgr Félix-Antoine Savard*. Dans *Lectures*, vol. 5, no 8, 15 déc. 1958. P. 115-117.
- THERESE-DU-CARMEL (Sr), *Bibliographie analytique de l'œuvre de Mgr Félix-Antoine Savard*. Précédée d'une biographie. Préface de Luc Lacourcière. Québec, 1964. 189 p. Manuscrit.
- VIATTE (A.), *Un mistral canadien: Félix-Antoine Savard*. Dans *la Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1957. P. 517-527.

On peut consulter aussi:

- ALLAIRE (E.), *Mgr Félix-Antoine Savard*. Dans *L'Action Catholique*, 1^{er} mai 1960. Et dans *Le Temps*, 12 mai 1960.
- ANONYME, *Mgr Félix-Antoine Savard*. Dans *Vedettes*, 4^e éd. (« Who's who » en français), Montréal, 1962. P. 309.
- ANONYME, *Menaud, maître-draveur, La Minuit, L'Abatis*. Dans *Revue des Cercles d'étude d'Angers*. 9^e année, janvier 1949, troisième cercle, feuillet no 1 bis.
- ANONYME, *Savard, l'homme et l'œuvre*. Dans *Mes Fiches*, Nos 201-202 (5 et 20 mars 1947). 92:8.
- CADIEUX (M.), *Bio-bibliographie de l'abbé Savard*. Montréal, Ecole des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1952. Manuscrit.
- CRITICUS, *L'abbé Savard, conférencier*. Dans *Revue Dominicaine*, vol. 49, t. 1, mars 1943. P. 176-177.
- DUHAMEL (R.), *Mgr Félix-Antoine Savard*. Dans *Montréal-Matin*, 19 janvier 1946.
- DUMOUCHEL (G.) et LAMARRE (P.-H.), *Linguistique canadienne*. (La langue de l'abbé Félix-Antoine Savard). Dans *La Revue de l'Université Laval*, vol. II, no 4, déc. 1947. P. 350-352.
- GAUVREAU (J.-M.), *L'abbé Félix-Antoine Savard*. Dans *Notre Temps*, vol. 3, no 22, 13 mars 1948. P. 1 et 6.

2. ÉTUDES D'ENSEMBLE

- BOUTET (O.), *L'engagement du naturel dans notre culture*. Dans *L'Action Nationale*, vol. 49, no 10, juin 1960. P. 868-876.

- GILBERT (P.-A.), c.s.sp., *Poète-romancier*. Dans *Le Droit*, 21 mars 1956.
- GRANDPRE (P. de), « Menaud » à Paris. Dans *Le Devoir*, 29 mai 1951.
- HERISSAY (J.), *L'abbé Félix-Antoine Savard romancier canadien*. Dans *La Croix*, 15 et 16 août 1948. Voir aussi *Livres et Lectures*, oct. 1948. P. 395.
- LAFORCE (J.-E.), *L'abbé Félix-Antoine Savard*. Dans *Echo de La Tuque*, 9 sept. 1943.
- LEBEL (M.), *Mgr Félix-Antoine Savard*. Dans *Instruction publique*, 3 (1959). P. 636-644.
- LEGAULT (R.), *Mgr Félix-Antoine Savard, notre romancier poète*. Dans *L'Ecole canadienne*, mars 1958. P. 495-500.
- NORMANDIN (R.), o.m.i., *Un grand écrivain canadien: Mgr Félix-Antoine Savard*. Dans *Le Droit*, 10 avril 1953.
- MENARD (J.), *Monseigneur Savard*. Dans *Le Droit*, 20 ou 21 avril 1962. P. 16.
- TRUDEL (M.), *Présentation de Mgr F.-A. Savard*. Dans *Notre Temps*, 17 avril 1954.
- LEGARE (R.), o.f.m., *Littérature et climat de culture*. Dans *Culture*, t. 3, 1942. P. 202-215.
- LEGARE (R.), o.f.m., *Menaud, maître-draveur*. Dans *Culture*, t. 6, 1945. P. 132. Voir aussi: *Sur deux œuvres de l'abbé Félix-Antoine Savard*. Dans *Le Devoir*, 12 mai 1945. Et 19 mai 1945 pour un Erratum.
- LEGARE (R.), o.f.m., *Mgr Félix-Antoine Savard*. Cf. études d'ensemble.
- MARCOTTE (G.), *Le roman*. Dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*. Montréal, 1958. Essais critiques. T. 3. P. 63 ss. Cet article est repris dans *Une littérature qui se fait*. Cf. études générales.
- MARIE-VICTORIN (Fr.), *Menaud, maître-draveur devant la nature et les naturalistes*. Dans *Annales de l'Acfas*, 4, 1938. P. 335-352.
- RENAUD (A.), *Présentation de Menaud, maître-draveur*. Dans *Menaud, maître-draveur*, Montréal, Fides, 1965. (Coll. *Bibliothèque canadienne-française*). P. 7-26.
- SAINT-GERMAIN (Cl.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *Le Bloc*, 17 mai 1945.
- T. (J.-A.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, 1938. P. 132-134.
- VALDOMBRE, *S'agirait-il d'un chef-d'œuvre?* Dans *Les Pamphlets de Valdombre*, 1ère année, lier août 1937, no 9. P. 377-395. Cet article est résumé dans *Mes Fiches*, 37 (lier janvier 1939). C84-3.
- VALDOMBRE, *Médecin, guéris-toi toi-même*. (Lettre à M. Louvigny de Montigny). Dans *Les Pamphlets de Valdombre*, no 4, mars 1938. P. 165-171.
- VANASSE (A.), *La notion de l'étranger dans la littérature canadienne. III. Menaud ou le conflit de deux mentalités*. Dans *L'Action nationale*, vol. LV, no 4, déc. 1965. P. 484-488.

3. ÉTUDES SUR LES OEUVRES EN PARTICULIER

1) MENAUD, MAÎTRE-DRAVEUR.

- BRUNET (B.), *M. Savard a trouvé son joint*. Dans *L'Action Catholique*, 29 juin 1944.
- CHARBONNEAU (Fl.), c.s.c., *M. l'abbé Félix-Antoine Savard*. Cf. ¹ études d'ensemble.
- CHARBONNEAU (Fl.), c.s.c., *De « Menaud » à « La Minuit »*. Cf. études d'ensemble.
- CHARBONNEAU (Fl.), c.s.c., *La portée sociale de l'œuvre de Mgr Savard*. Cf. études d'ensemble.
- DANTIN (L.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *L'Avenir du Nord*, 42e année, no 44, 4 nov. 1938. P. 1-2. Cet article est résumé dans *Mes Fiches*, 38 (15 janvier 1939). C84« 19 ».
- ETHIER-BLAIS (J.), *Ma bibliothèque idéale*. Dans *Le Devoir*, 26 oct. 1963.
- GAUVREAU (J.-M.), *Présentation de M. l'abbé Savard*. Cf. études d'ensemble.
- GOULET (E.), *Mgr Savard, un maître de notre littérature*. Cf. études d'ensemble.
- HEBERT (M.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *Le Canada français*, vol. 25, nos 2 et 3, oct. et nov. 1937. P. 225-232 et 320-335.
- HERTEL (F.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *La Revue*, 8e cahier, 3e série, 1937. P. 216-219.
- LAURENDEAU (Ar.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *L'Action Nationale*, vol. XI, no 4, avril 1938. P. 329-338.
- LEBEL (M.), *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois*. Etudes littéraires. Cf. ¹ études générales.
- LECAVALIER (Fr. A.), i.c., *Quelques aspects de l'œuvre poétique de Mgr Savard*. Cf. études d'ensemble.
- ANONYME, *Savard, l'homme et l'œuvre*. Cf. études d'ensemble.
- ANONYME, *Sur « Menaud, maître-draveur »*. Dans *Le Progrès du Saguenay*, 14 oct. 1937.
- ANONYME, *Menaud, maître-draveur, La Minuit, L'Abatis*. Cf. études d'ensemble.
- BASILE (J.), « Menaud est une blessure de jeunesse ». Cf. *Oeuvre de Mgr Savard. IV Interviews*.
- BIONDI (F.), *Vient de paraître*. Sur les ondes de CKAC, 23 juillet 1944, 2.45 hres p.m.
- BOIVIN (L.), ptre, *Menaud, maître-draveur*. Dans *Le Progrès du Saguenay*, 24 mars 1938.
- BOUSQUET (J.), o.p., *Les livres et leurs auteurs*. Dans *Le Devoir*, 15 nov. 1937.
- DANDURAND (J.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *Le Progrès du Saguenay*, 4 déc. 1937.
- DUHAMEL (R.), *Mgr Félix-Antoine Savard*. Cf. études d'ensemble.
- DUHAMEL (R.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *La Province*, Québec, vol. 3, 13 nov. 1937. P. 4.
- DUHAMEL (R.), *Un grand poète du Canada français*. Dans *Le Devoir*, 15 janvier 1944.
- GAGNON (J.-L.), *L'auteur de « Menaud »*. Dans *Le Journal*, Québec, 17 fév. 1938.

On peut consulter aussi:

- GENEST (J.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *Relations*, août 1944. P. 223.
- GILBERT (P.-A.), c.s.sp., *Poète-romancier*. Cf. études d'ensemble.
- GOULET (E.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *Le Guide*, fév. 1952.
- GRUNINGER (J.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *Paris-Canada*, 23 janvier 1938.
- HAMEL (E.-Ch.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *Le Jour*, Montréal, 11 déc. 1937.
- HERISSAY (J.), *L'abbé Félix-Antoine Savard romancier canadien*. Cf. études d'ensemble.
- JASMIN (G.), *Succès d'un roman*. Dans *La Patrie*, 20 juin 1944.
- LACOURCIÈRE (L.), *Menaud maître-draveur. Le drame de la fatalité dans Menaud, maître-draveur*. Dans *Le Journal*, Québec, 10 oct. 1938.
- LAMARCHE (M.-A.), o.p., *Menaud, maître-draveur*. Dans *Revue Dominicaine*, fév. 1938. P. 108.
- LE NORMAND (M.), *Deux beaux livres*. Dans *Le Devoir*, 27 août 1937.
- LOMBARD (B.), *La collection du Nénuphar*. Dans *La Revue de l'Université Laval*, vol. III, no 7, mars 1949. P. 618-623.
- L'ONCLE GASPARD, *Menaud, maître-draveur*. Dans *Le Journal*, Québec, 10 juillet 1937.
- PELLETIER (A.), *Menaud, maître-draveur*. Dans *Les Idées*, Montréal, 3e année, vol. VI, no 5, déc. 1937. P. 382-383.
- POTVIN (D.), *Sur un nouveau roman: Menaud, maître-draveur*. Dans *L'Action Catholique*, 20 août 1937.
- ROUX (J.-L.), *Lettre à Félix-Antoine Savard*. Dans *Le Quartier Latin*, 28 janvier 1944.
- TOUPIN (A.), « *Menaud, maître-draveur* » de l'abbé F.-A. Savard. Dans *L'Action Catholique*, 9 mars 1945. Voir aussi *Le Devoir*, 16 avril 1945. Et *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 15, no 1, janvier-mars 1945. P. 125-126.
- VIATTE (A.), *Une épopée canadienne: Menaud, maître-draveur*. Dans *Les Amitiés catholiques françaises*, Paris, 15 mai 1938.
- JOLY (A.), *L'Abatis*. Dans *Le Progrès du Saguenay*, 24 et 31 mai 1944.
- LEBEL (M.), *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois*. Etudes littéraires. Cf. ¹ études générales.
- LEBEL (M.), « *L'Abatis* » et la culture grecque. Dans *Le Nationaliste et Le Devoir*, 6 avril 1944. Voir aussi *L'enseignement secondaire*, 23 (1944). P. 592-594. Cet article est résumé dans *Mes Fiches*, nos 201-202 (5 et 20 mars 1947). 92:8.
- LECAVALIER (Fr. A.), i.c., *Quelques aspects de l'œuvre poétique de Mgr Savard*. Cf. études d'ensemble.
- LEGARE (R.), o.f.m., *L'Abatis*. Dans *Culture*, t. 6, 1945. P. 132-133. Voir aussi *Sur deux œuvres de l'abbé Félix-Antoine Savard*. Cf. *Menaud, maître-draveur*.
- SYLVESTRE (G.), *Hautes images d'un pays neuf*. Dans *Le Droit*, 11 mars 1944.
- On peut consulter aussi:
- ANONYME: *Un autre roman canadien et d'aventures*. Dans *Carnets Viatoriens*, IXe année, no 2, avril 1944. P. 144-145.
- ANONYME: « *L'Abatis* » et son auteur. Dans *Le Temps*, 24 sept. 1944.
- ANONYME: *Menaud, maître-draveur, La Minuit, L'Abatis*. Cf. études d'ensemble.
- AYOTTE (A.), *L'abbé Savard dans l'Abitibi*. Dans *Le Devoir*, 3 juin 1938.
- BIONDI (F.), *Vient de paraître*. Cf. *Menaud, maître-draveur*.
- CHARBONNEAU (Fl.), c.s.c., *La portée sociale de l'œuvre de Mgr Savard*. Cf. études d'ensemble.
- CRITICUS, *Projections autour de « L'Abatis »*. Dans *Revue Dominicaine*, vol. I, t. 1, fév. 1944. P. 115-118.
- GILBERT (P.-A.), c.s.sp., *Poète-romancier*. Cf. études d'ensemble.
- GIRARD (R.), *L'Abatis*. Dans *Relations*, no 40, avril 1944. P. 110.
- LASNIER (R.), *L'Abatis*. Dans *Carnets Viatoriens*, avril 1944. P. 146-152.
- LEGARE (R.), o.f.m., *Mgr Félix-Antoine Savard*. Cf. études d'ensemble.
- MARQUIS (G.-E.), *L'Abatis*. Dans *L'Action Catholique* (illustrée), vol. VIII, no 6, 6 fév. 1944.
- LE MOYNE (J.), *L'Abatis*. Dans *Le Canada*, Québec, 17 janvier 1944.
- O'LEARY (D.), *L'Abatis*. Dans *La Patrie*, 30 janvier 1944.
- RICHER (L.), *Au lieu de craindre l'avenir, préparons-le*. Dans *Le Devoir*, 10 janvier 1944.
- ROUX (J.-L.), *Lettre à Félix-Antoine Savard*. Dans *Le Quartier Latin*, 28 janvier 1944.
- ROY (Cl. et El.), *L'Abatis*. Dans *Agriculture, Trois-Rivières*, sept. 1944. P. 118-119.

2) L'ABATIS.

- BLAIN (J.-G.), *La maturité dans l'art*. Dans *Le Devoir*, 25 nov. 1960.
- CHARBONNEAU (Fl.), c.s.c., *M. l'abbé Félix-Antoine Savard*. Cf. ¹ études d'ensemble.
- CHARBONNEAU (Fl.), c.s.c., *De « Menaud » à « La Minuit »*. Cf. études d'ensemble.
- DUHAMEL (R.), *Une grand poète du Canada français*. Cf. ¹ *Menaud, maître-draveur*.
- FONTAINE (H.), *L'Abatis*. Dans *L'Action Catholique*, 20 janvier 1944.
- GAUVREAU (J.-M.), *Présentation de M. l'abbé Savard*. Cf. études d'ensemble.
- GENEST (J.), *Une grappe de beautés*. Dans *L'Action Nationale*, vol. XXIII, no 2, fév. 1944. P. 153-161.
- GOULET (E.), *Mgr Savard, un maître de notre littérature*. Cf. études d'ensemble.

3) LA MINUIT.

- BARBEAU (V.), *La Minuit*. Dans *Liaisons*, vol. 2, déc. 1948.

- CHARBONNEAU (Fl.), c.s.c., *De « Menaud » à « La Minuit »*. Cf. ¹ études d'ensemble.
- CHARBONNEAU (Fl.), c.s.c., *La portée sociale de l'œuvre de Mgr Savard*. Cf. études d'ensemble.
- DUHAMEL (R.), *La Minuit*. Dans *Montréal-Matin*, 19 et 20 juillet 1948.
- GABOURY (J.-M.), c.s.c., *La Minuit*. Dans *Lectures*, t. 5, déc. 1948. P. 198-201.
- GOULET (E.), *Mgr Savard, un maître de notre littérature*. Cf. études d'ensemble.
- LEBEL (M.), *Le livre du mois: « La Minuit »*. Dans *Vie française*, t. 3, août-sept. 1948. P. 47-54. Voir aussi *L'Action Catholique*, 7 juillet 1948, et *Le Droit*, 10 juillet 1948.
- LEBEL (M.), *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois*. Etudes littéraires. Cf. ¹ études générales.
- LECAVALIER (Fr. A.), i.c., *Quelques aspects de l'œuvre poétique de Mgr Savard*. Cf. études d'ensemble.
- LEGARE (R.), o.f.m., *Mgr Félix-Antoine Savard*. Cf. études d'ensemble.
- LEGARE (R.), o.f.m., *La Minuit*. Dans *Culture*, t. 9, 1948. P. 462-464.
- SAINT-GERMAIN (P.), *La Minuit*. Dans *Le Petit Journal*, 16 juillet 1948.

On peut consulter aussi:

- ANONYME: *Un nouveau volume de M. l'abbé Savard*. Dans *L'Action Catholique*, 25 fév. 1948.
- ANONYME: *Menaud, maître-draveur, La Minuit, L'Abatis*. Cf. études d'ensemble.
- AUBIN (L.-J.) ptre, *La Minuit*. Dans *L'Alma Mater*, Séminaire de Chicoutimi, série 4, vol. 11, no 1, sept.-oct. 1948. P. 9-10.
- BOUDREAU (E.), *La Minuit*. Dans *L'Évangéline*, 12 mars 1949. Repris et corrigé dans *L'Action universitaire*, oct. 1948. P. 81-82.
- BOUFFARD (O.), *Prose de chez nous: La Minuit — Marie Didace*. Dans *L'Enseignement secondaire*, 28, 1949. P. 382-386.
- COTE (F.), *La Minuit*. Dans *L'Événement-Journal*, 25 fév. 1948.
- GILBERT (P.-A.), c.s.sp., *Poète-romancier*. Cf. études d'ensemble.
- HERISSAY (J.), *L'abbé Félix-Antoine Savard romancier canadien*. Cf. études d'ensemble.
- LANGLOIS (G.), o.m.i., *La Minuit*. Dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 18, no 4, oct.-déc. 1948. P. 491.
- LATREILLE (A.), *La Minuit*. Dans *Études*, vol. 6, juin 1949. P. 423. Voir aussi « *La Minuit* » en France. Dans *Notre Temps*, 23 juillet 1949.
- L'ILLETTE, *Le dernier ouvrage de Savard*. Dans *Le Droit*, 15 oct. 1948.
- LOMBARD (B.), *La Minuit*. Dans *La Revue de l'Université Laval*, vol. III, no 5, janv. 1949. P. 444-447.
- RACETTE (J.), *La Minuit*. Dans *Revue Dominicaine*, vol. 55, fév. 1949. P. 110-114.
- RICHER (J.), *La Minuit*. Dans *Notre Temps*, 5 juin 1948.

- SYLVESTRE (G.), *La Minuit*. Dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 21, no 4, oct.-déc. 1951. P. 439-440.
- TURCOT (M.-R.), *La Minuit*. Dans *Le Droit*, 19 nov. 1948.
- VAILLANCOURT (A.), *La Minuit*. Dans *20e siècle*, mars 1949.

4) LE BARACHOIS.

- BIRON (H.), *Mer et tourbières de la belle Acadie*. Dans *Le Nouvelliste*, 13 juillet 1963.
- GODIN (G.), *N'en retenons que le style*. Dans *Le Nouvelliste*, 23 janv. 1960. P. 6.
- LEBEL (M.), *Deux œuvres de Mgr Savard: « Martin et le pauvre » et « Le Barachois »*. Dans *Le Soleil*, 26 fév. 1960. Voir aussi *La Patrie*, 5 juin 1960. Et *Ouvrage primé de Mgr Savard*, dans *L'Action Catholique*, 12 mars 1960. P. 4.
- LEGARE (R.), o.f.m., *Le Barachois*. Dans *Culture*, vol. XXI, no 1, mars 1960. P. 103-104.
- LEGARE (R.), o.f.m., *Le Barachois*. Dans *Lectures*, vol. 6, no 5, janvier 1960. P. 134-136.
- MARCOTTE (G.), *Deux livres de Félix-Antoine Savard: « Le Barachois » et « Martin et le pauvre »*. Dans *Le Devoir*, 24 déc. 1959.
- VIATTE (A.), *L'œuvre acadienne de Mgr Savard*. Dans *La Croix*, 3-4 juillet 1960. Voir aussi: *Le Droit*, 1er oct. 1960. *Le Devoir*, 1er oct. 1960. Et *Le Petit Journal*, 11 déc. 1961.

On peut consulter aussi:

- ANONYME: *Le Barachois*. Dans *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, no 2, nov. 63. P. 34-35.
- BOUTET (O.), *L'engagement du naturel dans notre culture*. Cf. ¹ études d'ensemble.
- ETHIER-BLAIS (J.), *Mythes, symboles et folklore*. Cf. études d'ensemble.
- GAY (P.), c.s.sp., *Le Barachois*. Dans *Le Droit*, 9 janvier 1960. P. 7.
- LACROIX (B.), o.p., « *Le Barachois* » et « *Martin et le pauvre* ». Dans *Le Devoir*, 28 nov. 1959.
- LAPERRIERE (M.), « *Le Barachois* » et « *Martin et le pauvre* ». Dans *L'Événement-Journal*, 28 nov. 1959.
- LOMBARD (B.), *Le Barachois*. Dans *L'Action Catholique*, 13 février 1960. Voir aussi *La Revue de l'Université Laval*, vol. XIV, no 7, mars 1960. P. 649-650.
- LOMBARD (B.), *Le nord français du Nouveau-Brunswick*. Dans *La Revue de l'Université Laval*, vol. 18, no 7, mars 1964. P. 660-662.
- MARION (S.), *Le Barachois; Martin et le pauvre*. Dans *Le Travailleur*, 21 janvier 1960.
- MENARD (J.), *Monseigneur Savard*. Cf. études d'ensemble.
- RICHER (J.), *Le Barachois; Martin et le pauvre*. Dans *Notre Temps*, 26 déc. 1959.
- ROBILLARD (J.-P.), « *Le Barachois* » ou *l'Acadie de rêve de Félix-Antoine Savard*. Dans *Le Petit Journal*, semaine du 10 au 17 janvier 1960.

- SARRAZIN (J.), *Littérature canadienne pour tous les âges*. Dans *La Presse*, 13 fév. 1960. P. 39.
- THERIO (A.), *Vie intellectuelle et Canada français: Le Barachois*. Dans *Les Nouvelles françaises de Toronto*, no 30, sept. 1960.

5) MARTIN ET LE PAUVRE.

- CLOUTIER (G.), o.m.i., *Martin et le pauvre*. Dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 31, no 1, P. 128.
- CHARTIER (E.), p.d., *Martin et le pauvre*. Dans *Lectures*, vol. 6, no 7, mars 1960. P. 207.
- LACROIX (B.), o.p., « *Le Barachois* » et « *Martin et le pauvre* ». Cf. ¹ *Le Barachois*.
- LAPERRIERE (M.), « *Le Barachois* » et « *Martin et le pauvre* ». Cf. *Le Barachois*.
- LEBEL (M.), *Deux œuvres de Mgr Savard: « Martin et le pauvre » et « Le Barachois »*. Cf. *Le Barachois*.
- LEGARE (R.), *Martin et le pauvre*. Dans *Culture*, vol. XXI, no 1, mars 1960. P. 104.
- MARCOTTE (G.), *Deux livres de Félix-Antoine Savard: « Le Barachois » et « Martin et le pauvre »*. Cf. *Le Barachois*.
- MARION (S.), *Le Barachois; Martin et le pauvre*. Cf. *Le Barachois*.
- RICHER (J.), *Le Barachois; Martin et le pauvre*. Cf. *Le Barachois*.
- SARRAZIN (J.), *Littérature canadienne pour tous les âges*. Cf. *Le Barachois*.

6) LA FOLLE.

- BILODEAU (R.), *La Folle*. Dans *Le Droit*, 11 fév. 1961. P. 11.
- BOUFFARD (O.), *La Folle*. Dans *Culture*, vol. 22, no 3, sept. 1961. P. 368.
- DUHAMEL (R.), *La Folle*. Dans *La Patrie*, 26 fév. 1961.
- GENEST (J.), s.j., *La Folle*. Dans *Collège et Famille*, vol. XVIII, nos 1 et 2, fév. et avril 1961. P. 160.
- HAMELIN (J.), « *La Folle* » de Mgr Savard. Dans *La Presse*, 7 janvier 1961. P. 39.
- LEGARE (R.), o.f.m., *La Folle*. Dans *Lectures*, vol. 7, no 7, mars 1961. P. 199-201.
- LOMBARD (B.), *La Folle*. Dans *L'Action Catholique*, 22 janvier 1961. P. 4.
- RICHER (J.), *La Folle*. Dans *Notre Temps*, 17 déc. 1960.
- WYCZYNSKI (P.), et BESSETTE (G.), *La Folle*. Dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 31, no 2, avril-juin 1961. Bilan littéraire de l'année 1960. P. 330-331.

7) LA DALLE-DES-MORTS.

- ANONYME, *Félix-Antoine Savard publie une pièce: La Dalle-des-Morts*. (Mgr Savard répond par écrit à des questions). Dans *Le Devoir*, 30 oct. 1965. P. 40.
- DASSYLVA (M.), *La Dalle-des-Morts*. Dans *La Presse*, 27 nov. 1965. P. 5.

- DU BERGER (J.), *La Dalle-des-Morts*. Dans *Le Soleil*, vol. 68, no 288, 4 déc. 1965. P. 13.
- DUHAMEL (R.), *La Dalle-des-Morts*. Dans *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. XIX, no 3, déc. 1965. P. 472-473.
- ETHIER-BLAIS (J.), *La Dalle-des-Morts*. Dans *Le Devoir*, 4 déc. 1965.
- HARVEY (J.-C.), *Comment en sortir*. Dans *Le Petit Journal*, vol. 40, no 7, 12 déc. 1965. P. 12.
- MAJOR (A.), *Une tragédie*. Dans *Le Petit Journal*, vol. 40, no 6, 5 déc. 1965. P. 34.
- O'NEIL (J.), *Sur un prochain livre de Mgr Savard*. Cf. ² interviews.
- THEBERGE (J.-Y.), *Le théâtre de Félix-Antoine Savard*. Dans *Le Canada français*, 25 nov. 1965.

par Jean-Noël SAMSON et R.-M. CHARLAND

MGR SAVARD, ÊTES-VOUS SÉPARATISTE ?

« Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que je pleurerai le jour où je devrai rayer de la carte de mon pays les trois quarts. » (*Interview accordée à Jean Basile. Le Devoir, 14 octobre 1965*).

« ... il faut voir grand. Aujourd'hui, on parle beaucoup de séparatisme. Je n'aime pas ça, je trouve ça petit. Nos ancêtres voyaient beaucoup plus grand. »

Si nous n'y prenons garde, nous deviendrons demain un petit peuple entassé dans les villes, réduit, rapetissée, oscillant à droite, à gauche, affligé dans une attitude d'introspection sénile, passant le temps utile à dire du mal les uns des autres, tandis que la vie passera et emportera à jamais les individus et les peuples qui n'ont pas été à sa mesure. » (*Interview accordée à Jean O'Neil. La Presse, 14 juillet 1962*).

« Si la séparation se fait un jour, j'aurai au moins rappelé aux jeunes le souvenir des grands voyageurs; je leur aurai montré la carte de tout le pays et il y en aura sans doute qui diront: « Notre pays s'étendait jusqu'à la Dalle-des-Morts ». Comme ils l'ont raccourci. » (*Interview accordée à Jean O'Neil. La Presse, 30 octobre 1965*).

(1) Les indications cf. *études d'ensemble, études générales* ou telle œuvre de Mgr Savard renvoient aux chapitres précédents de la bibliographie.

(2) Voir au début de la bibliographie, dans *Oeuvre de Mgr F.-A. Savard*.

PETIT GLOSSAIRE

à chair et à muscles, à douleur aussi et à sourire, des mots baignés d'eaux, taillés dans la pierre, traversés de bêtes, plantés d'arbres, des mots de vent, de pluie et de soleil, de mystères et d'aventures, enfin, des mots qui, en plus de signifier ce que leur imposait l'usage, voulaient contenir les hommes et les choses de mon pays. »

On a reproché à l'écrivain de Charlevoix, particulièrement au temps de la première version de *Menaud, Maître-Draveur*, d'avoir employé trop de canadianismes inconnus ou des canadianismes de mauvais aloi. D'autres (et des plus clairvoyants, comme le Fr. Marie-Victorin), lui reprochaient au contraire d'avoir manifesté quelque scrupule en utilisant soit l'italique ou les guillemets chaque fois qu'advenait un canadianisme sous sa plume. Sur ce chapitre, Mgr Savard a révélé à Roch Poisson (Dans

La ligne, le nombre, le rapport, les correspondances mystérieuses, les calleuses expériences de la main et du pied, les perceptions de l'ouïe et les trouvailles de l'œil, l'émerveillement, la finesse et la bonté, voilà ce qu'on trouve dans le langage de notre peuple.

Mgr F.-A. Savard. (*L'Abatis*, p. 152)

Le mot *glossaire* fait par lui-même un tantinet érudit: il appelle des explications sur des « mots obscurs, peu usuels ou surannés », comme le dit Henri Bénac dans son *Dictionnaire des Synonymes*. Mais le terme est juste, quand on veut désigner « un lexique d'une langue vivante, particulièrement d'un dialecte ou d'un patois ». C'est la définition que donne le dictionnaire Robert. D'ailleurs, Mgr Savard a employé ce mot *glossaire* dans une de ses éditions de *Menaud* (1938). Nous croyons l'utiliser à bon escient, à notre tour.

Claudel rappelait à ses compatriotes, dans *Positions et Propositions* (tome 1er), qu'ils étaient tout légitimés à se servir de « ces gallicismes naïfs qui sont l'élixir le plus savoureux du terroir français ». Nous avons nous-mêmes, chez nous, nos canadianismes, qui sont bien souvent des gallicismes français très purs ou des créations d'une saveur bien particulière. L'auteur de *Menaud*, qui a passé plusieurs années à étudier la langue française, connaît, on ne peut mieux, cette grande richesse de notre vocabulaire et de nos expressions.

« C'est au cours de ces premiers voyages, lisons-nous dans *Le Barchois*, aux pages que Mgr Savard consacre à la gloire du *Vieux John*, que certains mots entendus ou déjà rencontrés dans les livres se peuplaient d'images, s'animaient de sentiments, devenaient des mots à moi, des mots neufs et vécus, des mots à face humaine,

Photo-Journal, semaine du 20 au 27 octobre 1965) que si certains critiques lui avaient cherché noise à ce sujet, c'est « parce qu'ils n'avaient pas compris les canadianismes qu'il avait employés. Pourtant, précisait-il, je les avais choisis. Et ils sont tous strictement français... »

Ce petit glossaire savardien que nous présentons n'est pas exhaustif ni même absolument savant. Tout simplement nous avons relevé près de trois cents mots, dont plusieurs ne sont pas exclusivement d'emploi régional, mais qui présentent quelque difficulté au lecteur étranger ou au jeune lecteur. Nous avons utilisé les notes explicatives que donnait parfois l'auteur à la fin de certains de ces ouvrages; surtout nous avons fait usage du *Glossaire du Parler français au Canada* (Québec, L'Action sociale, 1930, 709p.), « ce glossaire où, disait Mgr Savard lors d'une conférence devant la Société du Parler français, à Québec, le 7 février 1939, j'ai passé tant d'heures dans l'intimité de nos vieux mots ». Dans certains cas, nous avons indiqué nos références au fameux dictionnaire de Paul Robert (*Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (Paris, Société du Nouveau Littre) ou même au dictionnaire de Littré. Nous avons signalé ces principales indications, comme nous avons également donné, dans la mesure du possible, les formes dialectales (Dial.) ou de vieux français (Vx fr.) ou de français moderne (Fr.) de quelques vocables.

Nous faisons nôtre le vœu de Mgr Savard: « Un jour viendra peut-être où l'on s'avisera de reconnaître les richesses ontologiques et humaines de ce parler ». Notre travail, tout sommaire qu'il est, n'aura pas en ce sens été inutile.

Roland-M. CHARLAND

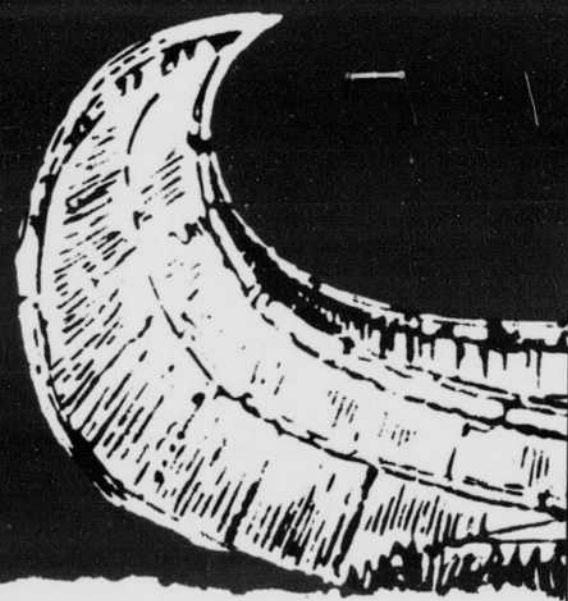
- ABATIS** ou **ABATTIS** (Robert). — Terrain où l'on a abattu les arbres, amas de troncs et de branches d'arbres.
- ABOUT**. — Terrain auquel aboutit un terrain connu ou déterminé. (Vx fr: borne, limite; dial: *About* d'un champ [Champagne]).
- ACCALMIE**. — Arrêt; terme marin: calme passager du vent ou de la mer (Robert).
- ACCALMIR**, v. intr. et pron. — Se calmer.
- ACCANTER**, v. intr. et pron. — (Se) pencher, (s') incliner.
- ADON**. — Chance, coïncidence, heureux hasard (Dial: Normandie, Picardie). *Adonner*: convenir.
- AFFALER** (**S'AFFALER**). — Terme marin: Se laisser glisser le long d'un cordage. Fig. et fam: Se laisser tomber, s'avachir (Robert).
- AFFAÏTER**. — Terminer en faîte, enfaïter (Dial: Anjou, Bas-Maine, Bretagne, Berry. G. Sand écrit: « ... *affêter* le foin sur les charrettes ». [Glossaire]).
- AGÈS** ou **AJET**. — Etres d'une maison (Dial: Champagne, Picardie, Hainaut, Flandre, Belgique); parages, endroit quelconque.
- AGRÈS**. — Terme marin: tout ce qui tient à la mâture d'un navire. Engins, accessoires — outils, outillage.
- AMADOUEUR**. — Yeux *amadoueurs*, c.a.d., enjôleurs.
- AMETS** ou **AMETTES**, **AMAINS**, **AMERS**. — Terme marin: points de repère (clocher, phare, tour).
- AMIAULER**. — Amadou, enjôler, circonvenir, leurrer, tromper (Vx fr: *amieler*).
- AMOCHER**, v. tr. et pron. — Abîmer, défigurer (Robert).
- AMONT**, prép. — Le long, sur, contre, parmi, au milieu de, à travers, en montant, en haut de, avec, près de [Glossaire].
- ATTRAPE**. — Trappe, cage à homards.
- AVEINDRE**. — Aller prendre un objet à la place où il est rangé, atteindre avec effort. (Vieux mot qu'on retrouve dans plusieurs dialectes français [Robert]).
- BÂDRER**, v. tr. et pron. — Ennuyer, tracasser, contrarier, inquiéter — s'occuper de, se charger de, apporter avec soi.
- BALISE**. — Petit arbre coupé et placé, l'hiver, aux bords d'une route pour en indiquer le tracé [Glossaire].
- BARACHOIS**. — Etendue d'eau peu profonde, séparée de la mer par un banc de sable; le banc de sable lui-même.
- BATTRE** (en parlant de la perdrix). — Bruit d'appel que le coq fait avec ses ailes.
- BERDASSER**, v. tr. intr. et pronon. — Secouer, disputer — faire du bruit, remuer avec bruit — faire le ménage.
- BERLANDER**, v. intr. — Flâner, hésiter à prendre un parti.
- BERLOT**. — Voiture d'hiver sur patins.
- BESINGUE**. — Mésange.
- BONNE** (Comme de). — Assurément.
- BORDÉE**. — Forte tombée de neige, de pluie (Dial: Saintonge [Glossaire]).
- BOUCANE**. — Fumée (Dial: Saintonge).
- BOUETTE**. — Pâtée, appât (chez les pêcheurs); boue, vase, neige fondante.
- BOUFFIOLE**. — Bulle d'air ou de vapeur qui se forme sur les liquides [Glossaire].
- BOUGON**. — Tronçon (Vx fr.)
- BOUGRINE**. — Pardessus, veston, vareuse, blouse.
- BOUQUET**. — Tête d'arbre, bouquet de branches qu'on met sur le faite d'une construction, quand les chevrons sont posés, et parfois, seulement quand la construction est achevée.
- BOUSCUEIL**. — Dêbâcle des glaces (Côte Nord du Saint-Laurent).
- BRETTER**, v. intr. — Musarder, fureter, quémander (Dial: Berry).
- BRIMBALLE**. — Perche en bascule pour tirer l'eau d'un puits (Dial: *brimballe*, c.a.d. escarpolette [Anjou]).
- BROC**. — Fourche à deux fourchons (pour manier le foin ou la paille) ou à quatre fourchons (pour manier le fumier).
- BROQUETER**. — Charger du foin avec un broc.
- BRUNANTE**. — Crépuscule.
- BÛCHÉ**. — Lieu, en forêt, où les arbres ont été abattus (en Charlevoix).
- BURGAU**, **BURGOT**. — Porte-voix, cornet d'écorce de bouleau dont les chasseurs se servent pour appeler les originaux.
- BUTIN**. — Linge, vêtements [Glossaire].
- CABANER** (se). — Se confiner chez soi.
- CABESTAN**, **CABESTRAN** (Dial. provençal). — Treuil.
- CAILLER**. — S'appesantir à cause du besoin de sommeil (Dial: *Cail*, c.a.d. sommeil profond [Anjou]).
- CALMIR**, v. intr. et pron. — Se calmer (Dial: Normandie et Picardie).
- CAMBUSE**. — Petite construction, abri (Vx fr. et dial.).
- CANNEDOGUE**. — Levier à crochet (Étym. de l'anglais: *cant hook*).
- CANOTER**. — Manœuvrer un canot, pagayer.
- CANT**. — Face étroite d'un objet [Robert]. Mettre sur le *cant*, c.a.d. sur le côté; *canter* un vaser, c.a.d. le pencher; *se canter*: tomber à la renverse, se coucher.
- CANTON**. — Division territoriale établie dans les domaines de la Couronne.
- CARIBOU**. — Boisson faite d'un mélange de vin et de whiskey.
- CARRIOLE**. — Traîneau d'hiver sur patins bas [Glossaire].
- CARTELLE**. — Partie, morceau (Dial: Bretagne [*quartelle*]).
- CATALOGNE**. — Couverture de lit faite au métier avec des retailles de coton ou de laine (Vx fr. et dialectal en plusieurs régions de France [Glossaire]).
- CAVALIER**. — Amoureux, prétendant (vx fr.).
- CAYES**. — Roches à fleur d'eau. (Voir: *COUILLONS*).
- CHALUT**. — (Voir *DRAGUE*).
- CHANTIER**. — Exploitation forestière; quartier général des *hommes de chantier* (les bûcherons); cabane faite de troncs d'arbres dans la forêt.
- CHÉTIF**. — Malade, convalescent [Robert et Glossaire].

- CHICOT. — Tronc d'arbre mort mais debout.
- CHIPOTERIE. — Bagatelle, vétille (Vx fr. et dial. de Bretagne, Berry, Anjou).
- CLAIRAUD, adj. — Rare, clairsemé: les pois sont *clairauds*. Se dit également de ce qui est de nuance claire, un peu liquide.
- CLAJEUX. — Iris versicolore.
- CONCESSION. — Rang d'une municipalité rurale situé en dehors d'un village [Glossaire].
- CONTREDIT (CONTERDIT). — Ne pas aimer le *contredit*, être pris en *contredit*, c.a.d. en contradiction.
- COQUE. — Moule des sables.
- COQUECIGRUE. — Oiseau fantastique, d'invention burlesque. Par ext. conte en l'air [Robert]. Vx fr.: conteur de balivernes [Rabelais].
- CORDEAUX. — Guides, rênes (Dial: Anjou).
- CORPS MORTS. — Tronc d'arbre coupé.
- CORVÉE. — Prestation de travail manuel fait collectivement, volontairement et gratuitement.
- COUENNE. — Surface d'un terrain couvert de gazon (Vx fr. et dial: Berry, Nivernais).
- COUILLONS. — Grosses roches rondes et dangereuses, situées au large [en Charlevoix].
- COULÉE. — Ravin, vallée étroite, passage (Vx fr. et dial: en plusieurs régions de France [Glossaire]).
- COURAÏLLEUX. — Qui court, qui fréquente [Glossaire].
- CRAN. — Fissure perpendiculaire qui interrompt une couche de stratification, rocher nu, sortant à fleur de terre (Dial. de Normandie: cailloux ou terre caillouteuse).
- CRIQUE. — Petite rivière (Dial: fossé large et profond, rempli d'eau).
- DEBRAGER (SE). — S'agiter, se démener, gesticuler fortement (Dial: *débréger*, v. intr., se débattre [Anjou]).
- DÉCOMPTER. — Compter pour mourant [Glossaire].
- DÉFUNTE (LA). — L'épouse défunte (en Charlevoix).
- DÉGRAIL. — Bagage, attirail.
- DEMENCE (EN). — En ruine, en mauvais état (Dial: Berry, Nivernais, Normandie).
- DEMANDE (GRAND'). — Demande en mariage.
- DRAGUE. — Le filet, en forme de poche avec lequel les pêcheurs d'Acadie raclent le fond de la mer; se dit aussi CHALUT.
- DRAVE, DRAVER, DRAVEUR. — Se disent du flottage, du transport du bois par eau (Étym. de l'anglais: *drive, to drive, driver*).
- ÉCARTER. — Egayer, perdre (Vx fr: s'écarter, au sens de s'égayer. Voir dans Racine, *Iphigénie*, 1, 1: « Mais ne t'écarte point: prends un fidèle guide. »).
- ÉCHAMPEAUX. — La ligne, l'hameçon et la *cale* ou le plomb qui servent à pêcher.
- ÉCLAT. — Éclat de bois pour allumer.
- ÉCRIANCHER, v. trans. et pron. — Disloquer, disjoindre: *s'écriancher*, c.a.d. se déhancher.
- ÉGAIL. — Rosée (Dial. Poitevin: *aiguail*, écrit parfois *aigail*).
- ÉGAROUILLÉ. — Ecarquillé, hagard (en parlant de l'œil) (Vx fr. et dial. Bas-Maine).
- ENTREMI, prép. — Parmi, au milieu de (Vx fr. et dial. Berry, Nivernais, Poitou, Saintonge).
- ÉPIVARDER, v. trans. et pron. — Donner une verte semonce — faire sa toilette.
- ÉQUERRE (Être d'). — Être de bonne humeur, bien disposé.
- ESCOUSSE. — Secousse, commotion brusque — une certaine période de temps — effort, coup de collier (Vx fr. [Glossaire]).
- ESHERBAGE. — Sarclage
- ESPAR (ESPARS). — Longue perche de bois dont l'un des bouts porte les signes de propriété, et dont l'autre est fixé à une bouée: ce qui sert de point de repère aux pêcheurs.
- ÉTAMPERCHE. — Écoperche, étendoir [Glossaire].
- FALAISE. — Banc de neige en forme de falaise, à pente raide.
- FALBALAS. — Bas d'une tente.
- FARAUD, FARAUDER. — Se dit de celui qui porte ses beaux habits et en est fier [Littré et Robert].
- FAYOT (Faillot). — Haricot.
- FERDOCHES. — Broussailles (Vx fr. *fridoches*). Au fig. Être dans les *ferdoches*, c.a.d. s'embrouiller, se perdre.
- FÊTES (LES). — Noël, Premier de l'An, les Rois.
- FOUINE. — Fourche à plusieurs branches pointues ou barbelées.
- FRINGUER, v. intr. — Vx fr. d'origine obscure: gambader. Archaïsme employé par Chateaubriand [Robert].
- FROISSIS. — Bruit que fait le froissement.
- FRUITAGES. — Fruits, récolte de fruits [Glossaire].
- GABOTER. — Se promener sans but, courailler.
- GAGNE. — Ouvrage, gain, profit, salaire [Glossaire].
- GATTE. — Fondrière.
- GAUSSERIE. — Raillerie, moquerie (Vx fr. *gausse, gausserie* [Robert]).
- GINGOLANT (GINGEOLANT, GINGEOLER). — Gai, folâtre; action de *ginguer* ou de *giguer*. Cf. Pascal Poirier, *Le Parler franco-acadien et ses origines*, p. 243.
- GLANE. — Action de jeter à l'eau les billes qui sont restées sur les rives durant le premier flottage.
- GOMME (Piquer la). — Entailler le sapin baumier pour recueillir la résine (Cf. *Archives de Folklore*, tome 4)
- GOURGANES. — Fèves des marais.
- GRIGNON. — Petite motte de neige, de glace ou d'argile.
- GUIDE, GUIDER. — Coureur des bois d'expérience qui conduit quelqu'un dans la forêt, sur les rivières.
- HABILLER. — *Habiller la morue*, c.a.d. accommoder de la morue.
- HABITANT. — Paysan, cultivateur, possesseur de terres. *Se faire habitant*, c.a.d. prendre possession de terres pour les défricher et les cultiver. Nom qu'on donnait également aux premiers planteurs des Antilles [Glossaire].
- HART. — Branche dégarnie de ses feuilles [Glossaire].
- HIVERNER, v. tr. et intr. — Hiverner; passer l'hiver dans les chantiers.

- ICITTE, adv. — Ici.
- JAPPE. — Le jappement du chien.
- JETEURS DE SORTS. — Jeteur de sorts.
- JEUNESSES. — Jeunes gens et jeunes filles. Vieillards qui épousent des *jeunesses* [Robert].
- JONGLER. — « Au Canada français, c'est se replier sur soi-même, réfléchir sérieusement. Ce verbe, très usité, traduit un certain état d'âme difficile à expliquer, par exemple: l'inquiétude, la tristesse, l'angoisse. » (Mgr Savard. Dans *La Dalle-des-Morts*, p. 98 et 152).
- LÂCHER CONTRE (SE). — Se laisser aller à sa mauvaise humeur [Glossaire].
- LICHETTE. — Petit morceau, petite quantité, lisière (Dial: Champagne, Haut-Maine).
- LIRE (PRENDRE UNE). — S'engager dans une façon de penser, d'agir.
- LOT. — Chacune des terres dont se compose un *rang*, spécialement dans les *cantons*. (Fr: les parties d'un terrain qui a été divisé en lopins à bâtir [Glossaire] — morceler une terre en lots, pour la vendre [Robert]).
- MANQUE. — L'expression *bien manque* signifie: beaucoup. Ex.: Il aurait *bien manque* assez d'argent, c.a.d. de l'argent à profusion (Dial: Saintonge et autres [Glossaire]).
- MARAUDAILLE. — Terme péjoratif appliqué à un groupe de personnes que l'on méprise (Voir le terme *maraud*, dans Robert).
- MARCHAILLER. — Marcher beaucoup, ici et là, errer.
- MARÉE D'ALOUETTES. — Marée du mois d'août où les alouettes abondent (au Saguenay).
- MARGOUILLAS. — Marécage, margouillis, ornière boueuse.
- MARGAU. — Ronce sauvage.
- MASCOT. — Sorbier d'Amérique.
- MENOTTE (de tabac). — Paquet de tabac en feuilles (ce que peut tenir une main).
- MER. — Fleuve. À la hauteur du Saguenay, le mot *mer* s'emploie pour désigner le fleuve Saint-Laurent (en Charlevoix).
- MINUIT (LA). — La nuit de Noël, la messe de minuit (en Charlevoix).
- MITASSE. — Guêtre de drap, de cuir, de peau de chevreuil.
- MOTTON. — Grumeau, petite motte de terre, de neige, de pâte, etc.
- MOUILLER, v. impers. et tr. — *Il mouille*, c.a.d., il pleut; v. pers. boire à l'occasion d'un événement.
- MOUILLEUX. — Neige *mouilleuse*, chargée de pluie [Glossaire].
- NAGEUR. — Avironneur, rameur (au Saguenay).
- NEIGEOTTER, v. intr. — Diminutif de neige (Dial: Normandie, Suisse).
- NICHET. — Le dernier-né d'une famille. (*Notes linguistiques sur le dernier-né*, par Luc Lacourrière, dans *Les Archives de Folklore*, vol. IV, 1949, p. 76).
- NIGOG. — Sorte de harpon automatique à une branche et garni de mâchoires, avec lequel on prend les poissons [Glossaire].
- NOIRCEUR. — Obscurité, ténèbres, nuit.
- NORDET (NOROUET). — Nord-ouest, vent du nord-ouest (Dial: Saintonge). *Norois* ou *noroît*: altérations dialectales de *nord-ouest*, in Hugo [Robert].
- NOVES (NOUES). — « Se dit des entrailles, du foie et de la langue d'une morue. » [Littré].
- OUACHE. — Terrier, gîte de l'ours en hiver; endroit où l'on est caché.
- PAGÉE. — Partie d'une clôture entre deux pieux consécutifs, travée (Dial: Normandie).
- PAQUETON. — Paquet que portent sur le dos les gens de chantier [Glossaire].
- PARTANCE. — Départ. Terme marin: départ d'un navire; moment qui précède immédiatement le départ d'un navire [Robert].
- PAS GUÈRE. — Pas beaucoup, peu [Glossaire].
- PASSAGES (RACONTER SES). — Voyages, trajets, aventures (en Charlevoix).
- PASSE. — Passage étroit entre deux lacs, deux montagnes, fréquenté par l'homme ou les animaux (Dial: Haut-Maine).
- PASSÉES. — Espaces de temps [Glossaire].
- PÊCHE. — Enceinte de claires établies sur le bord de la mer (ou des rivières où se font sentir les marées).
- PELÉ. — Terrain dénudé.
- PENDANTS. — Versants [Glossaire].
- PERCHE. — Canne à pêcher.
- PERDRIOLLE (ou PERDRIOLE). — Perdrix (Vx: *perdrielle*).
- PESANT. — Cauchemar (Ex.: J'ai eu le *pesant* toute la nuit); sommeil (Ex.: Sentir venir le *pesant* [Glossaire]).
- PIAFFE. — Faire de la *piaffe*, c.a.d. faire de l'ostentation [Robert].
- PICHOU. — Un nom indien du lynx [Glossaire].
- PIETER (SE). — Se préparer spécialement, se préparer hâtivement; se raidir sur ses pieds [Robert].
- PIMPÉ. — Même sens que *pimpant* [Glossaire acadien].
- PIQUERON. — Petite colline, butte, élévation.
- PIQUEUR. — Celui qui pique de la gomme, c.a.d. les vésicules du sapin baumier (en Charlevoix).
- PIRON. — Jeune canard, jeune oie (Dial: Anjou et autres dialectes français).
- PLACOTER (d'où: *placotage* — *placoteux*). — Parler beaucoup, à tort et à travers, potiner; se mêler de tout; travailler sans méthode, avec lenteur, sans soin, tâtonner; se promener sans but; ne s'occuper que de bagatelles [Glossaire].
- PLAINE. — Plane, faux platane, érable rouge; travailler dans la *plaine*, c.a.d. dans la tourbière (Acadie).
- PLANCHE. — Plan. Ex.: une route *planche*, un pays *planche* (Dial: Anjou, Saintonge).
- PLANÇON. — Grosse pièce de bois.
- PLAQUE. — Entaille faite à un arbre pour tracer un chemin [Glossaire].
- PLATIN. — Plateau, petite étendue de terre.
- PLEURER À. — Pleurer pour, dans l'intention de.
- PONCE. — « *Ponce* est un terme encore usité dans le Québec. Il désigne une sorte de sang-gris, i.e. un mélange d'alcool, de sucre, d'eau chaude et d'épices. Il semble bien que le mot *ponce* ou *ponche* (en

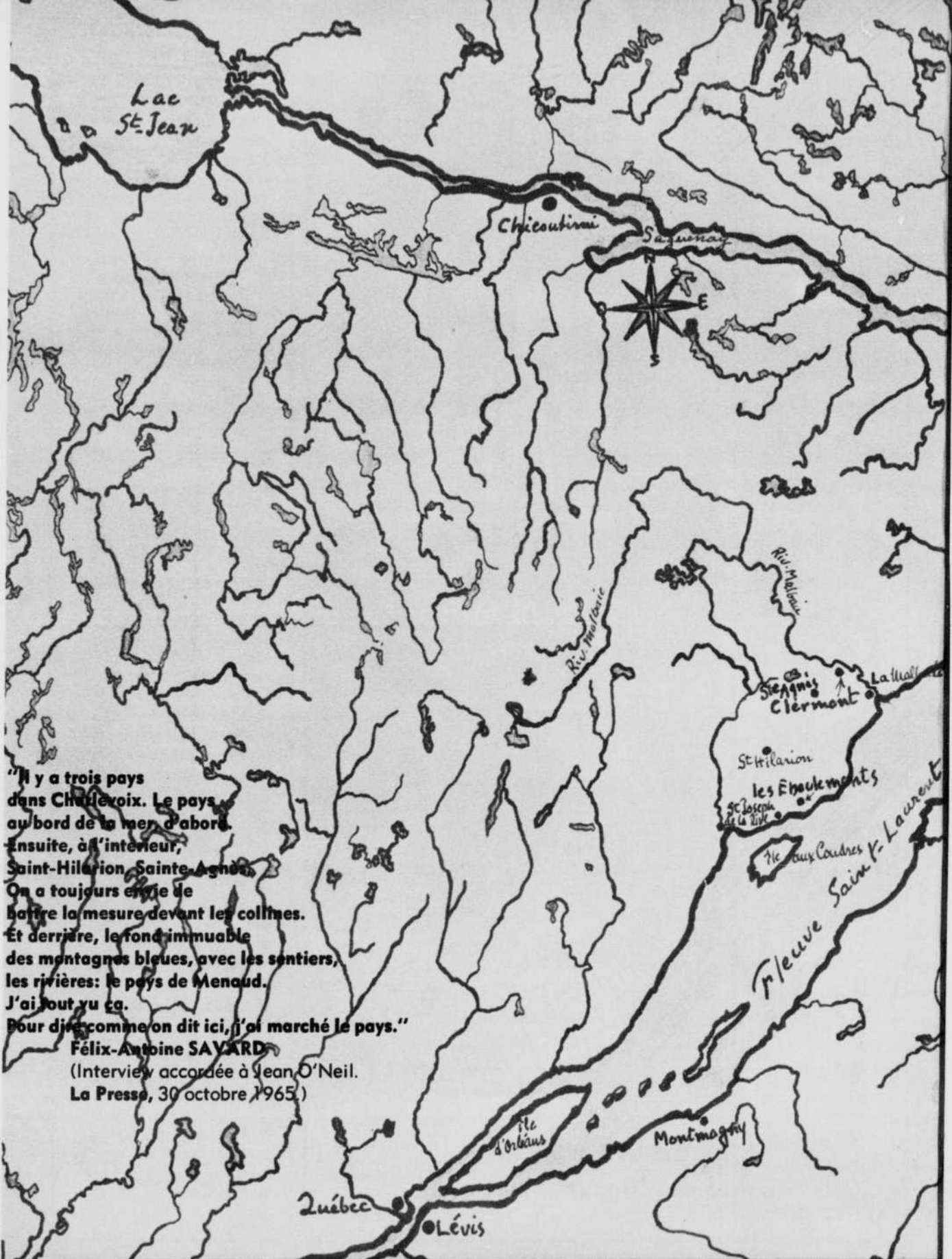
- certains endroits) est une francisation de *punch*. » (Mgr Savard. Dans *La Dalle-des-Morts*, p. 149).
- PORTAGE**. — L'action de transporter une embarcation, des provisions quand la navigation sur une rivière est arrêtée par un obstacle; le sentier à parcourir entre deux lacs en faisant le portage.
- POUDRER**, v. intr. et impers. — Voler, tourbillonner dans le vent (en parlant surtout de la neige). D'où: *poudrerie*, c.a.d. neige sèche et fine que le vent soulève en tourbillons; le temps est *poudreux* [Glossaire].
- PUBLIER**, v. tr. et intr. — Publier les bans de mariage; être proclamés au prône, à l'église paroissiale (en parlant de futurs époux).
- PURON**. — Petit furoncle causé par le sel de l'eau de mer.
- QUENOUILLES**. — Roseaux des étangs; ornement au bout de chacun des piliers d'un lit, d'un berceau, d'une chaise [Glossaire].
- RADOUB**. — Terme marin: réparation d'un navire. Par extension: toute réparation, raccommodage. D'où: *Radouer, radouage*.
- RAISON** (Comme de). — Il va de soi.
- RAJEUNIE** (EAU DE). — Eau de jouvence dans les contes populaires.
- RANG**. — Partie du territoire d'une municipalité rurale, établie par le cadastre, et composée de lopins de terre voisins les uns des autres et aboutissant à une même ligne, où se trouve généralement tracé un *chemin de front* [Glossaire].
- RAVALEMENTS**. — Dessus des sablières; par extension: grenier. Coucher sur les *ravalements* signifie: coucher sous les combles.
- RAVAUD**. — Bruit, tapage, désordre, querelle (Vx fr: *ravot*, et dial: Normandie, Orléanais).
- RELÂCHE**. — Temps qui succède à une chaleur extrême, à une période de froid, de pluies ou de neige.
- RELEVER** (une femme). — Aller soigner une accouchée jusqu'à ses relevailles.
- RESTÉ, ÉE**. — Fatigué, exténué [Glossaire].
- RINCHER**. — Ruminer.
- ROUCHE**. — Mot pour désigner roseau, jonc, herbe des marais.
- SAPER**. — Faire du bruit avec la langue, en mangeant, ou en buvant, comme si on dégustait (Dial: Berry, Poitou, Saintonge).
- SAUCETTE**. — Courte visite.
- SEILLON**. — Sillon. (Vx fr. et dialecte français assez répandu).
- SELON DISANT QUE**. — Locution conjonctive (en Charlevoix).
- SILER**. — Siffler, gémir, faire entendre un son aigu. (Dialecte répandu).
- SON** (SA). — Employé pour mon (ma).
- SOULEUR** (AVOIR). — Avoir peur; pressentir quelque chose de malheureux.
- SOUQUER**. — Exciter un chien.
- TALLE**. — Touffe de plantes d'une même espèce (Dial: *tallée*, en Anjou).
- TAPON**. — Amas, tas, paquet, amoncellement: *tapon* de beurre, de laine.
- TASSERIE**. — Partie de la grange où l'on entasse le foin, la paille; tas de foin, de paille, dans une grange.
- TENTER**. — « Planter ou dresser la tente. *Tentage* désigne l'endroit où l'on dresse la tente. » (Mgr Savard. Dans *La Dalle-des-Morts*, p. 59 et 149).
- TIRANT**. — Partie la plus à pic d'une montée.
- TORON**. — Tresse de crin, de cheveux. (Robert: réunion de fils de caret tordus ensemble. Le commettage de plusieurs torons forme les câbles).
- TOURBEUX**. — Ouvrier qui travaille à l'extraction de la tourbe (Fr: *Tourbier*).
- TOURMENTER**. — Solliciter, prier avec instance [Glossaire].
- TRAINERIE**. — Objet laissé à l'abandon, à la traîne.
- TRÂLE**. — Série d'hameçons dont les fils sont reliés à une corde de fond.
- TRÉCARRÉ**. — Lignes qui marquent les extrémités d'une terre en forme de *trait carré*.
- TRICOLER**, v. intr. — Tituber, marcher en zigzag, chanceler (Dial: Poitou).
- TRIQUE**. — Tour. Jouer une *trique*, c.a.d. un tour; avoir de la *trique*, savoir s'y prendre. Anglais: *trick*. [Glossaire].
- TROU CHAUD**. — Sources dans les rivières ou dans les lacs où la glace ne prend pas.
- TUQUE**. — Bonnet en laine tricotée [Glossaire].
- TURLUTE** (TURLUTER). — Roulade — fredonner (Dial: Anjou, Bas-Maine, Berry, Nivernais, Normandie).
- VARDETTE**. — Hart avec laquelle on corrige les enfants [Glossaire].
- VEILLOTTE** (écrit parfois *veilote*). — Meulon de foin. On dit aussi: *veilloche* [Glossaire].
- VERNES**. — Espèce d'arbre, aune (Dial: Franche-Comté, Suisse).
- VERNUSSER**, v. intr. — Aller de côté et d'autre, rôder, fainéanter (Dial: Aunis, Poitou).
- VIANDÉ**. — Gras, bien en chair [Glossaire].
- VOLIER**. — Volée, troupe d'oiseaux qui volent ensemble [Glossaire].
- ZIGAILLER**, v. tr. — Couper en déchiquetant (Dial: Anjou, Berry, Nivernais).

tnm

LA
DALLE
DES
MORTSFélix-Antoine
Savardthéâtre orpheum
du 20 mars au 17 avril

INDEX

- Présentation ... 138
Mgr SAVARD
- Qui est-il? 139
- Romancier:
 - Menaud* 145
 - La Minuit* 149
- Poète:
 - L'Abatis* 151
 - Le Barachois* ... 153
 - Martin et le pauvre* 155
- Dramaturge
 - La Folle* 156
 - La Dalle-des-Morts* 157
- Son art 159
- Morceaux choisis:
 - Mort de Joson* .. 164
 - Le long de la Lélie* 167
 - L'Abatis, le Huard* 168
 - Cruel dilemme* . 169
 - O Patrie!* 171
- Jugements de la Critique 172
- Petit mot de France 173
- Témoignage de l'Auteur 174
- Deux règles d'or 175
- Biographie 176
- Bibliographie 182ss
- *Etes-vous séparatiste?* 189
- Glossaire 190



"Il y a trois pays dans Châteauioux. Le pays au bord de la mer d'abord. Ensuite, à l'intérieur, Saint-Hilarion, Sainte-Agnès. On a toujours eu le battre la mesure devant les collines. Et derrière, le fond immuable des montagnes bleues, avec les sentiers, les rivières: le pays de Menaud. J'ai tout vu ça. Pour dire comme on dit ici, j'ai marché le pays."
Félix-Antoine SAVARD
(Interview accordée à Jean O'Neil.
La Presse, 30 octobre 1965.)